

NOUVELLES DU TRAVAIL



DÉCEMBRE 2022 - TOME 17

SOMMAIRE

<i>Préface</i>	3
<i>La 123</i>	
1 ^{er} prix du concours.....	6
<i>L'Infirmier Sous Les Tropiques</i>	
2 ^{ème} prix du concours	11
<i>Deux sucres</i>	
3 ^{ème} prix du concours	15
<i>C'est pas l'usine</i>	20
<i>Ce qu'il faut pas inventer pour sauver le monde</i>	24
<i>Chassé-croisé</i>	28
<i>Dans la solitude des salles de classes</i>	33
<i>Dans le courant de la résilience</i>	37
<i>Elle est libre, Jeanne</i>	41
<i>J'veux m'enfuir</i>	45
<i>L'Excelorciste</i>	48
<i>La honte</i>	54
<i>La lettre</i>	57
<i>La lutte des classes</i>	60
<i>La postière</i>	65
<i>Labor et ses enfants : de lui à l'or</i>	70
<i>Larmes de sens</i>	74
<i>Le berger</i>	78

<i>Le premier jour</i>	82
<i>Le sens du travail</i>	86
<i>Les petites mains</i>	90
<i>Les rouges</i>	93
<i>Métier à tisser</i>	97
<i>Monologue d'une femme de ménage</i>	101
<i>Numéro 47</i>	104
<i>Retiens le fil</i>	109
<i>Retour à la maison</i>	113
<i>Roule ta bosse</i>	119
<i>Taille 36</i>	123
<i>Top-Bot</i>	127
<i>Tournicoti, tournicoton</i>	134
<i>Un drôle de pot de départ</i>	139
<i>Une renaissance</i>	143
<i>Une vie en blanc</i>	148
<i>Au pays des annonces</i>	
<i>1^{er} prix du concours 2019</i>	151
<i>Vague à l'âme</i>	
<i>1^{er} prix du concours 2020</i>	154
<i>Un matin pas comme les autres</i>	
<i>1^{er} prix du concours 2021</i>	159

Préface

Dire en posant des mots ce qu'on ne peut pas exprimer à voix haute, ce que parfois on retient au point de se faire mal. Décortiquer le matériau brut qui constitue la face la plus exposée de nos vies, cachant trop fréquemment qui nous sommes profondément. Écrire avec ses tripes, laisser les émotions surgir en trop-plein là où, à de rares exceptions près, elles sont jugées avec méfiance : le lieu où l'on exerce son métier.

Il serait caricatural de dépeindre le monde du travail comme celui de l'aliénation et de la souffrance. Pourtant, des quelques 120 nouvelles que nous avons reçues pour ce concours, des 34 sélectionnées pour figurer dans le recueil que vous tenez entre vos mains, beaucoup sont empruntes de noirceur. C'est que la plupart du temps, quelque chose cloche tout de même.

Ici, les mots cognent pour dire un réel qu'on feint de ne pas voir et qui cogne plus fort encore, laissant K.O. les moins armés pour se défendre. Les voix sont multiples, comme les situations, mais c'est toujours le même constat : on passe le plus clair de notre vie à la gagner, quand le plus souvent on voudrait s'évader.

La fiction est un exorcisme : le faux pour dévoiler le vrai. Les personnages peuvent être inventés, les entreprises, les lieux et les circonstances imaginées, les sentiments exprimés sont précis, révélateurs d'injustices, de mal-être ou de vérités trop régulièrement contenues.

La littérature est une invitation, elle est également un piège qui se referme sur le lecteur, le contraignant à reconsidérer le monde, son monde, à l'aune d'une réalité peut-être plus dure et plus crue : *la vie*

des autres, celle de nos collègues de bureau, le personnel d'entretien, mais aussi le chef de service, la cadre dirigeante, tous ceux qu'on croise chaque jour, dont on feint de ne pas voir les blessures et les tourments.

«*La nouvelle, c'est la flèche et sa cible aussitôt atteinte*», a dit magnifiquement Horacio Quiroga. C'est peu dire que l'art du nouvelliste est difficile. Bien plus, peut-être, que celui du roman, qui permet le temps long, les digressions et les descriptions. La nouvelle s'autorise tous les genres, mais elle a l'obligation de faire mouche. Et elle ne pardonne pas. «*Sa brièveté ajoute à l'intensité de l'effet*», disait Baudelaire.

Les textes réunis ici n'ont pas été écrits par des professionnels du livre. On y trouve parfois des maladresses, mais la sincérité y est toujours présente, et elle brille par son intensité.

Il y a tout de même, bien sûr, dans les histoires de ce recueil, une dimension littéraire. Ce qui fait d'abord leur force, pourtant, c'est leur ancrage dans le réel ; l'emploi, sans artifices, de mots qui souvent sont ceux, prosaïques, du quotidien. Ce qui n'empêche pas le surgissement de la poésie. Au contraire ! Elle est là, toujours, la poésie, tapie derrière le banal de nos vies, les rituels chaque jour répétés, et c'est l'imagination et le talent des auteurs ici réunis qui nous la révèle : la littérature est un cri et elle est un chant, de désespoir ou d'amour.

Il y a un point commun, enfin, à tous ces textes : la question du sens qu'on donne au travail, et du sens de nos vies. «*Que faire si nous ne pouvons plus avancer ni reculer ? Déplacer notre attention*», a écrit Bruno Latour. La littérature, qui est tout à la fois un partage d'expériences et de ressentis, est le lieu qui permet ce déplacement de l'attention.

Elle nous est indispensable, parce qu'elle apporte du relief à nos existences.

Des 34 textes présentés ici, trois ont été élues par le jury : **La 123**, d'Olivier Pion ; **L'infirmier sous les tropiques**, d'Aurélien Régis ; **Deux sucres**, de Milly Adret. Trois prises de parole fortes, et fort différentes, qui nous ont séduits, touchés ou surpris. Mais l'important n'est pas là, il est dans la diversité des voix, dans la richesse des histoires qui nous ont été proposées, que nous vous offrons à notre tour de lire.

Philippe CASTELNEAU
Président du jury 2022

La 123

Olivier PION

« Elle ne tourne pas la 123 ? »

Le sourcil froncé, la lippe amollie, Michel marmonne entre ses dents.

Sur le coup, il ne sait pas s'il est plus surpris qu'agacé. Son index glisse sous sa casquette pour grattouiller son cuir chevelu pendant qu'il cherche alentour, sinon une réponse à sa question, au moins un soutien. À force de pivoter sa tête d'un côté sur l'autre, il finit par accrocher un regard.

- Pourquoi elle ne tourne pas ? répète-t-il.

L'interpellé hausse les épaules avant de se remettre à sa tâche.

Michel réprime un juron et, d'un pas vif, s'approche de la 123.

- Elle ne tourne pas ta machine ?

Adossée contre le capot, Louise se roule une cigarette.

- Elle est en panne ? insiste Michel.

Louise ne répond pas plus qu'elle ne lève les yeux.

- Ce n'est pas la pause, dis donc.

Insensible à la sévérité du ton, Louise poursuit sa besogne sous l'œil sombre de Michel.

Lorsqu'elle a terminé, lorsqu'elle a passé sa langue sur le papier gommé et attrapé du bout des ongles les brins de tabac qui dépassent, elle pose la cigarette au sol et, posément, se met à en rouler une autre.

- Tu te fous de moi ? s'emporte Michel.

Des têtes se dressent. Les coups d'œil fusent, furtifs, inquiets parfois. Les plus téméraires s'attardent un peu.

- Tu vas voir ! bougonne le contremaître avant de tourner les talons pour remonter l'allée centrale.

- Et toi, crie-t-il en passant près de la 124, elle ne tourne pas non plus ta bécane ?

Écartant les bras en signe d'impuissance, l'opérateur désigne le chariot sur lequel lui sont apportées les pièces à façonner : il est vide.

Michel grimpe les escaliers quatre à quatre jusqu'à la porte d'un bureau vitré contre laquelle il frappe nerveusement.

- Entrez !

La voix est forte, le timbre sec.

- Excusez-moi monsieur Poirot, mais il y a un souci à la 123.

Le superviseur d'exploitation reste stoïque.

- La conductrice, continue Michel, elle ne travaille plus.

Poirot fixe Michel qui se dandine.

- Elle ne travaille plus ? dit-il enfin.

- Non, monsieur. Elle a arrêté sa machine.

- Elle a arrêté sa machine ?

- Oui, monsieur. Elle roule des cigarettes.

- Elle roule des cigarettes ?

L'échange pourrait continuer un petit moment sur le même mode. L'irruption soudaine d'un homme en complet gris vient y mettre un brusque terme.

- Quel est le problème dans l'atelier ?

Poirot se lève précipitamment.

- La 123 est arrêtée, Monsieur le directeur.

Monsieur le directeur demande si la machine est en panne et, sans attendre la réponse de Poirot, lui conseille de faire le nécessaire. Un conseil proche d'un ordre qui ressemble presque à une menace.

L'assimilé cadre de niveau 3 bredouille quelques mots incompréhensibles et sort, toisant au passage le contremaître qui lui emboîte le pas.

Autour de la 123, des ouvriers désœuvrés ont formé une petite troupe curieuse d'où monte un brouhaha encore timide. Louise, quant à elle, n'a pas bougé d'un pouce.

- Qu'est-ce qu'elle a votre machine ? grogne Poirot.

Louise en est à sa quinzième cigarette. Elle en roule sans s'arrêter.

À la chaîne. Ensuite, elle les aligne, les unes à côté des autres.

L'explication que Poirot attend ne vient pas.

- Vous savez combien on perd là ? aboie-t-il.

Manifestement, Louise, l'ignore. Ou s'en moque. En tout cas, elle ne répond pas.

La figure de Poirot est excessivement rouge quand il la tourne vers Michel.

- Qu'est-ce que vous attendez pour la remplacer ?

La remplacer pourquoi pas, mais par qui ?

- À quoi tu joues ? marmonne Michel.

Quand Louise entreprend de rouler sa vingtième cigarette, il ne sait plus quoi dire, ni quoi faire. Il sent le souffle de Poirot sur sa nuque et tout ce qu'il voudrait, à présent, c'est aller prendre l'air.

Heureusement, Monsieur le directeur entre en scène.

Il sonde les ouvriers, dévisage le contremaître, fusille le superviseur d'exploitation.

- Vous pouvez m'expliquer ? demande-t-il à Louise.

Louise, évidemment, ne répond pas.

- C'est une grève ?

Face au silence obstiné, il se tourne vers Poirot, vers Michel, vers les autres, mais personne ne dit quoi que ce soit, puisque personne ne sait.

- Écoutez mademoiselle, chuchote le directeur à l'oreille de Louise, si c'est une augmentation que vous voulez, on peut s'arranger. Mais pour l'instant, il faut remettre votre machine en route. D'accord ?

Louise ne répond pas. Le directeur l'épie un temps, espérant certainement une réaction, quelle qu'elle soit. Mais non. Rien. Seulement le roulement méthodique du bourrelet de tabac.

Alors il explose : « *Je vais vous sortir à coups de pompes dans le cul, moi !* »

Comme on s'écarte pour le laisser passer, Dany en profite pour s'avancer à son tour.

- Tu sais Louise, ce que tu fais c'est bien, mais ils vont te casser.

Louise tire une feuille de papier pour rouler sa trentième cigarette.

- Et puis surtout, continue le représentant syndical, si tu veux faire un coup, faut venir nous voir. Tu comprends ?

Louise ne répond pas. Dany cherche, sans conviction, une aide dans la foule où il préfère finalement retourner se perdre.

Toutes les machines sont désormais à l'arrêt, tous les employés groupés autour de la 123 et tous les yeux fixés sur les doigts de Louise. Le soleil passe par les fenêtres entrebâillées.

Lorsque le service d'ordre débarque, la quarante-sixième cigarette est en cours. Les vigiles commencent par élargir le cercle, au cas où.

Après quoi leur chef s'approche.

- Écoute, tu vas gentiment quitter les lieux.

Louise ne répond pas.

- Tu veux jouer à ça ?!

D'une pichenette, il fait voler la cigarette et recule d'un pas, prêt à parer la riposte.

Louise tire une autre feuille de papier. Le responsable du service d'ordre esquisse un geste qui s'interrompt de lui-même avant que sa main ne retombe le long de son corps.

- Allez, dit-il à ses hommes, virez-la-moi !

Les agents se sont plus ou moins mêlés à leurs collègues. Pas tellement par solidarité. Juste pour observer les mouvements de Louise. Pas un ne réagit. Le chef s'apprête à vociférer mais, quand il entrouvre ses lèvres sèches, aucun son ne sort. Seul s'entend le crissement du tabac qui roule entre les pouces et les index. Comme le chant d'une cigale que tout le monde écoute avec attention.

Un mois plus tard, la 123 n'est toujours pas en marche.

À sa gauche, des centaines de cigarettes roulées forment un tas d'un mètre de haut.

Louise est allongée dans l'herbe. Un nuage en forme de mouton, lentement, traverse le ciel à la suite d'un autre, sans forme particulière. En forme de nuage.

Plus loin, des ouvriers font griller des saucisses pendant que leurs enfants jouent au ballon entre les camions. D'autres sont partis en vacances, ont visité la Normandie, en famille, l'Italie, le Pérou. À Dakar, l'un d'eux a croisé Jocelyn Poirot.

Plus loin encore, assis sur la terrasse de son pavillon, Dany essaie de terminer un puzzle reproduisant un tableau fameux d'Eugène Delacroix découpé en 1500 pièces dont 1452 restent à poser.

Près d'un étang, celui que l'on persiste à appeler Monsieur le directeur, moins par ironie que par habitude, tente, mollement, d'attraper des grenouilles avec un bout de chiffon rouge attaché au brin de ficelle qu'il a trouvé par hasard sur le chemin.

Michel aborde Louise, les mains dans les poches.

- Dis donc, dit-il, le bateau que je retape à la maison, il a une pièce cassée.

Louise prend le morceau de métal que Michel lui tend, l'examine quelques secondes, se lève, entre dans l'atelier. Michel la suit en lui

parlant de la couleur de la coque, et de Suzanne qui préférerait un bleu turquoise mais, lui, il aime bien le vert olive, en même temps, vert et bleu, pourquoi pas ?

Louise pose la pièce dans un panier à côté de la 123.

- Je te ferai ça demain, dit-elle, nous avons une commande d'inox embouti à passer.

Michel la remercie, lui promet qu'elle sera la première à faire un tour de bateau, dès qu'il sera capable de naviguer. Louise répond qu'en attendant elle va essayer d'apprendre à nager.

Michel attrape une cigarette au sommet de la pyramide.

- Tu ne fumes toujours pas ? dit-il en rangeant son briquet.

Louise retourne s'étendre.

Le temps passe.

Au loin s'en vont les nuages.

L'Infirmier Sous Les Tropiques

Aurélien RÉGIS

Voilà j'y suis, j'en ai plein les bronches ! Ça pègue au beau milieu des archipels ! Pégairolles de Buèges, Saint-Maurice de Navacelle, loin tout ça ! Bien loin ! Elle est loin ma maison ! J'y pense... J'y suis... que suis-je ? Mais que suis-je venu foutre ici !? Il me tamponne ! Fièvre sous les tropiques. Omicron m'infecte ! Il souffle en moi comme dans un saxophone ! Là je glaviotte... voilà mon égo vain vaincu par l'île Intense, j'ai besoin de dire, de parler d'écrire ! Trop de silences passés à digérer.

Créole ! Faire un 'ti bilan ! Tout le mal qui ronge mon orgueil... Infirmier depuis cinq ans... trente ans de vie, vingt-huit de maladie à traîner mes bronches hypersensibles sur les trottoirs des villes à la mer, de la garrigue aux montagnes, des gares aux étangs ... J'ai traîné mes guêtres sur ce caillou aux esclaves – cette enclave de souffrance – sur ce caillou de soufre rance ... Me voici traîne-savate jusqu'à la corne des pieds sur l'asphalte de Saint-Pierre... me voici pris des bronches à contre-pied ! Ras la casquette, ras le ciboulot, raz de marée ! Terre-Sainte et ses Banians ! Trente ans ! Elle qui voulait savoir ce que me faisait la trentaine ! Qu'est-ce que ça nous fait la trentaine !?

Tiens, ce que j'en sais moi, j'ai pas lu Céline, mais cinq ans que je fais ce beau métier, je n'y ai vu que du noir, viens, je vais te raconter, Voyage jusqu'au bout dan' l' fé noir ! La trentaine, infirmier, jamais en peignoir ! Une blouse blanche ; blanche à crever ! Dire que j'ai fait la toilette mortuaire d'autant de refroidi... Je me suis dit : Ti gars, quelle vie de damnée, t'as lavé plus de morts que tu ne comptes d'années ! Tu siffles comme piaf, si t'as pas ton traitement... et tu continues de te lever...

Tu luttas toute ta journée contre la maladie et là tu l'as chopée, vilaine, asphyxiante et y'a personne pour te dire merci ! Et encore, la direction te rappelle pour que tu viennes quand même bosser ! Franchement, c'est pas une vie... comment dire ? Je dois dire ! Je dois dire pour ne pas être réduit au silence ! Mon dernier soufflet ! L'angoisse de la toile cirée... Plus de trente morts nus ! Ça compte,

non ? Quand t'essaies tous les matins en te levant de voir la beauté du monde. Et Elle, toute charnue d'insouciance, toute tressautant d'allégresse, qui me demandait si ce n'était pas beau la vie ?! La trentaine ? Elle qui n'en comptait pas vingt-cinq... Et moi qui cuvait les visages contrits de mes trépassés... Plus tous ceux que j'avais vu mourir, apaisés ou paniqués, fermant les yeux de douleur ! Ceux rendant l'âme le front lisse, vierge de tourment ou bien ceux ployant sous le poids de la destruction... Trop de morts, trop de visages hantant mes visions le soir ; tous ces « repose-en paix » reposent quelque part en moi... On a beau dire, être infirmier ça double voire triple le nombre de vos années et ce sans douleur... Sans douleur ni douceur hélas, juste avec tristesse, une tristesse venue du fond des âges. Bon, il y a bien des infirmiers qui font tout pour ne pas le voir... mais prenez le temps de discuter avec une vieille infirmière : vous l'entendrez bien vite, cette lancinante litanie... La maladie, l'accident frappent et déboulent au hasard, paf sur toi ! Ou sur toi ! Et t'as beau t'exclamer, t'auras juste un grand silence en réponse à ton pourquoi. Ça laisse pensif... Mais je les entends déjà, ces rabâcheurs de bonne conscience, ces filouteurs fainéants, ces financiers déguisés en gestionnaires, ces sculpteurs de fumée sur le malheur des gens, ils sont là, bien planqués à l'abri de leurs bureaux, de leurs spacieuses salles de réunion, cachés derrière leur satanée Powerpoint, à nous sermonner sur la qualité des soins, la bienveillance, la lutte contre la maltraitance ! Eux qui ne savent pas ce que c'est de voir la Mort bien en face dans le blanc de l'œil de son patient qui s'abandonne dans la schlinguerie de l'urine ou d'une effusion de sang. Je les vois déjà nous suriner avec leur glaive de bien-pensance et tous leurs organigrammes : voici ce qu'est le Soin, le vrai Soin et l'humanité dans le soin... Eux qui le tarifient à l'acte et le marchandent ! L'humanité, l'humanité, je peux vous le dire, maintenant que je suis infecté, que ce corona danse la polka dans mes poumons... L'humanité, mais j'en crève d'humanité ! Tous ces vieux corps décrépits qui ont perdu l'esprit, que l'on gave de toute la panacée pour les entretenir dans des vies factices, vide de sens, dont on nous demande de prendre soins... Est-ce de l'humanité ? On est tous complices et tous lâches ! Le patient est lâche, sa famille est lâche, son médecin et son infirmier, lâches aussi ! Tous choisissent la

souffrance de l'agonisant, plutôt que chacun sa propre douleur ! Les agonies c'est un sacré gagne-pain ! La Mort fait mal quand elle fait irruption ! Elle met toujours de très belles paires de claques en notre fort intérieur, peu en connaissent toute la gamme ! Pardonne mon franc causé, mais j'infuse le créole ! Infirmier, c'est bien un foutu métier de bonne-sœur ! Se tirer du pageot avant l'aube pour aller voir des vieux puants des deux bouts du tuyau et les sortir à leur tour de leur pageot qui leur a servi de chiotte et de crachoir : faut avoir la tripe bien accrochée et les idées bien en place pour y garder l'humanité ! Y'a pas à dire, les odeurs, on ne s'y fait jamais ! On s'habitue à faire taire le dégoût ! Mais l'odeur c'est un vrai flonflon ! À chaque fois un rythme, un accord différent, une nuance qui suffit pour vous tirer de votre routine et ça pue ! Dieu, à six plombes du mat', je ne les vois pas du tout, ces cols blancs, aller se foutre dans une chambre close qui infuse ses accords de merde et d'ammoniac pour le salaire avec lequel ils nous paient ! On a beau dire, le toubib a le beau rôle, jamais je n'en ai vu mettre les mains dans le cambouis à ces heures indues : 5h, 6h, 7h on se réveille, les sens s'échauffent, on est sensible et malléable. Les fortes impressions peuvent laisser des traces... Le matin, c'est bien le moment qu'les vioques choisissent pour nous montrer tout ce qui ne va plus dans leurs tuyauteries... Ils nous montrent comment ils perdent la maîtrise de ce corps pourrissant, usine à nouvelle souffrance quotidienne. Toi tu te lèves, la bile à la tripe dissout au thé/café, pour aller dégrossir le terrain assainir les restes, et leur ramener le plus d'humanité que tu puisses... Avant l'inspection médicale !

Qui bien souvent leur arrache ce reste d'humanité mal ficelé qu'on avait réussi à dégager. Ce ne sont pas des toubibs, ce sont des courants d'air ! Des oiseaux de malheur entourés de poussins mal volants qui, à l'allure d'une bourrasque, n'ont jamais l'occasion de la voir : cette misère qu'ils prétendent soigner ! Après, je reconnais, c'est l'hôpital ! Le prestige à qui mieux mieux ! Et puis elle n'est pas sensuelle cette misère à r'garder ! Faut du cœur, l'amour de son prochain, de la résignation et une foutue dose d'humanité pour se la taper à jeun ! Que dire des étudiants, ces pioupious, gavés d'orgueil de réussite : ils sortent du lycée, y pensent plus au monde de la fête,

à l'ivresse et aux joies à découvrir sous leurs braguettes, plutôt qu'à aller se casser le moral sur la réalité clouée dans les lits... Batailler avec l'injustice de la maladie qui te tombe sur le râble comme un rien, mesurer d'avance ce que te fera la Malvieillesse à toi et ton entourage... Partir au front dans les tranchées du covid, à l'aveuglette, sans masque, sans informations sur ce petit malin, alors que votre institution vous méprise et vous maltraite ! J'vous le dis, elles ont des couilles mes collègues ! Bien plus que tous ces encravatés macho-capitalistes qui les exploitent ! La vache ! Batailler dès l'aurore avec toute cette vacherie d'existence sans s'effondrer sous le poids des questions existentielles que les soins te crachent à la figure ; découvrir au détour d'un change empuanti au méléna, la mort sardonique qui savoure d'avance sa tartine de déconfiture !

Il en faut du courage et on s'en donne comme on peut ! Faut l'enfiler cette blanche blouse prêt à en dégueulasser la blancheur.

Deux sucres

Milly ADRET

- Trois-cent-vingt-sept, meeeerde !
- Combien ? Tu es sûr ?
- Regarde ! C’est ce que dit l’écran. Je ne vais pas recompter à la main quand même.
- Et combien on avait dit, nous ?
- Trois-cent-vingt-neuf.
- La poisse. Tu as décompté les morts ?
- Oui, bien sûr. Ils sont notés à part.
- Bon. Qu’est-ce qu’on fait alors ?
- On ne va pas tout recommencer pour deux malheureux gus. Personne n’a envie de rester au turbin jusqu’à minuit ! Et puis si ça se trouve, les deux qui manquent ne sont plus ici. Il y en a peut-être qui ont été transférés, ou hospitalisés, non, c’est peine perdue. Quelle galère ce fichier ! Non mais regarde cette foule, comment veux-tu qu’on s’en sorte !
- On déclare ça comment ?
- ...
- Ne me regarde pas comme ça, je ne sais pas ce qu’on doit faire ! On a droit à une marge d’erreur ?
- On ne va pas nous jeter aux requins, si c’est ça ton angoisse. Mais tu connais la Borgia, elle ne va pas nous loucher non plus. Si tu ne veux pas de problèmes... Non, écoute, on va se débrouiller.
- Veux-tu que je recompte les fiches ?
- Pas la peine, l’ordinateur te le dit, il en a trois-cent-vingt-sept. On en a loupé deux. Pourtant ce n’est pas faute de faire attention.
- C’est à cause du nombre.
- Bien sûr ! Quand ils débarquent à plusieurs centaines, c’est fatal ! Par quel miracle tomberait-on toujours juste ? On en rate, ou alors on en a trop.
- Du coup ? On fait comment ?
- On se débrouille je t’ai dit. Va nous chercher du café, je m’en occupe.
- Sucre ?

– Deux sucres s’il te plaît. Et si la Borgia te demande, tu dis que tout est bon. T’inquiète. Disons qu’on se débrouille pour que ça fasse quand même trois-cent-vingt-neuf.

– Et tu comptes arranger ça comment ? Tu vas utiliser plusieurs fois les mêmes empreintes ?

– Non, trop risqué ! Tu vois, quand ils se feront enregistrer à la prochaine étape, ce serait découvert, et ça nous retomberait sur le dos. Non, on fait plus subtil.

– Quoi alors ? Ah oui, tu cherches dans les vieux trucs ?

– Oui, mais parle plus doucement. Regarde, tu remontes de quatre ou cinq ans, là, ou même six, tu prends des empreintes dont plus personne ne se soucie, celles-ci par exemple, et puis celles-là, tu les colles aux deux manquants de ta liste et hop ! Ni vu ni connu, on a notre compte. Quatre ou cinq ans en arrière au moins, pour que ça ne se voit pas : les gars sont éparpillés et leurs empreintes aux oubliettes. Autour de 2015 c’est très bien, c’était le gros boom de la crise migratoire, on était tous débordés, il y avait déjà plein d’erreurs.

– Trois-cent-vingt-neuf. Bravo.

– Et mon café ?

– J’arrive. Deux sucres, hein ?

Une ombre dans la rue.

Je n’ai plus rien.

Je n’existe plus.

Je suis moins que le chien qui me renifle entre deux caniveaux et qui s’en va marquer son territoire sur le lampadaire.

Plus d’hébergement ni d’effets personnels.

Plus de téléphone ni aucun contact.

Plus d’âge.

Plus d’identité.

Plus de nom.

Amédée Mba n’existe pas.

Mon cœur bat encore mais dans le corps de qui ? Si je suis encore vivant, qui est donc ce « je » ?

Je n’existe plus.

On m’a dit, tu n’es pas Amédée Mba. Tu es Sidi Sambo.

Je n'avais jamais entendu ce nom-là pourtant.
La préfecture l'a affirmé : je ne suis pas moi, je suis un autre. Ils voulaient me faire signer leurs documents avec le nom de cet autre comme si j'allais pouvoir le substituer au mien.
Tu es Sidi Sambo, pas la peine de nous mentir.
Alors pendant dix-sept ans je me serais trompé sur moi-même ? Mes parents, toute ma famille, m'auraient nommé par erreur ?
Il paraît qu'Amédée Mba n'est jamais né.

On m'a dit aussi, tu n'as pas dix-sept ans, Sidi Sambo est né en 1999. Tu as vingt-trois ans. Tu ne peux pas tricher, on a tes empreintes, c'est scientifique, c'est infallible.

Alors Sidi Sambo est allé en prison avec mon corps, pour le punir d'avoir triché sur son âge en donnant le mien. Personne n'a su déterminer si ce corps avait dix-sept ou vingt-trois ans, le juge a affirmé qu'il n'avait pas les éléments pour conclure, mais les cerbères de papier se sont prononcés pour lui : les empreintes ne mentent pas ! C'est Sambo !

Maintenant je suis de retour à la rue, et je ne suis plus personne. Si j'utilisais ce nom qu'ils m'ont attribué, ça finirait par se retourner contre moi : parce que ce Sidi Sambo, il doit bien exister quelque part ! En vrai, je veux dire, en chair et en os. Un jour on va s'en apercevoir. Avec tous les croisements de données, un jour quelqu'un va tomber sur lui, et alors on me dira « Comment avez-vous pu utiliser une identité qui n'était pas la vôtre ! »

Non non non, je ne suis pas Sidi Sambo.

Je ne peux pas être lui. Je n'ai pas le droit d'être moi.

Je ne suis personne.

On m'a effacé. La famille Mba n'a pas eu de fils.

Le seul document que j'ai, c'est une obligation de quitter le territoire français, au nom de l'autre. Ce pauvre Sidi qui n'est même pas au courant ! Il doit quitter la France avec mon corps, mais certainement aussi avec le sien, ça fait deux pour le prix d'un, et il n'en est même pas informé. Si on le retrouve, le pauvre, il aura de drôles de surprises. Il sera accusé d'avoir utilisé deux identités, d'avoir prétendu être Amédée Mba. Il sera aussi étonné que moi.

J'erre dans les rues et j'ai peur de tout. Je n'étais pas en sécurité chez moi, je n'étais pas en sécurité au Niger ni en Libye, je ne suis pas en sécurité en France. Existe-t-il dans le monde un petit coin de terre qui puisse être un refuge, où je puisse me poser sans danger ? Un petit coin d'asile pour un fantôme sans nom ?

Je n'ai plus non plus de date de naissance. Ni majeur, ni mineur. Je ne rentre plus dans aucune case et n'ai plus droit aux aides d'aucune association, ni comme mineur parce que Sidi est majeur, ni comme majeur parce qu'Amédée est mineur. J'ai l'impression que partout on veut me nier, m'effacer, m'anéantir.

Je cherche dans ma tête le nom du bateau de secours qui nous a ramassés en mer. Auraient-ils une trace de moi dans leurs registres ? Un témoignage, une preuve de ma présence à leur bord, une date... ? Quelque chose pour exister !

Ma mémoire est confuse et c'est l'horreur de la traversée qui me revient en premier, ces gens compressés, écrasés, piétinés, ces cadavres au fond du bateau sur lesquels on était obligés de marcher, ces mères qui ne parvenaient pas à soulever leur enfant pris au piège des corps... mais le nom du bateau ? Juste un nom ?

En perdant le mien, on dirait que j'ai cessé de croire en la fiabilité des noms.

Sidi Sambo est arrivé en Europe en 2015. C'est tout ce que je sais de lui. Moi, en 2015, j'étais encore chez mon oncle. Apparemment mes doigts m'avaient devancé de quelques années.

– Cinq-cent-vingt-trois. Meeeeerde !

– Et nous ? Combien ?

– Cinq-cent-vingt-et-un. En plus il y a des fiches incomplètes. Regarde ! Comment on va l'appeler celui-là, hein ? Il n'a même pas de nom ! Tu imagines si la Borgia tombe là-dessus ? Avec la pression qu'ils lui mettent en ce moment !

– Qu'ils NOUS mettent.

– Tiens, ce pourrait être le même que là.

– Ou pas.

– Sois pas négatif. C'est peut-être lui !

– Admettons. Il en reste encore deux à trouver. Tu veux faire le même tour de magie que la dernière fois ?

– Oui, dans l’autre sens. C’est un peu moins facile mais ça se fait. Te bile pas, on aura fini dans les temps, je commence à avoir de l’expérience. Ferme bien la porte. Tu vois, quand ils sont dix ou quinze, on ne se trompe jamais. Mais quand ils débarquent par centaines, qu’est-ce qu’on y peut !

– C’est vrai que sur cinq-cents, ce n’est pas grand-chose comme erreur. Un pourcentage minuscule.

– Oui, vraiment minuscule ! Et heureusement, ces petits accroc ne sont pas trop difficiles à raccommoier. Personne ne s’aperçoit jamais de rien. Bon, allez, je m’en occupe, va me chercher un café s’il te plaît. Deux sucres.

– On n’a plus de sucre.

– Meeerde, c’est déjà vide ! Je ne peux pas prendre mon café sans sucre. La Borgia n’est pas là ? Tu les piques discrètement dans sa boîte. Juste deux, qu’est-ce que ça lui changera. Sur le nombre, elle ne verra rien.

C'est pas l'usine

Karine DERAEDT

Je débarque dans un dédale d'entrepôts, de bâtiments, de cours et de contrôles de sécurité. Douze mille salariés sont répartis sur des kilomètres de béton, de tôles, de routes goudronnées au sein desquels je déambule à la recherche de l'atelier P6. Je gare enfin ma motobécane bleu roi devant un cube, noyé parmi d'autres cubes. J'entre dans un hangar immense, offert aux courants d'air. Les établis sont alignés sur des dizaines de rangées face aux hommes en bleu de travail, par centaines, qui s'agitent. Les néons donnent à l'ensemble une couleur jaunâtre, et un peu de chaleur. Le brouhaha des conversations, des rires gras et des insultes qui fusent, se mélange au bruit des machines. Le frottement du ponçage, le hurlement des perceuses, les roues des chariots élévateurs qui grincent forment une symphonie industrielle hypnotique.

Je me dirige vers les vestiaires, à la recherche du local d'entretien. Je feins d'ignorer les regards lourds, les commentaires inaudibles, les ricanements potaches. J'entre dans une salle carrelée du sol au plafond, où s'alignent les armoires métalliques individuelles, fermées de cadenas de toutes tailles. Je repère le chariot de ménage. Je m'approche et une dame en blouse bleue crade se retourne :

- Ah ! V'là la p'tite !

Son sourire est accueillant et sincère.

- C'est toi qui vas me remplacer alors ?

- Oui, c'est ça.

- Je pars ce soir en vacances, donc t'as la journée pour tout piger. Mais bon, ce n'est pas sorcier, hein ! Tu nettoies la merde et le lendemain tu recommences, claironne-t-elle en se marrant franchement.

- OK.

- Et c'est toi qui remplaces Janine aussi le mois prochain ?

- Je crois oui, je travaille un mois ici et un mois au N10 on m'a dit.

- Ouais, bah, c'est ça, c'est Janine au N10, elle part en août. Mais c'est moi qui te montrerai son local tout à l'heure, tu ne la verras pas

avant qu'elle soit en vacances. T'inquiète, on bosse pareil, tu ne seras pas dépaylée, p'tiote¹.

- D'accord.

- Oh ! T'as l'air toute timide ! Moi, c'est Martine, et toi ton p'tit nom ?

- Laure.

- Allez, c'est parti Laure ! Pas l'temps de chômer ici, tu sais.

Elle m'indique les produits d'entretien à ranger sous clefs, pour éviter la choure. Elle me montre le chariot, le point d'eau, mon casier.

- Prévois un cadenas pour mettre tes affaires, et pis une blouse parce que j'vais pas t'le cacher, ici on ne fait pas dans la dentelle. Bon, je t'explique. Tu commences par le vestiaire, tu donnes un coup sur les portes, les lavabos, les miroirs et à la fin le sol. Ensuite, j'te montrerai les chiottes.

Je la regarde remplir ses seaux, mettre les produits, elle me détaille l'usage de chacun, et les techniques pour sécher. Quand le sol est lavé, on se dirige vers les toilettes.

- T'as trois blocs sanitaires comme ça par bâtiment. Tu dois les nettoyer avant la pause de dix heures, pour qu'ils viennent tous chier et pisser dans du propre. Idéalement, faudrait recommencer juste après, mais on n'a pas le temps.

L'endroit est à l'image de l'ensemble, sinistre, délabré, crasseux. La vieille peinture d'une couleur incertaine s'écaille entre deux graffitis vulgaires. Le sol est recouvert d'un carrelage à petits carreaux bruns, dont beaucoup sont fêlés. Les portes en bois sont défoncées.

- Quand t'es dans un bloc, tu fermes à clef derrière toi. Comme ça, t'es pénard pour bosser.

Martine poursuit, comme pour elle-même, tout en maniant la brosse à chiottes :

- Ça fait deux ans qu'on se barricade toutes comme ça, parce qu'y'a eu un viol. Sans aller jusque-là, t'as une tripotée d'obsédés qui n'attendent que ça, de te coincer pendant que tu nettoies leur merde et t'exhiber leur machin.

¹ Dialecte du Nord de la France qui signifie : petite

Elle me regarde droit dans les yeux, comme pour me menacer :

- Tu ne cherches pas, tu fermes la porte dès que tu es rentrée. OK ? En plus, une p'tite jeunette comme toi, ça va émoustiller les gros dégueulasses.

J'opine de la tête, pas de souci, le message est passé. Je ne fais pas la maligne. Elle me file une paire de gants en plastique rose bonbon et m'indique les w.c. du bout.

- Tu commences d'un côté, tu mets le détergeant dans toutes les cuvettes, puis dans les urinoirs là-bas, et pendant que ça agit, tu laves les lavabos et les miroirs. Quand tu reviens aux cuvettes, tu décrottes à la brosse et tu tires les chasses. Pour finir, tu passes un coup d'éponge sur la faïence.

Je rentre dans une cabine où une merde immonde recouvre le sol en éclaboussant les murs sur au moins un mètre de haut. Je ne sais pas comment m'attaquer à ça, j'appelle Martine à l'aide :

- Dans ces cas-là, je nettoie comment ?

Martine rappique et secoue la tête d'un air consterné, mais résigné :

- Ils m'écœurent ces bonhommes ! Aucun respect. Bon, tout ce qui est merde, c'est à la brosse à chiotte, même sur les cloisons. Ensuite, après avoir lavé le sol, tu balances toujours un seau d'eau avec de la javel dedans, en n'oubliant pas les murs. Ils ne sont pas nombreux à savoir viser avec leur truc, ça se voit pas forcément, mais y'a de la pisse partout. Donc tu jettes des seaux d'eau et après tu passes le racleur, jusqu'à la grille d'évacuation au centre là-bas. Une légère pente facilite l'écoulement des eaux usées.

À dix heures, on a tout juste terminé, on revient au vestiaire pour ranger le chariot et une sonnerie sinistre retentit. Immédiatement, des gars déboulent, presque en courant. Une fois dehors, Martine a un air contrarié :

- On a perdu du temps à papoter, c'était limite.

- On ne doit pas les croiser, c'est ça ?

- C'est mieux oui.

- Désolée, j't'ai ralentie.

- T'inquiète, ce n'est pas si grave... C'est juste que je préfère éviter les blagues salaces et les mains au cul. Moins tu les croises ces gros dégoûtants, mieux tu te portes... Enfin, je connais des collègues qui aiment ça, hein ? Pas moi.

- Et maintenant, on fait quoi ?

- On rejoint le bâtiment derrière, en tout tu dois en astiquer cinq tous les jours. Ils sont fabriqués pareil, donc tu répètes cinq fois le même boulot. Dans chacun, t'as un local pour ton matos, inutile comme ça de te promener d'un hangar à l'autre avec ton chariot. On y va dans quinze minutes, quand leur pause sera terminée. Demain, t'es toute seule, ça va le faire ?

- Oui, oui, je crois que ça va aller.

J'ai travaillé deux mois dans cette usine, à nettoyer la merde sept heures par jour dans une ambiance un peu glauque. J'ai veillé à toujours traverser les bâtiments d'un pas rapide, en baissant les yeux, et en ignorant les blagues qui fusent sur mon passage.

Je pense à mon père qui bosse chaque jour dans un atelier semblable à celui-là, sans doute dans la même ambiance graveleuse. Je pense à la jeune fille qui nettoie les chiottes là-bas, comme moi, pendant ses vacances. J'essaye d'imaginer mon paternel en gros vicelard dégueulasse qui reluque une gamine qui pourrait être sa fille, mais ça ne colle pas à l'image que j'ai de lui. Je n'arrive pas à l'assimiler à ces hommes vulgaires, en rut dès qu'ils croisent une femelle. Je ne parviens pas à lui prêter cet humour grivois qui les fait pourtant tous marrer. Mais en voyant les posters de femmes à poil qui recouvrent les portes de la plupart des vestiaires, je repense à ceux, semblables, que mon père affiche dans le garage de notre maison.

Peut-être bien que la vie quotidienne des ouvriers entre eux transforme tous les pères de famille en adolescents attardés. Peut-être que lui aussi met ses mains au cul des étudiantes, ces jeunes filles qui comme moi font le ménage, le temps d'un été. Peut-être que c'est un passage obligé pour s'intégrer à une équipe de gars. Peut-être que c'est le prix à payer pour financer ses études et pouvoir attendre le premier versement des bourses qui n'arrive jamais avant janvier.

La semaine prochaine je fais ma rentrée en fac, et si je me torche aux partiels c'est ici que je vais atterrir, pour dix, vingt ou même trente ans. Le déterminisme social est ma menace, ma punition, mon fardeau, mon épée de Damoclès.

Décidément, Bourdieu est un con.

Ce qu'il faut pas inventer pour sauver le monde

Thomas HUSAR-BLANC

Jeanne était une inventrice portée sur le génie. Comme tout un chacun elle avait commencé par démonter de petits appareils pour ne jamais réussir à les remonter convenablement. Et grâce à ces multiples éléments de ferraille plus ou moins tordus, parfois rouillés, et d'une qualité incertaine, qu'elle accoucha de sa première machine : la lavo-éplucho-trancho-bouillo-mixeuse. Très justement, quoi que vulgairement, intitulée « La Machine à Soupe » par son père. Cette machine avait cependant deux problèmes majeurs : elle tombait régulièrement en panne et elle permettait à son père de faire énormément de soupes, plat que sa mère avait en horreur.

Cette dernière enjoignit donc Jeanne à laisser la machine mourir à la suite de son énième panne et lui confia une mission bien plus importante : fabriquer un appareil capable de classer les livres de la maison par auteur. À juste titre, sa mère pensait qu'une telle tâche, impossible à réaliser pour une enfant de son âge, l'occuperait longuement avant qu'elle ne soit obligée de jeter l'éponge face à la complexité du défi auquel elle était confrontée. Mais c'était mal connaître Jeanne. Il lui fallut certes plusieurs années mais elle finit par créer une machine capable de détecter et de numériser le nom d'un auteur puis d'écarter deux livres afin d'en insérer un troisième dans l'intervalle. Son inconvénient majeur était qu'elle ne prenait pas en compte la largeur de la bibliothèque et s'évertuait à écarter les livres même si le rayon était complètement rempli. Par deux fois elle brisa le meuble. Sa mère décréta alors la fin des inventions à la maison.

Pour qu'elle ne reste pas une enfant isolée et qu'ils puissent contrôler ses fréquentations, ses parents l'inscrivirent, avec son accord, à plusieurs ateliers dans le FabLab du coin. Elle y apprit la couture, la pyrogravure, divers langages de programmation, le skate, les règles (contestées) du UNO, l'impression 3D et moult autres choses qui lui seraient plus ou moins utiles par la suite. On l'y vit si souvent que c'est tout naturellement qu'on lui proposa d'animer l'atelier

Recyclerie. Elle avait en effet une prédilection pour les matériaux de seconde main. Elle accepta l'offre d'emploi dès qu'elle fut en âge de travailler. Malgré la désapprobation de ses parents, elle ne continua pas ses études après le lycée, préférant emménager près du FabLab afin d'y consacrer son temps. Elle avait déjà un travail, qu'avait-elle besoin de faire des études ?

« Tu vas dépérir intellectuellement si tu ne poursuis pas tes études ! »

Ce cri d'alarme avait du vrai mais il oubliait qu'on pouvait tout à fait aller à la faculté en auditeur libre. À l'université, elle sympathisa avec une professeure spécialisée dans la résistance des matériaux curieuse de la voir souvent en classe mais de ne jamais lui rendre la moindre copie. Jeanne lui fit découvrir le FabLab où elle travaillait et Bérénice lui facilita grandement l'accès à ses cours et à ceux de ses collègues, enjoignant tout de même Jeanne à s'inscrire officiellement à l'université pour valider ses acquis et ses capacités. Mais elle ne put rien y faire, jamais Jeanne n'intégra officiellement l'université. Elle se contentait d'enseigner et de créer, libre et gaie. Un jour cependant, Jeanne ne vint pas au travail, ni à la faculté. Tout son entourage en fut affolé, ses parents furent prévenus dans la demi-heure, et c'est une petite foule qui se précipita vers son logement pour découvrir ce qui avait bien pu lui arriver. Elle accueillit gentiment ce beau monde avec un sourire. Elle allait très bien, seulement elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit et n'avait pas même songé à prévenir qui que ce soit de son absence, tant elle était absorbée par ses pensées. Quelles pensées ? Elle ne pouvait pas en parler. À l'évocation par un de ses amis d'une peine de cœur, elle leva un sourcil. Non, c'était autre chose, mais vraiment, elle ne pouvait pas en parler.

Mais quoi ? C'était trop douloureux ? Trop complexe ? Trop dangereux ? Rien de tout cela, mais elle ne pouvait pas en parler. Elle finit par fermer sa porte en rassurant ses amis. Et, alors qu'ils étaient prêts à s'en aller, plutôt circonspects, elle rouvrit pour annoncer à Bérénice qu'elle ne viendrait plus à l'université, et aux autres qu'elle démissionnait, puis elle referma. Un grand silence étonné accueillit la nouvelle mais personne ne la contesta. Et chacun

rentra chez soi, se demandant ce qui occupait si bien les pensées de celle qu'on n'avait jamais vue que libre et gaie. Le problème qui la hantait était qu'elle tenait l'invention du siècle, du millénaire, mieux. On n'avait jamais attendu que ça et c'était là, sous notre nez, depuis le début. Tout était prêt, les plans étaient là, noir sur blanc. C'était parfait. La machine parfaite. C'était tellement simple. Il suffisait de parler de l'idée à n'importe qui et elle se répandrait comme une traînée de poudre. Déposer un brevet la rendrait riche à en quelques heures. Le monde entier se précipiterait sur son invention, c'était tellement universel, tellement *nécessaire*. Pourquoi ne sortait-elle pas de chez elle triomphante alors ? C'est qu'elle n'avait pas confiance. La seule et unique chose qui clochait dans son invention, c'était l'incapacité de la rendre vertueuse malgré son utilisateur. Comment pourrait-elle être sûre de ne pas précipiter la fin de son espèce en voulant son bonheur ? C'est à cette tâche qu'elle perdit la santé. Elle était entourée des mêmes plans répétés mille fois à mille échelles, sous mille angles. Mais les échelles et les angles ne font pas la vertu. Elle était incapable de se voir vaincre dans cette lutte infernale contre la stupidité de ses pairs. Elle en vint à les détester. Elle hurlait parfois, elle pleurait beaucoup, elle dormait peu. Toute sa vie n'était plus tournée qu'autour d'un point fixe : protéger l'humanité d'elle-même. Répandre son invention c'était offrir un cutter à un enfant qui se sert mal de ciseaux à bouts ronds. C'était irresponsable. Jeanne était lasse. Furieuse. Dépitée. Jeanne mangeait par réflexe et jetait les restes où il y avait encore de la place, puis où il y avait déjà des restes. C'est Bérénice qui fut la première à forcer la porte et à trouver Jeanne au milieu de son dépérissement. C'est elle la première qui la prit par le bras, et voulut la faire sortir de force. C'est elle la première qui fut effrayée par sa maigreur et qui la porta jusqu'à l'hôpital. C'est elle qui la sauva. Tout le monde avait pensé que Jeanne s'était enfermée à dessein et savait ce qu'elle faisait, comme elle l'avait toujours su. Seule Bérénice, en réalité, saisissait l'ampleur du désastre. Elle avait vu l'appartement et senti la puanteur s'échapper de l'ancre maudite. Et surtout, elle y était retourné. Elle avait vu les plans.

« Brûle-les »

Elle n'avait pas entendu cette voix depuis longtemps et elle était affreuse, jamais elle n'aurait pensé l'entendre si faible. Elle avait parfaitement compris, pourtant elle demanda :

« Que dis-tu Jeanne ?

- Brûle-les

- De quoi parles-tu ?

- Tu sais de quoi je p... »

Bérénice en voulut un peu à Jeanne d'une interruption aussi dramatique mais elle s'était rendormie. Plutôt que de réfléchir plus avant, elle se laissa porter par cette injonction et prit le parti de brûler ces plans. Elle ne s'autorisa à douter et à regretter qu'une fois l'ensemble des ébauches anéanties.

« Merci.

- De quoi ? demanda Jeanne dans un demi-sommeil maladif

- De rien. »

Bérénice savait ce qu'il en avait coûté à l'inventrice de ne pas produire. De ne pas mettre au jour son génie. C'était la seule solution. Ne pas la concevoir, et si par malheur elle avait été conçue, ne pas la créer. Elle-même, qui n'avait volontairement pas étudié les plans, avait une envie folle de la voir vivre à tout prix. Mais.

« Il n'y avait rien à faire. Jamais on n'aurait pu vivre aussi heureux sans abuser de notre bonheur. »

Bérénice garda le silence, il n'y avait rien.

Chassé-croisé
Cathy BOUSQUET

Étriqué. Ce qualificatif me vint à l'esprit lorsque je le vis arriver. Ce n'était pas tant son torse et ses hanches étroits, son dos légèrement voûté, ses épaules rentrées comme par crainte de laisser s'échapper plus de souffle qu'il n'en faudrait, que ses lèvres crispées. Il s'approcha, nous dit bonjour – nous sommes dix dans l'équipe – un bonjour retenu, presque chuchoté, du bout des lèvres. Il nous convia à son pot d'arrivée à 16 heures. « Précises » crut-il bon d'ajouter. Nous n'allions pas rigoler tous les jours.

Étriqué. Son pot d'arrivée le fut aussi. Une bouteille de jus d'orange, une autre de pomme, quelques gâteaux aussi secs que lui. Il prit la parole, se présenta en quelques mots, juste le nécessaire, estima exécrable le bilan de son prédécesseur et fixa des objectifs chiffrés. Nous n'allions pas faire dans la bienveillance. Le pot expédié, il vint vers moi, seul élément féminin du groupe, et me dit, d'un ton péremptoire « Je souhaite vous voir. Immédiatement ! ».

Je le suivis dans son bureau, Les quelques plantes, entretenues avec soin par son prédécesseur, étaient déjà reléguées dans le couloir.

L'entretien fut bref.

« Je me suis renseigné sur chacun de vous ». Il désigna dix dossiers assez volumineux. « Il n'y a pas de place, avec moi, pour les fortes têtes, aussi compétentes soient-elles.

Je suis votre supérieur hiérarchique. C'est moi qui commande, pas vous. Ne l'oubliez pas ! ».

Il tint parole. Il ne me lâcha pas. Des petites phrases assassines, des chausse-trappes, un plan de charge alourdi, des délais resserrés, des objectifs flous. Pris isolément, des faits peu significatifs. Pris globalement, du harcèlement.

Et puis arriva ce que personne n'avait prévu. Même pas lui qui se

targuait d'être un haut potentiel créatif. Le grain de sable qui allait nous expédier en confinement du jour au lendemain. « Nils, (Madame aurait été de trop), prenez votre ordinateur, me lança-t-il d'un ton aigre, et renvoyez votre ligne fixe sur votre téléphone portable professionnel. Il faut que je pense à tout ici ! ».

Ce soir-là, en quittant mon bureau, ordinateur dans sa sacoche et quelques dossiers sous le bras, je respirai un grand coup. Une respiration ample, profonde. Je me rendis compte alors que, depuis son arrivée voilà un mois, j'avais le souffle court. Je ne savais pas ce qu'allait être ce monde confiné, mais j'étais sûre d'une chose : j'allais enfin pouvoir respirer. Malgré la maladie à l'affût, tapie, le nombre de vies qu'elle prenait chaque jour, sans vergogne, je souriais en arrivant à ma voiture. Le confinement allait être ma liberté.

Ce soir-là, en quittant mon bureau, ordinateur dans sa sacoche et quelques dossiers sous le bras, je respirai un grand coup. Une respiration ample, profonde. Je me rendis compte alors que, depuis mon arrivée voilà un mois, j'avais le souffle court. Je ne savais pas ce qu'allait être ce monde confiné, mais j'étais sûr d'une chose : j'allais enfin pouvoir respirer. Malgré la maladie à l'affût, tapie, le nombre de vies qu'elle prenait chaque jour, sans vergogne, je souriais en arrivant à ma voiture. Le confinement allait être ma liberté.

Alors que je commençais à rouler, une idée s'esquissa dans mon esprit. Trop intéressée par celle-ci que j'essayais de mieux dessiner, par ces morceaux épars que je tentais d'assembler en un puzzle cohérent, je freinai brutalement pour éviter le piéton qui traversait. Furieux, il me fit face. Il cria quelque chose que je n'entendis pas, et me fit un doigt d'honneur en regagnant le trottoir opposé. Il ne sentit pas son écharpe tomber sur la chaussée. Tout à mes pensées, je ne réagis pas. Je tenais mon idée.

Alors que je commençais à rouler, je me remémorai ce premier mois. J'étais très anxieux lors de ma prise de poste. Par crainte de ne pas être à la hauteur avec ces experts qui en savent tellement plus que moi, je me suis imposé un management autoritaire, surtout avec Sarah. Je ne voulais pas qu'elle me méprise, elle dont les travaux font autorité dans sa spécialité. Je m'y suis très

mal pris. Mon comportement a été proche, me semble-t-il, du harcèlement. Je pilai pour éviter le piéton qui, tout à coup, avait fait demi-tour sur la chaussée pour ramasser son écharpe. Il cria quelque chose que je n'entendis pas, et me fit un doigt d'honneur en regagnant le trottoir opposé. Tout à mes pensées, je ne réagis pas.

Confinement, jour 1

En début de matinée, j'adresse un mèl à mon supérieur hiérarchique étriqué pour lui faire part de mon emploi du temps. J'indique être prête à le reconsidérer s'il y a des priorités dont je n'aurais pas connaissance. En fin de journée, je le complète en indiquant le bilan de mon travail. J'agirai ainsi les jours à venir.

Confinement, jour 1

Je viens de lire les deux mèls de Sarah. Je comprends qu'elle cherche à me faire payer, intelligemment, mon autoritarisme absurde.

Confinement, jour 3

Aucune réponse au cours de ces trois jours. Je suis surprise et même dépitée. Je m'attendais à une réactivité plus forte. Je provoque alors mon responsable en lui posant des questions spécialisées auxquelles, j'en suis sûre, il ne peut pas donner suite.

Confinement, jour 3

Dès le premier jour, je savais que Sarah allait continuer. Elle est d'une nature tenace qui fait sa force. Elle sait que je ne peux pas répondre à ses questions. Me voilà dans une impasse. Comment faire sans trop me déjuger ? Et comment travailler avec une équipe qui a tellement plus d'expérience que moi ? Ils pourraient pratiquement travailler seuls, ceux qu'on appelle « mes collaborateurs » ! Que puis-je leur apporter, moi, qui ai encore tant à apprendre ?

Confinement jour 6

J'espérais un mèl en retour après le week-end. Rien. Je me lasse. Le jeu tourne court. En fin de journée, ce lundi, mon courriel fait part de ma préoccupation, de mon inquiétude même. Je dis espérer que les absences de réponse à mes différentes sollicitations sont dues à

une charge de travail inhabituelle et non à ce qui est, encore, le (et non la) covid 19.

Confinement, jour 6

Je n'ai que trop tardé. Il est temps de sortir de ce guépier et de faire amende honorable.

Confinement jour 7

J'ouvre ma boîte aux lettres. Parmi les nombreux courriels, je ne vois qu'un nom : le sien. Je clique pour ouvrir son message. « Chère Madame Nils » ; le ton a changé. Le courriel est empreint de courtoisie. Pour une tierce personne, il s'agit d'un message professionnel ordinaire. Pour moi, c'est un long message d'excuse.

Vint le déconfinement et le retour progressif au bureau.

« Madame Nils ?! »

Je me retourne et j'ai du mal à reconnaître, dans cet homme décontracté et souriant, mon supérieur hiérarchique, hier si étriqué. Physiquement, il semble s'être élargi.

« Madame Nils, pouvez-vous venir dans mon bureau, s'il vous plaît ? ».

Le destructeur de documents, rempli jusqu'à la gueule, vomit des bandelettes de papier. Les dossiers individuels sont avalés goulûment par la machine. Les plantes, éprouvées par l'absence de soins, ont regagné leurs places. Seul l'emplacement du ficus est vide.

« Toute l'équipe est au bureau aujourd'hui. J'en profite pour organiser un pot de retrouvailles à partir de 16 heures. J'aimerais beaucoup vous y voir, enfin, euh, si vous avez le temps, bien sûr, si vous le voulez bien aussi. Ce n'est pas un impératif, hein. Je ne parlerai pas d'objectifs, ce n'est sûrement pas le moment adéquat, dit-il dans un sourire. Ce sera un pot convivial, enfin, je l'espère. Histoire de nous retrouver après cette épreuve, de prendre un nouveau départ. Vos collègues seront présents et vous, viendrez-vous ? »

Souriante, je le regarde : « Je vous aide à rentrer le ficus ? »
« Bien volontiers » me répond-il.

Nous nous penchons alors pour tirer, ensemble, le grand pot en terre qui contient le végétal aux feuilles jaunies.

Dans la solitude des salles de classes

Ons BEN YOUSSEF

Je débranche mon ordinateur, essoufflée. Avec mes étudiantes, nous travaillions sur un texte intitulé « Tout est déjà dans les livres ». Une maison d'édition très connue avait demandé à des écrivains et écrivaines d'écrire sur la pandémie et l'un des textes publiés m'a ému. J'ai donc décidé de transmettre cette émotion à mes étudiantes ; qu'est-ce que l'enseignement (et la littérature), sinon de l'émotion partagée ? Je m'étais lancée un double pari, celui de proposer un texte qui parle du pouvoir de la littérature contre le virus dans un monde qui ne croit plus à la littérature et, en amont, le pari de discuter de lecture et d'écriture avec des étudiantes qui ne lisent plus. Je m'accroche. Je demande à l'une d'elles de lire le texte. Je dis l'une d'elles parce que la classe de licence en lettres modernes est entièrement constituée de filles. Le français, et les littératures francophones en général, font peur aux garçons, on dirait. La langue française est devenue la mal-aimée des garçons. Elle est devenue féminisée dans mon pays.

Une voix balbutiante surgit de nulle part, comme dérangée :

Je ne suis qu'écrivain, alors j'écris. Le virus poursuit sa course folle autour du vaste monde, et j'écris. Ça semble dérisoire, dit comme ça, mais je veux croire que ça n'est pas totalement vain : un ami me rappelle que pendant l'épidémie de peste qui décima Londres en 1603, Shakespeare, réfugié à Stratford-upon-Avon, commença à écrire *Le Roi Lear*. Y a plus qu'à...¹

Une lecture indifférente désacralise le texte, ai-je répété tout le long de l'année. Mais la beauté de celui-là demeure. Je leur propose d'échanger dessus. Personne ne répond. Je sens le temps se dilater à l'infini, et le silence horrible des étudiantes me fait peur. C'est vrai

¹ *Tracts de Crise (N°7)* - « Tout est déjà dans les livres ». Texte de François-Henri Désérable.

que les cours en présentiel étaient tout aussi étouffants. Les masques m'empêchaient de regarder les visages s'écloraient après la découverte d'un bout de littérature, qui allait probablement changer toute une vie. Je m'accrochais alors aux voix mais celles-ci étaient inaudibles. Avec le distanciel, la peur augmente. La peur d'une contagion, une contagion plus dangereuse qu'une maladie ; la contagion du silence dans un cours à distance.

Revenons au texte : Y a plus qu'à quoi ? « écrire » me semble trop évident. Je leur propose de reprendre l'analyse l'après-midi. J'avais encore de l'espoir. Peut-être seraient-elles plus inspirées. L'année n'a pas été facile pour elles. Plus que de l'indifférence, leur silence faisait entendre leur fatigue. Bizarrement, la faculté nous manquait. Dans la solitude des salles de classe, le fracas du dehors cesse et une complicité infrangible se crée entre nous. Il suffisait de fermer la porte pour que le monde soit à portée de mains.

Quand arrive la question fatidique sur ma profession, je me trouve souvent à mentir, à inventer une autre vie, je dis que je suis artiste, même si je ne sais pas trop ce que ça veut dire. La plupart du temps, ça marche, les questions s'arrêtent d'un coup. Dire que je suis professeure, c'est donner carte blanche aux préjugés, parfois trop haineux- Vous, c'est les vacances toute l'année ! et, dans les meilleurs des cas, aux traumatismes de l'enfance. On m'enfile le masque d'un enseignant trop rigide qui a hanté les souvenirs d'école et on me tient responsable de tous les échecs scolaires qui s'en sont suivis. J'essaye de me rappeler quand est-ce que l'amour de l'enseignement a pris place dans ma vie. J'aimerais croire que c'est une vocation, un rêve d'enfant. Mais quel enfant rêverait d'un salaire si bas ?

Quand j'avais l'âge de cinq ans, ma mère donnait des cours particuliers à la maison, dans la salle à manger, là où il y avait la télé. J'avais le sentiment que ces étrangers empiétaient sur mon monde. Regarder *Les Malheurs de Sophie* relevait du sacré et il fallait que je sacrifie quelques épisodes qui coïncidaient avec l'heure de ces cours. Je me souviens avoir beaucoup pleuré. Ma mère a accepté de laisser la télé en marche à condition de couper le son. Je regardais les

images défiler et entendais la voix de ma mère lire un poème d'Abu-Nuwas, un poète bachique qui a révolutionné la poésie arabe et mondiale. Images et sons se mélangeaient dans une parfaite harmonie. Je ne sais plus si c'est les belles robes de Sophie, la voix suave de ma mère ou l'admiration que je voyais dans les yeux de ces étrangers qui ont fait naître en moi l'amour de l'enseignement. Je me souviens qu'après le premier cours que j'ai assuré, fraîchement diplômée de l'Ecole Normale Supérieure, je suis tombée dans un sommeil profond. J'avais comme l'impression d'avoir fait de l'escalade. Le cours portait sur *Les Malheurs de Sophie* de La Comtesse de Ségur.

Même aujourd'hui, cette sensation de fatigue ne m'a pas quitté. Je débranche mon ordinateur, essouffée, je suis comme soulagée. Pour me détendre, je prends la voiture pour la ferme de mes grands-parents. Un enfant m'accueille avec de gros yeux, nous sommes tous les deux étonnés de la présence de l'un et de l'autre. Il rompt tout de suite le silence et me propose de jouer avec lui. Il ne me demande ni mon prénom ni ma profession. Aujourd'hui, je n'ai pas à être artiste. Il prend ma main et me montre sa balle. Hors de question ! Je lui dis que j'ai une balle-phobie. Le mot n'existe pas mais le petit garçon doit avoir 6 ans, peut-être moins, guère plus, qu'est-ce qu'il en sait. Quand j'avais son âge, les enfants du quartier m'ont assommé avec leur balle. J'ai perdu conscience et depuis, j'ai peur des enfants avec les balles. Il n'est pas du tout étonné. Il serre ma main et m'emmène dans un petit terrain.

- Viens je t'apprends comment jouer. Tu as peur parce que tu ne sais pas y jouer.

Il a fallu quelques minutes pour me convaincre de tenir la balle, déjà. Et puis quelques autres minutes pour réussir mon tout premier coup de balle. Mon maître a été un si bon pédagogue que la balle l'a frappé directement sur le visage et a fait tomber ses lunettes. Je suis en larmes. Il me console, les yeux rouges et les verres démantelés dans les deux mains.

Il me dit d'une voix tremblante :

- Je n'ai pas mal, et je sais très bien comment remettre les verres à leur place. Ton coup est raté. Il faut que tu suives mes instructions la prochaine fois. Je t'ai pourtant dit de prendre ton temps. Prends ton temps, tu te hâtes trop.

C'était la première et la dernière fois que je verrais ce petit cousin lointain. Dans son excitation, il a oublié de me dire qu'il partait le lendemain pour un autre pays, dans un autre continent.

Je reprends mon cours et je repense à lui. Tu te hâtes trop. Il avait raison. Enseigner, c'est aussi prendre son temps, quelque hâtive que soit l'émotion.

- Madame ? Vous m'entendez ? Il paraît que j'avais un problème avec mon micro ce matin, d'où mon silence.

- Oui, je vous entends très bien.

- Je me disais que peut-être l'auteur voulait dire : il n'y a qu'à espérer. Espérer que la littérature refrène la course folle du virus et du Mal en général.

Je souris. Ya plus qu'à espérer.

Dans le courant de la résilience

Sylvie TRINQUIER

Comme tous les après-midis Léo déplie son siège, monte sa canne à pêche, ajuste sa ligne et s'installe au bord du fleuve. Il rabat son chapeau de paille sur son front et se laisse porter par le spectacle de l'eau, spectacle vivant, toujours changeant. Le fleuve est devenu aujourd'hui son compagnon de vie.

Léo travaillait depuis l'âge de vingt ans à la mairie de son village ; il y était entré comme éboueur, enfin comme agent de propreté comme on dit maintenant ! Durant toutes ces années Léo avait réglé la sonnerie de son réveil bien avant le lever du soleil pour être à son poste dès 5h30 alors que la ville demeurait endormie. Fidèle au poste en dépit de la pluie, du froid, avec ses compagnons de travail, Léo débarrassait la ville de ses immondices devenues de plus en plus envahissantes. Les sacs débordaient des poubelles, s'étalaient sur les trottoirs rendant le travail de ramassage parfois épuisant. Toutes ces années, Léo avait fait peu de cas des préjugés et de l'image dégradée de ce métier. « Tu finiras éboueur » entendait-il bien souvent dans la bouche de parents comme menace pour inciter leurs enfants à obtenir de meilleurs résultats scolaires. Pourtant Léo aimait son travail. Il était fier de son métier, fier de se sentir utile, utile pour sa ville et pour ses habitants. Il y trouvait du sens et cela donnait tout simplement du sens à sa vie. Léo était heureux de retrouver tous les matins ses compagnons de travail qui partageaient ce quotidien pas toujours facile. Ils se heurtaient en effet régulièrement à la mauvaise humeur des automobilistes ; il y avait aussi les accidents de travail, les blessures ; les odeurs auxquelles il fallait s'accoutumer – il était fréquent que les nouveaux ne parviennent pas à manger les premiers jours de travail ! - et puis surtout le manque de reconnaissance de la direction... Jamais de merci. Tout cela avait contribué à nouer une vraie solidarité entre les membres de l'équipe, solidarité qui compensait tous ces désagréments et aidait les hommes à y faire face. Notamment lors de la décision de la direction d'externaliser le ramassage des ordures ménagères pour réduire les coûts. Ils s'étaient battus tous ensemble pour défendre leurs droits et préserver leur

emploi. En vain. Pourtant lors du confinement pendant la crise sanitaire le maire en personne s'était déplacé sur le site pour les remercier et les encourager à continuer le travail. Il leur avait fait la promesse de maintenir l'activité de ramassage des ordures et de ne pas recourir au démantèlement du service pour lequel des rumeurs circulaient. « Merci pour votre fidélité. Nous vous revaudrons tout cela ! ». Ils avaient été traités comme des héros, applaudis même par la population qu'ils saluaient d'un geste de la main, pendant leur tournée, tels des vainqueurs revenant du combat. Pour la première fois, leur travail était mis en lumière. Ils n'étaient plus ces travailleurs de l'ombre méprisés et moqués. Ils avaient été pour un temps les héros de la société. Et puis brutalement, avec le retour au travail, tout était redevenu comme avant ! Fini les applaudissements, oubliées les promesses. Cinq mois après la fin du confinement la direction leur avait annoncé le transfert du service au secteur privé. Ils avaient été contraints d'accepter de rejoindre la nouvelle société en charge de maintenir la propreté de la ville. Cela avait été un choc pour Léo et pour tous ses collègues. La peur d'une insécurité économique, le changement de méthodes de travail, l'intégration dans une nouvelle équipe, tout cela avait bousculé leurs vies rythmées depuis des années par des habitudes qui donnaient sens à leur existence.

Pour Léo cela avait été difficile. Les nouvelles cadences imposées, les conflits dans la nouvelle équipe, le comportement autoritaire du nouveau chef avaient finalement eu raison de sa santé. Une hernie discale s'était logée pernicieusement dans sa colonne vertébrale rendant les mouvements douloureux et la conduite du camion impossible. Toute la colère contenue qu'il n'avait pu exprimer depuis son départ de la mairie avait trouvé là, entre ses deux vertèbres, une voie de décharge lui signifiant que c'en était trop. Il avait fini par accepter l'arrêt de travail prescrit par son médecin. Le médecin du travail ne lui avait pas donné la possibilité de reprendre son poste et Léo avait dû se résoudre à accepter l'inaptitude au poste. « Il n'y a pas de possibilité de reclassement au sein de l'entreprise lui avait dit la responsable des ressources humaines. Vous êtes à 8 ans de la retraite et je vous conseille de faire une demande de reconnaissance de travailleur handicapé ». Léo avait

rêvé de partir comme ses anciens collègues, sa retraite célébrée dans la grande salle du conseil autour d'un pot de départ. Il partait incognito sans même un remerciement, un au revoir.

- « Anti déprimeurs » avait conseillé le médecin, « pour vous aider à remonter la pente ! ».

« Mais ce n'est pas moi le malade avait rétorqué Léo. C'est le système qu'il faut soigner ! »

Il avait refusé le traitement. Il s'en sortirait tout seul !

Au milieu du fleuve, un point se dessine au loin qui interrompt sa rêverie. L'embarcation se rapproche à très vive allure. Quatre rameurs unissent de manière synchronisée et harmonieuse leurs forces pour propulser à l'aide des avirons le bateau fuselé. Les athlètes se rapprochent et Léo peut entendre alors leurs souffles à l'unisson, respiration rapide qui témoigne de leurs efforts. Le bateau est passé très vite devant ses yeux, comme ont filé, également toutes ces années, traversées trop vite elles aussi, rythmées inlassablement par les journées de travail, les batailles perdues, les instants de bonheur aussi. Il se souvient avec nostalgie des efforts partagés avec ses compagnons de travail et de l'adversité dans ce travail difficile qui les unissait.

Comme souvent ces derniers temps, le poisson n'a pas mordu aujourd'hui. Il se rappelle aussi, un autre temps, où il rentrait les dimanches, au côté de son grand-père, portant avec fierté le panier en osier rempli de poissons fraîchement pêchés. Le sandre, le brochet constituaient les principaux trésors de pêche. A l'époque, le fleuve regorgeait de ces carnassiers qui chassaient dans les eaux profondes du fleuve. Son grand père l'a initié à la pêche de ces grands prédateurs d'eau douce pour laquelle le pêcheur doit savoir user d'observation, de patience, voire même d'abnégation. L'abnégation, ça, Léo connaît bien ! Pour débarrasser les souillures des autres, il en faut une bonne dose ! Aujourd'hui, il ne pêche plus que des souvenirs qui remontent à la surface comme ces nappes colorées de résidus qui flottent régulièrement sur l'eau.

- « Quand tu pêches, disait son grand-père, tu ne penses à rien. Tu fais le vide. Tu libères ton esprit de toute pensée. Tu sais, quand je sens que je ne suis pas dans mon assiette, je viens au bord de l'eau, je déplie ma canne à pêche et quelque temps après je suis bien ».

Ces phrases résonnent souvent en lui quand il vient au bord de l'eau apprivoiser sa solitude. Comme son grand-père avait raison ! Le fleuve sait l'apaiser.

Il se remémore ce reportage vu à la télévision relatant l'interview d'un célèbre écrivain américain*, qui évoquait la rivière Yellowstone dans le Montana. Celui-ci évoquait le fait qu'il écrivait plus facilement lorsqu'il allait à la pêche. Comme son grand-père, il trouvait dans la présence de l'eau un réconfort qui lui faisait du bien. - « Tu sais, je suis fou de cette rivière, La Yellowstone », disait-il. « Quand je me sens plus ou moins déprimé, je viens ici, je marche le long de la rive ou je me mets dans ce bateau et je lance ma ligne et après un petit moment je me sens mieux... Une rivière, c'est bien plus efficace que les médocs ! Sais-tu, qu'autrefois dans ce pays, le Montana, on attachait les fous aux arbres qui bordaient les rivières ? On les soignait en les forçant à regarder couler la rivière. N'est-ce pas une merveilleuse idée, ça ? Si on regarde couler l'eau, on se sent mieux... La rivière s'écoule en flots continus. Et dans nos vies, quand tout s'écoule, nous pouvons être heureux. C'est le contraire des remous. Si tu vis dans les remous, tu n'es jamais heureux. D'où ma définition du bonheur : c'est quand les emmerdes se reposent, quand tout coule.»

Le soir enveloppe de fraîcheur le fleuve tout entier. Le silence s'impose sur l'étendue d'eau. Une paix nourrie de vie a saisi tout ce qui existe. Les oiseaux, les eaux du fleuve, la voile d'une embarcation attardée, l'immensité minérale des collines, tout semble participer à l'éternité des cycles de la nature et ceux de la vie. Léo démonte sa canne, plie son siège qu'il glisse sous le bras, ajuste son chapeau et s'avance à pas lents sur le chemin du retour. Il longe un temps le fleuve et peut encore profiter du spectacle de l'eau qui le retient quelques instants.

** Jim Harisson*

Elle est libre, Jeanne

Sylvie DUPUY

C'est au début du printemps, lors de mes maraudes de jour en duo avec Zoé, que je la remarquai pour la première fois. Elle se tenait bien droite, assise à même le trottoir, encombrée de nombreux sacs plastiques. Nimbée dans son isolement, elle ne parlait à personne, tirait doucement sur un cigarillo, les yeux dans le vague.

Au fil des semaines, nous constatâmes qu'elle changeait souvent de place, peut-être en fonction de l'ensoleillement et de la fréquentation des rues. Nos regards enfin se croisèrent. Nous pûmes la saluer, puis nous arrêter à côté d'elle. Nous lui parlâmes, l'encourageâmes à échanger quelques propos. Nous y parvînmes.

Petit à petit, Jeanne consentit à notre intrusion dans son univers.

Ce qui était remarquable chez elle, c'était le soin qu'elle apportait à son apparence, tout particulièrement à ses pieds, des pieds parfaits qu'elle chaussait de tongs fluos. Âgée d'une soixantaine d'années, elle portait des robes courtes sans manches, découvrant une peau uniformément dorée. Jeanne avait la beauté d'une statue en bronze. Superbe clocharde. Pathétiquement superbe.

Il nous était difficile de cerner son comportement. Elle ne cherchait pas du tout l'invisibilité pour se fondre dans la masse comme le font le plus souvent les femmes vivant dans la rue. Au contraire, Jeanne s'exposait. Mais sans jamais prêter attention au monde qui l'entourait.

Elle refusait tout don de nourriture, arguant avec plus ou moins de colère qu'elle ne voulait pas qu'on l'empoisonne. « Même des chats n'en voudraient pas ! » s'insurgeait-elle. Elle veillait à sa santé, n'acceptait que des cigarettes - bien qu'elle préférât les cigares - et de l'argent.

Elle se disait originaire de la Haute Corrèze d'où on l'avait chassée. Nous devinions entre ces bribes de confidences que ses parents l'avaient abandonnée dès sa plus tendre enfance.

« Si je veux y retourner, je peux prendre un train puis le car. »

Avec ses airs de grande dame, elle nous absorbait dans sa bulle,

nous offrant des miettes de son histoire d'enfant condamnée à l'errance.

« Je ne suis pas comme mon frère, je n'ai pas un gros casier, je n'ai jamais touché à des choses graves. Mais j'ai jamais voulu qu'ils me retrouvent.

- Qui voudrait vous retrouver Jeanne ?

- La D.D.A.S.S évidemment ! »

Un jour, constatant le piètre état de ses sacs, Zoé lui proposa de les remplacer par un caddie à commissions. « Ah ! Mais je ne suis pas certaine que la couleur me plaise ! »

Lorsque nous évoquâmes la possibilité qu'elle touche diverses aides sociales, elle s'étonna : « Je ne pense pas l'avoir lu dans mon Larousse ! » En guise de preuve, elle extirpa d'un sac un dictionnaire déchiqueté qu'elle se mit à feuilleter. « R.S.A ? A.S.P.A ? Voyez, ce n'est pas écrit, alors ça n'existe pas, tout ça c'est inventé ! » Nous n'insistâmes pas. Une autre fois, nous abordâmes la possibilité de l'aider à obtenir un appartement. Elle fronça ses sourcils noirs. « Ils me proposeraient un logement insalubre, indigne. Je ne suis pas une clocharde. »

Nous ne pouvions nous empêcher de penser qu'elle serait au moins à l'abri et en sécurité. Elle ne voulait rien entendre. Alors nous n'abordâmes plus jamais le sujet. Du reste, il lui aurait fallu trouver une domiciliation, ce qui supposait un minimum de démarches et surtout refaire ses papiers d'identité qu'on lui avait volés. Pour l'heure, mission impossible.

Jeanne tenait farouchement à sa liberté. Elle possédait un petit réchaud qu'elle installait sur le trottoir, à l'ombre ou au soleil, en fonction de son humeur et de la météo. Elle se cuisinait aussi des petits plats qu'elle partageait avec des chats, seuls êtres vivants admis sans condition dans sa bulle.

Nous lui demandâmes où elle passait la nuit.

« Ça va, j'ai trouvé un petit chez-moi, j'arrive à m'allonger... » Nous n'en sûmes pas plus. Il m'était venu à l'esprit de la suivre mais Zoé me rappela les limites de nos maraudes. De quoi me serais-je mêlé ? Vint l'été. Elle faisait sa toilette aux fontaines à la vue des passants. Sans pudeur mais sans provocation non plus. Les gens passaient vite leur chemin, détournant le regard. La police municipale

l'ignorait. Jeanne l'intouchable. Elle lavait aussi sa vaisselle et son linge aux fontaines. Une fée jonglant avec des paillettes de savon. Parfaitement admis dans sa bulle, nous partageâmes des longs moments de fous rires avec elle, l'accompagnant dans ses souvenirs de bourlingue, seule ou avec un amoureux de passage, de Paris à Marseille, de Brest à Strasbourg. Nous nous plaisions à penser que nous avions réussi notre mission : être là pour elle, sans jamais heurter les parois de sa bulle protectrice, sans jamais lui donner autre-chose que ce qu'elle souhaitait : un peu de conversation, quelques clopes et un petit billet.

Vinrent la pluie et le froid. Jeanne prit ses quartiers d'hiver dans une ruelle abritée du vent dont elle ne s'écartait plus. Au fil des heures, elle bougeait de quelques mètres en suivant les flaques de soleil. Nous la retrouvions enveloppée de vilaines couvertures, un chat blotti contre elle. Nous lui lancions nos bonjours auxquels elle ne répondait pas à chaque fois. Elle devenait agressive. « Vous ne voyez pas que je dors ? » Ses nuits devaient être épouvantables, alors elle dormait la journée, petite chose sale, recroquevillée au bord des caniveaux. Il arrivait que la moitié de son corps glissât sur la chaussée. Nous avions peur qu'elle se fasse écraser comme ce S.D.F, un mois auparavant, enroulé dans un tapis à côté d'un tas d'encombrants. Un camion-poubelles lui avait roulé dessus. L'homme était mort sur le coup.

Lors d'un après-midi glacial, nous la trouvâmes allongée, les jambes dépassant sur la rue.

« Vous ne pouvez pas rester là, Jeanne, c'est trop dangereux ! »
- Ah ! Vous m'avez réveillée ! Vous voulez me chasser, c'est ça, hein ? »

Elle se redressa et remonta sur le trottoir. Elle fouilla dans un sac et en retira un petit miroir de poche, un objet délicat, qu'elle tint dans sa main crasseuse et enflée et scruta son visage. « Je ne suis pas une clocharde, moi ! » Elle souleva des mèches de cheveux compactes, pleines de nœuds. « Mon Dieu ! Vous avez- vu ? J'ai de plus en plus de cheveux blancs ! »

La ruelle était jonchée de ses affaires qu'elle déplaçait méticuleusement au gré des tâches de lumière. Ses grands sacs

plastiques étaient sales et déchirés, elle sentait le chien mouillé, ses bottes étaient trouées.

Il était 16 heures. Les températures avaient chuté en-dessous de zéro et le vent du nord, impitoyable, augmentait la perception de froid. En quittant Zoé pour rentrer chez moi, je ne pus m'empêcher de faire un détour par la ruelle de Jeanne.

Le froid l'avait rendue mutique. Elle marmonnait pour elle-même, engoncée dans un duvet immonde. Pourquoi n'avait-elle pas regagné son « petit chez-elle » ? Même les chats avaient fui ce froid terrible. Je tentai une ultime approche. « Jeanne ? Vous ne dormez pas ? » La sorcière hideuse ouvrit son œil tout enflé.

« Vous ne pouvez pas rester dans la rue cette nuit, il fait trop froid ! » Elle me lança un regard inquisiteur, fouillant mes intentions.

« Tu veux encore me chasser d'ici ? Fous moi la paix, fous le camp ! »

Secouée par une mauvaise toux, elle resserra ses sacs contre elle et plongea à nouveau sous son fatras de couvertures. Elle s'endormit. Je m'écartai, abasourdi par tant de souffrance absurde. Si je n'intervenais pas, n'allait-elle pas mourir de froid cette nuit ?

Je prévins mes collègues du 115 et priai pour qu'elle se laissât embarquer.

Le lendemain matin, Zoé et moi l'aperçûmes de loin dans sa ruelle. Elle préparait du café sur son réchaud. Nous nous rapprochâmes. Je lui tendis un paquet de cigarillos, ceux qu'elle préférerait.

Elle éructa tout son mépris :

« Foutez-moi le camp, bande de salauds ! »

J'veux m'enfuir

Olivier LLAROUTZOS

- Il a pas fini sa soupe Monsieur Gervais... il sera privé de p'tit suisse !

Fabrice ne supporte plus cette façon de s'adresser aux pensionnaires des Giroflées mais il ne fait aucune remarque à sa collègue. Il a encore pris du retard sur le planning, il aurait dû être là à 9h25 pour la toilette d'André Gervais mais il y a eu un décès à l'étage Alzheimer. Il est 12h15, Viviane, elle, est en avance et débarrasse le déjeuner avant même qu'il ne soit complètement fini.

Fabrice est aide-soignant depuis 25 ans. 18 ans d'HP et maintenant l'EPHAD ; les fous et maintenant les vieux. A l'aide !

Il a joué le jeu. Il savait bien qu'en abandonnant la fac au cours de sa première année d'histoire, il ne devait pas trop faire le difficile. Et puis, l'attention aux autres, le soin, l'accompagnement, ça lui allait bien, il y trouvait du sens. Les corps, il aimait ça, ceux des femmes et ceux des hommes, même déglingués, tout plissés, rabougris.

Aide toi à aider les autres, le ciel t'aidera. Tout un programme. Aide-soignant..

Quand ils ont commencé à parler du care, il n'y croyait déjà plus guère. Au début, il trouvait encore l'énergie de faire du sport, d'aller aux soirées branchées, de s'envoyer en l'air avec des petits mecs mignons comme tout.

C'est venu lentement. Renoncer à une sortie parce qu'il faut se lever à 5 heures, passer les deux jours de repos au lit après l'agression d'un patient, chialer comme un con devant la téléchose plutôt que d'aller au restau avec Marco.

Fabrice ne va rattraper son retard avec André, bavard impénitent. Faut dire, André est passionnant. Dans la Résistance à 16 ans, couché devant les trains pour l'Algérie à 29, coursier, puis typographe, joueur de guitare jazz aux puces de Clignancourt aussi... Ça en fait des choses à raconter avec toujours un nouveau détail, une anecdote encore plus vraie... ou pas. Fabrice aime se laisser porter par ce vécu qui n'est pas le sien mais dans lequel il se reconnaît. Ils sont complices, c'est tout et cela mérite bien des gestes

un peu plus posés. Passer un gant de toilette comme une caresse. André se laisse porter, il est en confiance, conscient d'avoir épuisé toutes ses forces, il apprécie qu'un pro s'occupe de lui.

Ils sont quelques-uns comme lui ; ils ont abandonné leur pudeur mais n'ont pas complètement abdiqué et il prennent le plaisir donné comme un cadeau.

Ce n'est pas le cas de nombreux pensionnaires. Il y a ceux, furieux d'être arrivés là, qui s'en prennent au personnel ; ils en veulent à leur famille, à leur entourage et au reste du monde. Il y a ceux qui ont perdu la tête, pas complètement mais assez pour se mettre d'un coup à vous insulter, à sortir de grosses cochonneries et à cracher partout. Il y a les déprimés, amorphes, flingués. Ce n'est pas la mort qu'ils attendent c'est le déjeuner, le goûter, le dîner, le petit-déjeuner et ils attendent que ça recommence. Voilà pour l'ambiance, un quotidien au travail avec injonction de réduire les temps passés auprès de chaque personne car les actionnaires du groupe Vitam n'attendent pas.

Avec la fatigue qui s'entasse par strates, Fabrice a le sentiment d'être gagné par cette façon de voir la vie qui finit, the end, au revoir m'sieursdames. Solitude pour tout le monde, dégénérescence partagée, assèchement généralisé des pieds à la tête.

Son temps passé dehors ne lui suffit plus à s'en remettre. Là où ça palpète, où ça s'agite, où ça s'amuse, il se sent ailleurs, en sursis. Quand il arrive à se reposer, à peine regonflé, il faut déjà y retourner. L'amour aussi a déserté, à la longue.

J'en sors pas / Cafard / Bad trip / Idées noires

Avalé par l'espace au fond d'un entonnoir /

C'est Lavilliers qui chante dans la tête de Fabrice. Ils sont stéphanois tous les deux et avec Lavilliers les souvenirs remontent, quand la ville était encore grise... Jveux m'enfuir, une rengaine fétiche qui revient malgré lui. Quand il l'a entendue pour la première fois, elle a aussitôt résonné avec son état d'esprit d'ado, avec sa déshérence amoureuse, avec ses désirs incertains. Elle ne l'a pas quitté depuis et il la fredonne dans les couloirs avant d'entrer dans les chambres. Systématiquement, sans même sans rendre compte.

Le vendredi est une sale journée, sans la promesse, le plus souvent, du week-end pour souffler. Quand il n'est pas de service le samedi

ou le dimanche, il accepte de remplacer un collègue. C'est gentil, lui dira-t-on, mais il sait que pour les autres c'est normal puisqu'il est célibataire... il est plus libre. Et puis il y a la réunion hebdomadaire de débriefing en début d'après-midi. Gobelet de robusta tiède et sermon du manager. Une heure durant avec la même tournée des chambres à bâcler encore plus vite. Aujourd'hui, Fabrice s'est fait passer un savon devant toute l'équipe parce qu'il est arrivé à 7h14 au lieu de 7h. Un froid de canard, un troisième café avant d'affronter le petit matin, le temps de dégivrer le pare-brise... Rien de méchant, a reconnu le chef, mais c'est une question de respect à l'égard des résidents, ils sont attachés à leurs horaires, ils ont leurs habitudes. Tu parles Charles.

Maupinson (chambre 12), est imbuvable. Il est raciste, antisémite, anti-pédé, de son temps on savait mettre tout ça au pas. Longtemps Fabrice trouvait des excuses à ce genre de vieux cons. Parmi les décennies qu'ils avaient traversées, il y avait les plus laides avec leur concentré de haine et de massacres. Pas facile d'être du bon côté. Passifs ou complices, ceux-là trafiquaient cette histoire où ils n'avaient pas brillé, entretenant sans risque leur méchanceté et sans force leur dégoût de soi.

16h12 ce vendredi, Fabrice entre dans la chambre 12, débordé par le temps, surtout avec cette fichue réunion. Il se rend compte que Maupinson, resté couché tout habillé, s'est souillé. Incident fréquent à cet étage, ça fait partie du job, « veiller à l'hygiène et à la dignité de la personne âgée » dit le référentiel métier. Sauf que Maupinson est furieux et rend Fabrice coupable de son manquement. Il mobilise alors toute sa hargne pour prendre Fabrice au collet de sa blouse en postillonnant un monceau d'ordures.

Fabrice se dégage, interloqué, il est sur le point d'éclater en sanglots. Il prend alors une longue inspiration, gonfle la poitrine, rehausse les épaules et saisit l'oreiller qui retient la tête de Maupinson. Celle-ci offre un rictus d'horreur et déjà l'oreiller s'écrase sur le visage venimeux. Les cris s'étouffent dans la ouate, Fabrice, enfin serein, maintient la pression.

J'veux m'enfuir, tout seul tu finiras...

L'Excelorciste

Ethan ARANTOLOY

Cette semaine la mission que m'a confiée le Ministère des deniers presque publics, des bilans et du chiffre m'amène à Paris.

L'entretien préalable que j'ai eu en tant que consultant-Excelorciste avec le Quasi- Sous-Directeur du bureau de la chefferie des supports m'a sérieusement alerté tant le paysage décrit semble cataclysmique.

A l'origine, j'ai créé cette fonction ex-nihilo après avoir découvert que je parvenais parfois en tant que manager à désintoxiquer les travailleurs et cadres voire les délivrer du management exclusif et addictif des organisations toutes entières par les ~~chiffres et les lettres~~.

Ainsi pour avoir moi-même un peu par hasard expérimenté que répondre n'importe quoi à ces injonctions au reporting perpétuel et dogmatique (Fait assez curieux la bureaucratie assure sa domination non pas en exigeant des données fiables ou contrôlées, mais se satisfait de ce que chaque case soit remplie) n'avait aucune conséquence, j'avais émis l'hypothèse que ce systématisme au sein des organisations pouvait avoir quelque origine paranormale voire sectaire ou satanique.

Dans mon sillage quelque peu artisanal et plutôt intuitif, c'est devenu très vite un métier dont le marché est en expansion mais les authentiques experts sont encore rares et nombre d'Excelorcismes échouent encore voire se terminent très mal.

Ce Ministère a toujours été réputé pour être exposé aux maux que je soigne par des méthodes radicales et aussi irrationnelles que celles qui contribuent à les enraciner.

Les éléments, documents, informations et même vidéos (les données et images des travailleurs appartiennent désormais à leur

employeur) qui m'ont été transmis m'amènent à penser que la situation est grave. D'ailleurs, la médecine du travail et la DRH ne savent plus quoi faire.

Le chef du service à traiter en priorité est l'archétype du technocrate mais me semble apparemment sain « de corps et d'esprit ».

Toutefois, je détecte un premier signal lors de ma visite originelle : les murs du bureau de ce monsieur sont tapissés intégralement de tableaux de bord remplis de chiffres et de formules géantes gribouillées et raturées.

Sa main tendue vers moi au moment de me saluer et m'accueillir prolonge un bras de chemise légèrement remonté dévoilant une peau saturée de tatouages et scarifications comportant pêle-mêle des diagrammes de GANTT, axiomes, théorèmes, formules et ratios divers.

Je ne peux m'empêcher d'estimer intérieurement déjà un peu le degré de possession du professionnel en face de moi.

LUI : « Vous savez que nous avons dépassé nos objectifs de 26% en terme de dossiers traités avec des délais raccourcis de 50% et ce malgré 78% d'absentéisme et un budget annuel amputé de 10%...les indicateurs sont formels. »

MOI : « Vraiment ? C'est remarquable »

A ce stade, ne surtout pas contredire la victime et protagoniste.

La première étape d'un Excelorcisme prévoit normalement une simple observation neutre de la réunion hebdomadaire du service.

9h00 mardi matin. Etage 3 Ministère des deniers presque publics, des bilans et du chiffre :

La réunion présidée et animée par notre Monsieur Cellulopathe relève plutôt d'un rite qu'un espace d'échanges professionnels. Si aucun des principes ni techniques de réunions n'est respecté c'est surtout le déroulement unilatéral teinté de pseudo spiritualité de la matinée qui m'alerte.

J'assiste à une sorte de culte d'un gourou et au sacrifice de quelques fichiers erronés dont les responsables seront bien évidemment sanctionnés sévèrement par des jeûnes informatiques forcés d'un à plusieurs jours selon les erreurs ou fautes commises.

Il est encore un peu tôt pour définir la stratégie adaptée et le protocole qui serait le plus efficace pour ce service.

Certains agents sont plus touchés que d'autres. Certains semblent véritablement sous emprise d'autres justes dociles mais pas complètement dupes.

Les entretiens individuels prévus avec eux m'aideront à mieux appréhender les mesures à prendre.

Aujourd'hui et après avoir entendu les 6 agents en plus du manager tribun-gourou, je sais que je dispose de peu de temps et que seul je ne pourrais pas faire grand-chose. Or je n'ai pas encore les moyens de recruter un assistant pour les cas les plus graves voire désespérés. J'ai donc décidé de faire confiance à Laetitia et m'appuyer sur elle pour tenter le tout pour le tout.

Lors de notre échange confidentiel, j'ai pu m'assurer qu'elle n'était pas encore possédée mais qu'au contraire elle était lucide sur la dégénérescence rapide du fonctionnement du service depuis la prise de fonction (« du pouvoir » a-t-elle dit) de Cellulopathe. Elle se sent aliénée, ostracisée, humiliée et totalement en perte d'identité professionnelle.

Les conversations ne tournent plus qu'autour des rituels instaurés insidieusement et du tout puissant Excel sous toutes ses formes.

Chaque corporation ou culture professionnelle a son jargon ou ses éléments de langage voire sa rhétorique managériale mais là ...plus aucune phrase ne comporte exclusivement des mots ou ne lui semble simple et intelligible.

L'ensemble des discussions sont envahis de chiffres, codes couleurs, symboles, émoticônes et autres acronymes.

Plus personne ne se déplace sans être chargé de son ordinateur portable, ses tableaux imprimés en couleurs et son téléphone mobile.

Plus personne ne se regarde dans les yeux ou ne semble doté d'intelligence émotionnelle.

Les onglets se sont totalement substitués aux notes et rapports dont pourtant l'administration est friande et féconde.

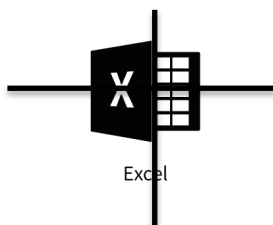
Cellulopathe qui n'est pourtant pas le grand patron ne rend plus aucun compte à personne et Monsieur Histogramme, son N+1 semble même être satisfait préconisant de s'appuyer sur les résultats obtenus par ce service témoignant d'une bonne pratique pour développer ce pilotage pragmatique qui serait absolument objectif et ainsi totalement dénué de tout arbitraire. « Les chiffres sont têtus » Madame Obsolète.

Face à ce degré très avancé de possession collective, je n'ai d'autre choix que d'intervenir immédiatement et par les grands moyens et outils dont j'ai les ©

Il est convenu avec Laetitia (Obsolète) qu'après la pause au milieu de la réunion hebdomadaire du service prévue aujourd'hui et une fois tout le monde revenu à sa place, elle verrouille discrètement la salle de l'extérieur.

Ensuite, elle doit prendre le contrôle de l'écran placé sur un des murs via la régie générale (avec la complicité et l'expertise de l'informaticien compétent et l'accord du sous DG).

On y est. A peine, les agents revenus de la pause et assis sur leurs sièges respectifs, je bondis au milieu de la pièce en brandissant mon arme ultime fabriqué par une ancienne ingénieure hongroise et conçue à partir de matériaux composites dont on ne connaît pas vraiment la formule ni l'origine, « l'ANTEXCEL » qui ressemble à ça :



Seul, l'outil est inopérant mais je dispose de la formule à répéter 100 fois en moins de 20 minutes permettant d'en optimiser l'impact et en augmenter les chances de réussite : « ANTE GPLC »

Autrement dit : « Contre le Gouvernement Par Les Chiffres »

Cette fois-ci, l'Excelorcisme a réussi puisque, Cellulopathe après avoir perdu connaissance, a pu au bout de quelques mois recouvrer son état normal. Il a même entamé un processus de reconversion salulaire.

De leur côté, les membres de l'équipe ne s'étaient rendu compte de rien et se montraient même surpris devant le désordre de la salle de réunion mais restaient désorientés. Par expérience, ce type de symptômes sont réversibles et disparaissant après une bonne nuit de sommeil.

Laetitia est devenue courageusement mon assistante et je m'en réjouis chaque jour mais nous sommes trop peu pour endiguer l'extension de l'Empire QUANTOPHRENIE.

Notre cause désormais clandestine a peu de chance de s'imposer mais nous sommes déterminés. Nous refusons d'être réduit - au travail ou ailleurs - à l'état d'un nombre qui ne mesure en rien ni ce que l'humain dans sa singularité recèle, ni la puissance ultime de son besoin de transcendance.

La honte

Laurence BOURGEOIS

Toutes ces années, passées à bosser comme une dingo, tout ça pour quoi ? Pour finir humiliée par le responsable de l'agence, et devant toute l'équipe, en plus : « Ne prenez pas exemple, vous autres, sur Adélaïde : vingt ans d'ancienneté peut-être, mais ses résultats... »

La honte.

En quittant la salle de réunion, même Prune, m'a glissé à l'oreille : « Non mais ! Tu as vu comme il t'a parlé ? Tu es chef, tout de même... » Non. Je suis sous-chef. Adjointe du responsable, c'est écrit très exactement comme cela, sur mes cartes de visite. Un sous-produit de la classe moyenne, Adélaïde, sur lequel on n'a pas toujours craché, preuve en est, la Croatie et Saint-Domingue, deux voyages réservés aux top performers. Beau palmarès, Adélaïde.

Seulement voilà. Je suis la senior de l'équipe et depuis janvier, on a doublé mes objectifs en me confiant la responsabilité des opérations « coup de poing » avec, en guise de munitions, la panoplie des guet-apens financiers : les crédits revolving, les assurances-vie, les comptes sur livret, les anciens Codevi nouveaux LDD, les assurances auto, et j'en passe... Huit ! En tout, je dois fourguer huit produits par jour, contre quatre l'année dernière. Forcément, ça coince, d'autant qu'on m'a retiré les professionnels. Au bout du compte, avec mon équipe, on est obligé de se coltiner la France entière. La France des villes, celle des campagnes, la France qui n'ose pas, celle qui a peur de perdre, et qui s'accroche à ses radis comme les cul-terreux à leurs cultures. Vu sous cet angle, impossible de vendre nos placements financiers comme des petits pains : on appelle la France entière, en vain.

Pour repérer les gros poissons, la direction nous encourage à développer une écoute active de nos clients potentiels. Du reste, on vient de nous payer une formation, pour ça. Pour nous aider à cibler

la population en grandes catégories, rien qu'en faisant travailler notre appareil auditif. Sur Paris, par exemple, on a réussi à identifier trois groupes, et en moins d'une semaine. Si c'est pas de la performance... Bref. Il y a le groupe A, accent pointu, un peu vulgaire. Ça ne rate jamais, ceux-là habitent les quartiers bobos, le long du canal Saint-Martin, Belleville, ou les banlieues ouvrières : à rejeter. Accent snob plutôt haut perché, bouche en cul de poule ? C'est le groupe C, sur la rive gauche ou dans les quartiers chics de l'ouest parisien, les plus aisés mais les pires de tous : ils ne nous rapportent pas une cacahouète. Non, nous, c'est sur les B qu'on met la gomme. On les reconnaît à leur accent typiquement neutre : aire géographique mal définie, fonctionnaire ou cadre moyen. L'autre jour, on a cru ferrer un B bien juteux, et puis l'appel s'est conclu par un « Dites donc, vous me prenez pour un américain ou quoi !?! » Au final, il nous a traités de voleurs, en nous insultant comme du poisson pourri. Comment veulent-ils que je remplisse mes objectifs, moi, avec des abrutis pareils !?

Pour nous motiver, ils n'ont rien trouvé de mieux, au Crédit Maxi, que de nous installer une corbeille dans l'espace cafétéria. C'est simple : du remplissage de ladite corbeille dépendent nos primes. Lorsqu'un produit est vendu, hop ! Une feuille de couleur chiffonnée et roulée en boule, dans la poubelle ! Verte pour un prélèvement automatique, jaune pour une assurance-vie, orange pour une multirisque habitation et rose pour une mensualisation. Ce trimestre, la direction a imposé le rose comme couleur dominante. Normal, quand on sait qu'un prélèvement automatique sur douze mois représente, pour nous autres, un prêt à taux zéro et gonfle la trésorerie en moins de deux.... Mais en ce moment, il faut bien l'avouer, les boulettes roses se font plutôt rares. Alors, quand je dresse le bilan de la situation à mon équipe, plutôt que de leur taper sur les doigts, je leur parle d'une réalité que j'invente, avec cette phrase toute faite : « Les gens sont moroses à cause du contexte sanitaire, on n'y peut pas grand-chose... »

Il a bon dos, le contexte. En attendant, je m'imagine mal leur demander, à mes collaborateurs, de courir après des objectifs

totale­ment farfelus. J'aimerais tellement les rassurer... « Les rassurer, Adélaïde ?! ? Mais pourquoi ? A force de les enrouler dans du coton, ils se croient chez eux, vos cocos ! Encore heureux qu'on ait remplacé la machine à café par le panier de basket ! »

Pour les protéger de ces absurdités, c'est moi qui tire la langue à leur place. Le soir, tandis que j'enroule mollement mes spaghettis autour de ma fourchette, je réfléchis à des combines qui mettraient un peu plus de beurre dans mes épinards. Car à force de ne pas faire mes chiffres, non seulement je finis chaque mois dans le rouge, mais tôt ou tard, je risque de gicler ; ancienneté ou pas, on ne me fera pas de cadeau, chez Maxi.

Alors j'ai pris une décision : acheter moi-même les produits de la boutique ; des assurances auto, des crédits à la consommation en veux-tu en voilà, des comptes d'épargne, tout ! Et me faire mensualiser à tout-va, histoire de faire rosir les indicateurs de performance. Mon responsable n'est pas dupe, bien sûr. Mais il ferme les yeux parce qu'au fond, ça remplit la corbeille et les caisses de l'agence. Et puis après tout, il a sans doute raison : « Il faut voir le verre à moitié plein, Adélaïde... Pour le surendettement, il existe des solutions, dans un établissement comme le nôtre... »

La honte.

La lettre

Cyrille DIVRY

Je posai mon stylo, pliai la feuille en quatre et la positionnai bien droite sur le bureau ciré. Je regardai l'enveloppe de la lettre que j'avais reçue de la capitale un mois auparavant. J'aurais bien gardé le timbre qui me plaisait beaucoup, l'illustration représentant un beau vase en porcelaine de Limoges, avec aussi écrit en petit lettre prioritaire, mais je me dis que ce n'était peut-être pas approprié et oubliai l'idée. La blancheur de l'enveloppe contrastait avec le bois sombre du plateau du petit meuble, derrière lequel j'avais si souvent passé de longues heures à rêver après avoir rempli le carnet de veille. Je saisis le rectangle de papier de mes deux mains et le fis tanguer, tel un frêle esquif.

Des grains, j'en avais essayé de terribles tout au long de ma vie. Mon père et mon frère, malheureusement, n'avaient pas eu ma chance. Un jour, mon père avait voulu réparer une lentille endommagée par la tempête qui faisait rage et la foudre l'avait cueilli, cruelle et implacable. Il avait été retrouvé tout là-haut sur la rambarde de fer rouge, tel un épouvantail décharné et grisâtre, resté là comme pour continuer à prévenir le monde, accroché dans son ciré jaune comme un soleil dans la tourmente. Quant à mon frère, gardien aussi, il avait connu un destin moins spectaculaire. Il avait sombré dans la folie, après une rupture longue et difficile. Son esprit, rongé par trop de boisson, était parti à la dérive. Sa vie, à quarante-trois ans à peine, fut tristement abrégée par les cachets.

Je tenais à la mienne de vie, au fond, et c'est pourquoi je n'avais pas résisté aux pressions et avais accepté les décisions. Ma chance à moi, c'était peut-être ça : m'arrêter quand il le fallait, même s'il me restait deux ans à faire officiellement. Cette pensée me fit reposer l'enveloppe sur le bureau, bien à côté du message que je leur avais écrit. Par professionnalisme, par goût du travail bien fait et de la transparence, j'avais énuméré les tâches à faire, les petits détails du lieu qui avaient le droit à leur regard, à leur attention : la petite porte

des toilettes qui coïncitait un peu par temps très humide ; la lampe qu'il faudrait bientôt penser à changer ; la quarantième marche en partant du bas à refaire. Conseils inutiles et dérisoires pour ces messieurs les ronds-de cuir. Laïus qui n'avait pas sa place dans l'énoncé des réformes mises en place au plus haut sommet de l'administration. Mais les trente-cinq ans de don de soi, de sacerdoce, de temps passé à guetter au loin les imprudents, les novices et les malchanceux ne pouvaient pas s'effacer en une fraction de seconde. L'automatisation ne pouvait pas tout changer d'un coup.

Plus tôt, j'étais allé jeter un dernier coup d'œil à l'horizon, tout là-haut sur le balcon de veille. Tout semblait calme et serein, tout comme moi à cet instant-là, car ma décision avait été prise. J'avais suivi du regard le vol d'une mouette égarée loin du port. Elle était venue se poser sur les rochers en contrebas et s'était attardée un peu. Puis, après avoir cherché vainement quelques possibles victuailles, l'oiseau avait pris son envol pour se diriger vers d'autres cieux plus généreux. J'avais fait une dernière fois le tour du balcon avant de redescendre. En haut de l'escalier qui ressemblait de ce point de vue à une gigantesque coquille en coupe de mollusque marin, j'avais eu une sensation qui m'avait surpris, comme un vertige face à la profondeur qui béait devant moi et qui semblait vouloir m'avaler. Je m'étais appuyé contre le mur blanc quelques secondes, j'avais passé une main sur mon visage comme pour chasser un démon, puis je m'étais remis en marche pour amorcer ma descente.

Il me restait un petit moment avant l'arrivée de ma petite fille. Elle m'appellerait sûrement d'en bas. Un sacré petit bout de femme, cette petite furie ! Je souris en pensant à elle, quittai le bureau et montai les marches qui menaient à la petite chambre.

Sur le lit, il y avait ma valise ouverte, déjà bien remplie. Je transférai le reste du linge de l'armoire, et refermai la valise d'une pression ferme de mes deux pouces. Deux cliquetis se firent entendre presque simultanément. Je saisis la valise d'une main et, avant de

sortir, jetai un regard circulaire à la pièce parfaitement rangée. J'avais passé la journée de la veille à briquer la chambre et tout le reste, mes muscles s'en souvenaient encore. La dernière fois que j'avais fait un tel ménage dans ces lieux, c'était pour accueillir ma Lucette. C'était il y a vingt-sept ans de ça.

Un cri perçant venant du dehors chassa ce tendre souvenir : « Papy, papy, je suis arrivée, tu es prêt ? J'ai pas envie de tout monter encore ! ». Je lui criai en réponse du haut de l'escalier, « Voilà, voilà, j'arrive. Non, non, pas besoin de monter ».

Je descendis une dernière fois l'escalier en colimaçon, doucement, en comptant dans ma tête les marches, à partir de cinquante et ce jusqu'à zéro. C'était un jeu que nous faisons souvent ensemble mais, aujourd'hui, ce compte-à-rebours prenait toute sa signification. Arrivé à la dernière marche, m'apparut une cascade de cheveux roux bouclés d'où surgit une jolie frimousse barré d'un sourire dont une dent faisait défaut. « Alors papy, tu viens ? La marée remonte, dépêche-toi ! », me pressa-t-elle. Je me penchai et reçus le bisou d'Amandine. Elle rajouta, « Tu es tout doux aujourd'hui, tu t'es bien rasé ! » « Oui », dis-je, « C'est un jour particulier aujourd'hui » Je fis une pause pour faire passer la boule que j'avais dans la gorge puis repris « Car nous allons à la pêche ! »

Une larme, que je retenais depuis le souvenir de Lucette, se fraya un chemin de ma paupière vers ma pommette droite, mais je réussis à la faire disparaître d'un doigt, avant de me pencher à nouveau afin de rendre son baiser à Amandine. Celle-ci me regarda, sentant quelque chose d'inhabituel chez son grand-père, mais elle décida de ne rien dire. Elle me sourit simplement, mit sa main libre dans la mienne, l'autre étant prise par les deux filets de pêche, et nous remontâmes le petit chemin blanc qui partait du phare.

La journée était belle, l'air autour de nous sentait bon, la pêche serait bonne !

...à Michel, mon parrain.

La lutte des classes

Jacques CAPELLE

Le message parvint dans mon oreillette :

- Michel, vous êtes attendu au bureau des ressources humaines. Je jetai un coup d'œil à ma montre. 17 heures 50. Débauche dans 10 minutes. Pas le temps de finir la commande en cours. Et, cerise sur le gâteau, j'étais à l'autre extrémité de l'immense entrepôt. Je fis faire un demi-tour à mon véhicule de service et fonçai vers mon lieu de rendez-vous tout en maugréant.

Le D.R.H. m'accueillit avec un grand sourire.

- Bonsoir Michel, je t'ai fait venir parce que demain tu vas former un nouvel employé. C'est toi qui as le plus d'ancienneté et d'expérience dans notre entreprise. Tu lui apprendras tous les arcanes du métier. Il s'appelle André, et je pense que vous devriez bien vous entendre.

Le lendemain, à côté de mon chariot électrique, modifié pour la circonstance avec un deuxième siège, André m'attendait. Les présentations faites, tout en roulant, je lui expliquai en quoi consiste le travail.

- Ce n'est pas très compliqué mais cela demande une certaine attention. Dans un premier temps, tu prends une commande au guichet. Tu as vu que dans cet entrepôt, on a disposé des cases d'environ quatre mètres sur quatre, séparées par des allées. Ces cases sont numérotées de la manière suivante... Mais au fait, tu as dû jouer à la bataille navale ?

- Non.

- Tu joues aux échecs ou fait des mots croisés ?

- Non plus.

- Me voilà bien ! pensé-je.

- Rassure toi, ajouta André, je ne joue pas à ça mais je connais les règles.

- Alors je t'explique : la case la plus au nord et la plus à l'ouest s'appelle A1. À droite d'A1, on a B1 puis C1 et ainsi de suite. En deuxième ligne on trouve A2, puis B2 et cetera. Mais attention, l'alphabet ne suffit pas pour la désignation des cases. Après Z, la case suivante s'appelle AA puis AB. Tu as compris.

- Tout à fait, répondit André, c'est comme un tableau Excel.

- Un quoi ?

- Un tableau Excel. C'est utilisé en informatique.

- Si tu le dis ! Moi, j'y connais rien ! J'ai pas d'ordinateur. Je termine l'explication du codage des cases. Chacune comporte quatre cotés tournés chacun dans une direction, le nord, le sud, l'est ou l'ouest. Si je te dis D8N, tu comprends quoi ?

- Qu'il faut se rendre à la case D8, sur la face qui regarde le nord.

- Bravo André ! 10 sur 10. Tu as compris. Prenons une commande.

Premier article de la liste

R18E – Nike Homme Air Max 270 Noir pointure 41.

Tout en conduisant, je montrai à André comment se repérer avec le petit écran GPS placé sur le tableau de bord.

- Tu vois, le point au centre de l'écran, c'est notre véhicule. Ce point est fixe, et quand nous avançons, les cases dessinées autour de ce point se déplacent. On sait constamment où l'on se situe.

- Il y a parfois des accidents avec les autres chariots ? demanda André.

- C'est rarissime. La priorité est à droite.

Et j'ajoutai :

- Le plus important, c'est de ne pas se tromper dans la commande, sinon tu peux dire adieu à ta prime de fin d'année. Et si tu fais trop d'erreurs, c'est le licenciement assuré.

Il ne répondit pas.

La matinée se déroulait paisiblement, j'essayais de le faire parler de lui, sans succès. Je n'avais droit la plupart du temps qu'à des oui ou des non. La seule chose que je réussis à savoir, c'est qu'il était hébergé dans un foyer !

À midi, je lui dis :

- C'est notre heure de pause, qui est prise par roulement. Tu viens avec moi à la cantine ? La bouffe y est bonne.

- Désolé, me répondit-il, je ne mange pas le midi.

Le ramadan venait de commencer. Peut-être était-il musulman...

L'après-midi, je lui laissai le volant et la prise de commande pour voir comment il allait se débrouiller. Après avoir regardé la liste attentivement pendant une quinzaine de secondes, il démarra.

- Tu te trompes, dis-je. La première case où tu dois te rendre c'est H36S, regarde la commande !

- Je sais ce que je fais, me dit-il, j'optimise le parcours et vais prendre les articles avec le trajet le plus court possible.

- Fais comme tu veux, mais surtout, ne fais pas d'erreur ou d'omission, il n'y a pas de contrôle a posteriori. Et tu ne seras pas mieux payé si tu gagnes une ou deux minutes.

La commande fut parfaite, exécutée en un temps record ! J'ai même eu l'impression qu'il n'avait pas regardé de nouveau le bon de commande après sa première lecture. Il a un appareil photo à la place des yeux, pensé-je !

Le lendemain, il était autonome. Quand je le croisais au cours de mon travail, il me faisait un petit signe de la main et un grand sourire. Quand le ramadan fut terminé, André ne vint point à la cantine. Allergie alimentaire, peut-être ? Mystère.

Son chariot fut modifié pour pouvoir gérer simultanément deux ou trois commandes. Il était le seul à en être capable.

- Michel, vous êtes attendu au bureau des ressources humaines.

- Et de deux, pensé-je, on va me demander de former un nouvel employé. Dans ce cas, je crois que je vais demander une augmentation de salaire.

Dans son bureau, le D.R.H. avait une sale mine.

- Bonjour Michel, je t'ai fait venir pour t'annoncer une mauvaise nouvelle. Je ne voulais pas que tu l'apprennes par courrier. Tu vas recevoir une lettre de licenciement, ainsi que quelques autres.

Je restai sans voix, puis repris mes esprits :

- Pourquoi, dis-je, je ne comprends pas, je suis assidu, ne commets aucune faute dans mes commandes, prêt à faire des heures supplémentaires s'il le faut et je ne prends aucun congé de maladie.

- J'en suis parfaitement conscient, me dit-il, mais cette décision vient de plus haut et je ne puis m'y opposer. Nous sommes dans un secteur très concurrentiel et la masse salariale doit être réduite à tout prix si nous voulons rester sur ce marché.

- Mais pourquoi ne pas licencier André, le dernier arrivé ? Nous faisons le même travail et à son âge, il arrivera facilement à se recaser. Alors que moi, à cinquante-cinq ans, sans aucune qualification, c'est foutu !

- André fait le même travail que toi, mais vous n'êtes pas classés dans la même catégorie professionnelle.

Je rentrai chez moi, complètement abattu, incapable d'annoncer cette nouvelle à ma femme. La lettre devrait arriver pour les fêtes de fin d'année. Quel cadeau !

Quand je pense que mes copains voulaient que je me présente comme délégué syndical et que j'ai refusé ! Quelle connerie ! Élu, j'aurais été intouchable.

Un soir, à la débauche, je me trouvais à côté d'André.

- Ça n'a pas l'air d'aller, me dit-il.

- Tu peux le dire, si tu as un peu de temps, je vais t'expliquer.

- Pas de problème, personne ne m'attend.

Nous nous dirigeâmes vers un bar où j'ai mes habitudes, le bistrot du Quai.

Je commandai une bière, lui prit un Perrier. Et lui racontai la catastrophe qui m'arrivait, ma perte d'emploi sans aucun espoir de retrouver un travail, les problèmes financiers insurmontables qui se profilaient : comment faire pour finir de payer la maison, financer les études de mon troisième enfant, un retardataire, élève très brillant qui commençait des études d'ingénieur, les craintes de ma femme, caissière dans un hypermarché, pour son emploi. Ce centre commercial s'équipait à toute vitesse de caisses automatiques...

André m'écoutait sans rien dire. Que pensait-il réellement ? J'avais l'impression qu'il ne comprenait pas, que mes problèmes lui étaient étrangers. J'en étais à ma deuxième bière, il n'avait pas touché sa boisson. Et puis, enfin, je compris... !

Quand nous quittâmes le troquet, il faisait nuit noire. Je m'approchai du fleuve et hélai André :

- Viens voir, c'est vraiment curieux !

Quand il fut à mes côtés, je lui plantai dans le cou la lame de mon Opinel, cadeau de mon oncle lors de ma première communion. Il ne me quittait jamais. La lame s'enfonça au niveau de la jugulaire, et je le poussai en avant. Le corps pénétra dans l'élément liquide puis émit un petit flash bleu. La blessure avait détruit son étanchéité ! S'il y a enquête sur cette disparition et que l'on m'arrête, je ne serai pas poursuivi pour meurtre.

Mon homélie fut brève :

Enfoiré d'androïde, t'étais sympa pourtant !

La postière

Martine IDEE

Quelles que soient les intempéries, elle ne dérogeait pas à la tâche.

Ce pouvait être le dégel printanier ou les orages violents d'été ; le petit bureau de poste était en première ligne, situé dans la rue basse parallèle au chemin de ronde, à flanc de rivière, coincé entre le début des fortifications et le Café du Commerce, vite encerclé par la montée des eaux. Puis dès novembre jusqu'en avril, la neige et le verglas s'invitaient, aidés par l'ombre projetée du château et de la montagne, rendant la chaussée pavée hasardeuse aux plus téméraires. Autant dire qu'il fallait avoir un impératif urgent pour vouloir pousser la porte par mauvais temps.

Elle, se tenait debout, à toute heure ouvrée, derrière le plexiglas, occupant invariablement son mètre carré tandis que dans l'arrière-boutique, les voix des deux préposés au tri, indifférents à sa présence, tenaient leur conciliabule en douce.

Elle était courte de taille mais encombrante, un peu comme une tour de garde en avant-poste, - incontournable car tout passait par elle - la tête dans les épaules, le visage un rien ingrat, voire revêche, (mais peut-être était-ce l'éclairage trop dur de l'ampoule nue du plafond), surplombée d'une coiffure asymétrique, à la punk, qui surprenait pour sa tranche d'âge et pour l'idée qu'on aurait pu se faire de sa personnalité, tant le reste de ce qu'elle suggérait relevait des critères habituels dont on habille si facilement les petites gens.

Vêtue d'un haut informe et d'un leggin sombre, sensés réduire l'impression visuelle d'un « trop de quelque chose », l'image d'une forteresse inviolable derrière son rempart s'imposait inévitablement ; on la plaignait presque de cette armure triste ; seul le côté droit de sa nuque rasé par cran depuis l'oreille s'offrait au regard, à la façon d'une invite discrète à pénétrer peut-être à l'intérieur par l'escalier caché pris dans le contrefort du col !

La petiteesse de l'espace où elle officiait ne lui permettait que d'effectuer de simples rotations sur elle-même, saisissant de sa main de gauchère, habilement, l'imprimé du moment, remplissant les libellés d'adresse avec application, estampillant d'un grand coup de tampon la 2042 prête à rejoindre ses sœurs entassées dans son dos à l'aube du dernier jour, piochant à ses pieds dans le désordre du bac le colis recommandé de Noël : les inévitables chocolats de tante Lucie dont l'inspiration décidément restait à l'identique, elle aussi, depuis des années.

Qu'il y ait une personne ou la queue derrière le comptoir, son rythme était le même, une vraie machine de guerre ! Neuf heures – midi ; treize heures trente – seize heures : quiconque entraît la voyait sur le champ virevolter sans relâche et sans un mot, épuisant peu à peu les réserves d'imprimés et l'énergie du visiteur. Mais bien souvent, le bureau était vide et la cantonnait dans un simple rôle de sentinelle.

À midi, elle restait dans l'agence, à son poste, et sortait de son sac accroché à un clou, un gros sandwich jambon-beurre, qu'elle mangeait debout derrière sa vitre, placidement, prenant garde à laisser quelques minutes entre chaque bouchée pour minimiser les risques caloriques de ce régime dangereux, tandis que les deux employés, derrière, trinquaient à sa santé dans des odeurs de gamelles réchauffées.

À quoi pensait-elle alors ? Nul ne le sait. Elle restait ainsi, en faction, le regard dans le vide. Après quoi, l'heure tournant, elle ramassait soigneusement en tas les miettes sur le comptoir avant de les faire tomber avec précaution dans une enveloppe qu'elle cachetait ensuite avant de la mettre à la poubelle, puis, essuyant ses mains d'un mouchoir, remettait un peu d'ordre dans ses papiers.

En été, la manne touristique étrangère envahissait le village ; elle vendait alors surtout des carnets de timbres verts, les tarifs lents, car la carte postale du vieux château, même écrite précipitamment sur l'ictonique coin arrondi de la table du Café du Commerce, se devait d'observer le rythme nonchalant des vacances, arrivant chez son

destinataire avec deux semaines de retard, pour prolonger l'illusion du bonheur.

En même temps que ses doigts égrenaient les timbres, sa bouche recomptait toujours muettement à deux fois le nombre avant de les passer par la petite trappe ouverte devant elle qui fonctionnait comme un mâchicoulis. Parfois, et sans qu'on sache ce qui pouvait motiver sa proposition, elle vous conseillait de prendre la série Animaux au crépuscule qu'elle sortait de dessous sa tablette et vous fourguait manu militari ; alors il valait mieux acquiescer avec un air intéressé plutôt que demander la série France, terre de tourisme où, sacrilège ! le château et sa région n'étaient même pas cités. De toute façon, entre le bruit du ventilateur qui tournait non-stop sur l'étagère au-dessus de sa tête et la paroi de plexiglas, l'échange verbal se limitait alors à quelques gestes bien sentis, du hochement réprobateur de la tête au holà de la main droite limitant la dépense jusqu'à l'esquisse de sourire en remerciement empressé. Les timbres rapidement collés sur les enveloppes, il fallait alors suivre son regard sans fléchir jusqu'aux bacs accrochés côté visiteur sur le mur où la consigne se décryptait en grosses lettres au feutre noir en quatre catégories : les affranchis tarif lent hors département, les affranchis tarif lent département, les affranchis prioritaires département et hors département. Bien sûr, la main hésitante tremblait toujours un peu avant le choix final, des fois qu'un piège... mais émanait d'elle alors une sorte de grognement rassurant permettant de lâcher sans crainte la missive dans la panière. Pour les recommandés, puisqu'elle était aux commandes, c'était elle qui remplissait le papier. Il fallait alors s'approcher de la fente, elle faisait de même en inclinant la tête, et lui glisser dans l'oreille l'adresse du destinataire, tout en s'interrogeant à nouveau sur le bien-fondé de sa coupe de cheveu si surprenante.

L'automne, les inondations reprenaient, remplissant les douves et s'évacuant dans la rue basse mais le rideau de fer restait levé et on imaginait aisément sous le comptoir de formica, en dessous des genoux, de grosses bottes de caoutchouc kaki enserrant ses mollets gonflés d'œdème à rester là debout immobiles, tant elle était vissée au sol, indéboulonnable, admirable d'abnégation, remplissant les

mandats de son écriture appliquée, la main gauche contorsionnée sur le bordereau, épelant le nom de l'heureux bénéficiaire ; et quand la somme était rondelette, elle se permettait un coup d'œil appuyé, scrutateur, sur le généreux donateur, qui aurait presque fait regretter un des zéros. C'était un des rares moments où on entendait sa voix, laconique, intimant l'ordre de signer là, juste sous son index péremptoire dont l'ongle coupé ras, dépourvu de verni n'admettrait aucune fantaisie de sa part, exigeant pour la millième fois sa carte d'identité comme si elle ne l'avait toujours pas reconnu, lui, le seul boucher du village qui lui débitait sa charcuterie deux fois par semaine, et qui, dans sa largesse, alimentait en poste restante tous les trimestres le fils de tante Lucie, parti découvrir le monde à vélo, derrière les montagnes.

L'hiver, bien sûr, le ventilateur non réversible était débranché. Un radiateur à huile était alors placé près de la porte, qui, une fois ouverte, emportait toutes les calories avec elle. Heureusement, l'amoncèlement des paquets à envoyer, en pyramides à l'équilibre précaire, la protégeait des courants d'air.

C'est par un jour de grand froid que le boucher choisit d'apporter le cadeau de Noël pour son jeune cousin tout juste arrivé à son étape ultime par-delà la frontière, après une série de plusieurs cols répertoriés de première catégorie. C'était une petite boîte carrée encartonnée, bien renforcée aux quatre angles, suffisamment petite pour passer par la fente. Elle s'en saisit aussitôt, la soupesa de sa main gauche puis la plaça doucement sur la balance comme il aurait fait lui-même d'une tranche de jambon. Deux cent grammes tout rond, huit euros quatre-vingt-quinze de livraison !

Curieuse, mais en bonne professionnelle, après que ses yeux suspicieux l'aient une dernière fois toisée, elle la reprit délicatement, vérifia la lisibilité de l'adresse écrite en espagnol, colla une étiquette et sans se retourner la lança dans le bac derrière elle ; l'objet en heurtant le montant émit le tintement léger et clair d'une sonnette. Elle opina du chef. C'est bien ce qu'elle avait pensé !

Alors que de son côté à lui du plexiglas, perdu dans ses réflexions, il s'apprêtait depuis cinq minutes à lui décerner le titre de meilleure

ouvrière de France, maintenant il le regrettait presque. Le bruit cristallin venait de réveiller sa conscience.

Car au fond, cette épopée chevaleresque de son cousin à vélo, qui le ramenait lui-même tous les trois mois dans le petit bureau, il le savait, c'était un peu la croisade des albigeois contre l'ordre établi... le fameux « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens » se transformant avec les années en un « Je vous emmerde tous ! » dont il était presque jaloux. Il soupira.

Elle l'avait bien compris elle aussi, enfermée dans son réduit comme un soldat à la manœuvre, croyant n'avoir que faire de la lumière du jour, la tête malgré elle pleine du soleil des cimes, alors seulement oui, et sans penser à mal, elle opina du chef et sa mèche violette plantée sur le haut de son front à la manière d'une oriflamme lui fouetta du regard un petit vent de liberté.

Labor et ses enfants : de lui à l'or

Lucienne HORION

Le bruit se répandit comme une trainée de poudre : ils avaient trouvé un trésor. Le téléphone arabe fut, évidemment, le premier moyen de propagation de la nouvelle dans le voisinage avant d'être rapidement relayé par le journal local.

Sur la place du village, de petits groupes relayent l'information. Le père Antoine, un des doyens de la population, se rappelle vaguement d'une sorte de caverne se situant aux environs du domaine des nouveaux riches lorsqu'il était enfant. Il appartenait à un certain, Waly, Baba de son nom. Il paraît que celle-ci renfermait de somptueux vases, tableaux et bijoux en or, témoin de ses nombreux voyages en Orient et en Occident. Malheureusement, avec le temps, il n'arrivait plus à se rappeler le mot de passe pour en ouvrir la porte, frappé, hélas, par la maladie d'Alzheimer et mourut de chagrin. Les heureux gagnants ont dû trouver un passage secret pour y accéder !

Nos héros du jour forment une famille composée d'un père sexagénaire et de ses trois fils, sa femme ayant malheureusement quitté ce monde un matin froid et sans soleil, emportée par un mal l'affaiblissant chaque jour et ne lui permettant pas de choyer les siens. Le père, initié depuis son plus jeune âge au métier de la terre par son procréateur devient un travailleur acharné, se levant tôt, se couchant tard, du lundi au dimanche, du premier janvier au trente et un décembre, sauf les jours d'intempéries où la nature l'oblige à s'accorder un peu de répit. A chaque naissance d'un des garçons, il s'en réjouit. Des paires de bras qui le suppléeront au fil des ans. Il les éduquera à l'agriculture, à l'ardeur à la besogne, à l'amour du travail bien fait à l'exemple de son propre père.

Malheureusement, il doit se rendre à l'évidence : l'un après l'autre, ses fils sont nés avec un handicap très invalidant surtout dans sa branche professionnelle : ils ont deux mains gauches, un poil dans chacune et le cerveau réfractaire à l'apprentissage du métier paternel.

Courageusement, il s'attèle à sa tâche, labourant, semant, vendant ses produits, ses fils n'intervenant que pour récolter : les fruits dans les arbres, les légumes dans le jardin potager afin de les déguster, se faire une bonne salade.

L'âge aidant, il se sent de plus en plus fatigué et se fait du souci pour ses terres après sa mort. Elles seront laissées à l'abandon si personne ne prend la relève.

Comment les intéresser une bonne fois pour toutes aux activités agricoles ? Lui faut-il se résigner à accepter que tout son labeur et celui de ses ancêtres avant lui soit réduit à des terres en friche ? Jusqu'à présent, ses nombreuses tentatives se sont révélées vaines même en les initiant tout jeune. Peine perdue !

Par contre, ils adhèrent parfaitement à la pensées d'étymologistes s'exprimant sur les origines du mot travail. Du latin *trapiliare*, *trapilium*, *trabs* ou de l'espagnol *trabajo*, *trabajar* et revêtant dans tous les cas le sens de souffrance, tourment, douleur, privation de liberté, de mouvement. Et Jim, le benjamin, d'ajouter : « Le travail fatigue même les ânes ! » (citation de l'écrivain espagnol *Matéo Aleman* tiré de *l'Histoire de Guzman d'Alfarache*). « Ils sont pourtant habitués à porter de lourdes charges, à plus forte raison nous. Pas masochistes du tout ! ».

Non. Son père lui a laissé un héritage et il tient plus que tout à en léguer un à sa descendance. Ou doit-il se résigner à souscrire à la proposition avouée à demi-mot mais si fortement expressive de sa voisine désirant annexer ses terres au sien pour en faire une belle exploitation florissante et pourquoi pas, faisant d'une pierre deux coups, enchaîner en même temps son cœur au sien ? Secoue-toi Labor afin de récolter les fruits de ton labeur !

Involontairement, ce matin, son cadet vient de lui permettre d'entrevoir une issue favorable lorsque, excédé de les entendre ronfler à midi alors que lui est sur pied aux aurores, il secoue énergiquement ce dernier en lui recommandant de secouer ses puces car le motoculteur ne se conduit pas encore tout seul. Mécontent,

celui-ci se redresse en montrant du doigt son frère couché dans le lit en face : « Moi, je me lève et lui dort ! ».

Si Aladin avait été présent, il aurait pu voir jaillir de sa lampe un éclair de génie coulissant ensuite subrepticement dans le cerveau de notre valeureux homme ! « Ah, lui dort, d'accord. Je vais lui donner du « lui dort ! ».

Ce matin, bon gré, mal gré, Max le cadet s'installe au volant du véhicule. Après quelques mètres, à cause de la réverbération du soleil, le scintillement d'un objet un peu camouflé au sol attire son attention. Il descend, sa curiosité ayant été attisée. « Une pièce en or, ce n'est pas possible, c'est du toc ! Eteignant complètement le moteur, il fait quelques pas, curieux de savoir si cette pseudo pièce est unique ou s'est égarée là avec d'autres membres de sa famille. Ainsi se retrouve-t-il, à l'exemple du Petit Poucet, à rechercher une piste balisée, le cœur battant. Six pièces déjà. De l'or ? Les fameux Louis d'Or à l'effigie de Napoléon ? Sidéré et en même temps apeuré, il s'élance vers la chambre et haletant, met ses frères au parfum. Ces derniers, interloqués, incrédules décident d'aller voir sur place, en douce.

Ils n'en souffleront mot au père, amasseront tranquillement leur magot afin de se le partager. « Pour qu'il troque ce précieux pactole contre des terres encore plus immenses en nous contraignant à davantage de corvées. Motus et bouche cousue ! » lance Tim avec véhémence.

Avec les engins, ils décident de retourner de fond en comble le terrain, encouragés par les pièces trouvées en profondeur de loin en loin. Le père ne pose aucune question, se contentant de se rendre très tôt au marché afin de vendre ses produits. Cependant, lorsque ses rejetons éreintés de fatigue s'écroulent dans leur lit, il inspecte les lieux pour surveiller l'avancée de leur tâche.

« Etant de plus en plus fatigué par mes responsabilités et par l'âge, j'ai décidé d'accepter la proposition de notre voisine en lui vendant nos terres. Autant en tirer un bon prix maintenant avant qu'elles ne perdent de leur valeur lorsqu'elles seront complètement en friche.

Sinon, Adieu veau, vache, cochon, couvée ! » (vers extrait de la fable *La Laitière et le pot au lait de Jean de La Fontaine*) lâche un soir le père d'un ton volontairement désabusé et après un dîner intentionnellement frugal afin de faire de leurs estomacs affamés des alliés à sa cause.

« Vendre, pas question ! » s'indigne Tim, nullement décidé à laisser la jouissance des espèces sonnantes et trébuchantes encore enfouies dans le sous-sol à sa voisine, le coffre de sa commode déjà bien garni. « Dès demain, nous prenons les choses en main. Dors sur tes deux oreilles et repose-toi sur nous, tu ne le regretteras pas ! ».

Ils sont eux-mêmes étonnés de leur ardeur. Pas de pièces à chaque mètre mais ils persévèrent, convaincus que « c'est le fonds qui manque le moins » (tiré de la fable *Le Laboureur et ses Enfants de Jean de la Fontaine*).

La récolte est très abondante. Les producteurs, commerçants s'arrachent ses fruits et légumes de qualité. Ainsi peut-il payer ses dettes, acheter du matériel plus performant et même rétribuer ses fils enfin débarrassés de leurs lourds handicaps aux deux mains. Heureux d'avoir été aidé par le ciel après s'être aidé lui-même, la larme à l'œil, il serre ses fils dans ses bras en s'écriant : « Je vous l'ai toujours dit : le travail est un trésor ! ». « Les Louis d'Or également ! » complète mentalement Tim, un sourire en coin.

Monsieur Labor se garde bien de leur révéler avoir sorti ces pièces de l'imprimante 3D de son cousin, informaticien en ville. Toute vérité n'étant pas toujours bonne à dire, ils le sauront toujours assez tôt !

La voisine, pas maquerelle pour un sou, constamment aux aguets et quelque peu dure d'oreille, surprend leurs effusions de joie et capte ainsi la phrase du père : « Je vous l'ai toujours dit, je trouverai un trésor ! ».

La suite, vous la connaissez !

Larmes de sens

Rosario BUCARO

Pourquoi ai-je regardé au fond de ma poche ?

Tout le monde attend mon discours. Je sais l'émoi que suscite mon arrivée. Je connais l'anxiété débordante de ces discussions qui vont s'estomper sur mon passage. Mon sourire plein d'assurance balayera dans l'instant le moindre doute. Après... ? La fébrilité poisseuse des cadres organisateurs se fera sentir jusque dans ma loge où des petits-fours alignés et quelques boissons dressées attendront ma présence. Ma démarche rapide et ma tenue sur mesure accentueront la fluidité de mes pas. Personne ne se hasarderà à m'interpeler avant mon allocution en Assemblée Générale, sauf peut-être quelques proches collaborateurs drapés dans leurs louanges dégoulinantes. L'obsession du pouvoir isole de la sincérité des autres...

Je me prépare à dire ce que le fonds d'investissement majoritaire attend du PDG qu'il vient de faire nommer pour diriger le Groupe. Alors que mon prédécesseur, quinze ans durant, avait gravi tous les échelons avant d'en prendre la direction, je bénéficie d'un parcours « Grandes Ecoles » qui ignore la Culture et les Valeurs de l'Entreprise, concepts vertueux pour beaux discours, mais considérés comme autant de freins et de traditions qu'il faut savoir ignorer pour engendrer toujours plus de profits. Je sais que l'on craint mon indifférence à l'Histoire du Groupe et au sort que je pourrais réserver à ses membres. Comme si les crises pouvaient se régler sans que rien ne change ? « *Râper la performance jusqu'à l'os* » comme disait mon mentor, n'endure aucune entrave.

Malgré mon jeune âge on fait appel à moi. Il faut dire que pour en arriver là j'ai dû me battre, jouer des coudes, montrer mon inflexibilité, ma détermination, ma force de travail et ma capacité à trancher dans le vif, sans faiblir, sans faillir, jamais. J'ai envoyé paître les moqueries, les discriminations et me suis emparée de ces règles édictées par ces élites masculines, en me jurant de faire mieux qu'eux.

Ah ? Je ne vous l'avais pas encore dit ? Peut-être vous-même, en lisant ces lignes, n'avez-vous pas envisagé un seul instant que je

pouvais être une femme ? Voyez comme les préjugés courent toujours dans notre société...

Mais maintenant me voilà piégée, face à moi-même.

Pourquoi ai-je regardé au fond de ma poche ?

Ma main s'est posée sur la poche droite de mon tailleur et j'ai senti la présence d'un papier. Je n'y glisse jamais rien de peur de déformer son apparence et je ne souffre aucun défaut. J'ai hésité à sortir le document mais la curiosité a été plus forte que ma détestation des surprises. J'ai caressé de mes doigts le doux tissu et retiré une feuille pliée en deux que j'ai ouvert, une fois seule dans ma loge.

C'est un dessin de ma fille Chloé. Elle adore dessiner. Elle a dû le glisser ce matin avant que je ne parte. Le soleil brille sur une jolie maison qui n'est pas la nôtre. Au centre elle nous représente, souriantes, tenant chacune un ballon au bout d'une ficelle. Ceux-là semblent nous emporter dans les airs et dessus y est écrit « Mon Rêve ». Et puis une phrase où elle ne s'embarrasse pas des fautes d'orthographe mais s'efforce de soigner la forme des lettres « *Quand je seré grande je veu être comme ma maman que j'aime. Chloé* ».

J'ai fixé longuement le dessin et j'ai fondu en larmes, incapable de définir le rêve dont elle me dotait. D'une simple phrase, elle m'a ouvert les yeux sur le champ de ruines que je m'inflige. De ce simple dessin, elle a balayé mon armure d'apparat.

Non Chloé, je ne veux surtout pas que tu me ressembles.

A force de m'être battue avec des armes qui ne sont les miennes, d'avoir forgé mon caractère sous le feu nourri de ceux qui cultivent la jalousie et l'amour de soi, d'avoir griffé de mes mots ces blagues misogynes, d'avoir cogné mon ambition aux portes des conseils d'administration, d'avoir alimenté les intérêts d'un microcosme qui se moque d'assoiffer l'intérêt général, j'y ai desséché mon cœur et mon esprit. J'ai surtout trahi la petite fille que j'étais, comme je suis en train de trahir la mienne en lui disant, les soirs où elle n'est pas encore endormie lorsque je rentre, qu'elle doit tout faire pour vivre ses rêves. Je n'ose pas lui dire où se sont échoués les miens. Au lieu de leur courir après, j'ai fait des choix qui désormais me pèsent davantage que des chaînes. A quel moment me suis-je égarée ? Me chercher des excuses... à quoi bon ? La vie subit trop nos responsabilités fuyantes.

Mon discours était prêt. Si j'évoque facilement la finance, la croissance à venir et les déficits à combler, la compétitivité du travail et son coût, j'ai totalement effacé de mes pages la notion de Travail réel et du travailleur. Je peux décrire avec éloquence la Grande Roue de l'Economie mais j'ai gommé le passage sur les innombrables efforts humains qu'il faut fournir pour la faire tourner. Et je n'aborde jamais la possibilité de l'échec. Si tel était le cas, rebondir ailleurs sous couvert d'un parachute doré bien négocié reste mon lot de consolation.

Que tout cela me semble cynique à présent.

Nous sommes censés éveiller nos enfants. Là, c'est Chloé qui guide mes pas. A cet instant, une seule question m'importe, *Si elle était dans la salle aujourd'hui, en âge de comprendre ce que va dire sa mère, serait-elle fière d'être sa fille ?*

En sortant de ma loge je ne laisse rien paraître de ce qui vient de me bouleverser. J'imagine Chloé près de moi, son dessin est à nouveau dans ma poche, je le caresse du bout des doigts. En marchant je m'allège, me déshabille de mes certitudes arrogantes, sorte de bouclier inutile.

Le président du fonds d'investissement vient prestement me retrouver avant mon allocution et semble tendu,

- N'oubliez pas Florence, injectez un peu d'humain dans votre discours, il faut que tout le monde adhère ! Et puis vous attaquez sur les réformes difficiles... vous savez hein ?

Je ne supporte plus ces mots, « *Injecter de l'humain* », « *râper la performance jusqu'à l'os* » ... sordides images.

Privilège dérisoire des puissants, les applaudissements redoublent lorsque j'arrive sur scène, même si personne ne me connaît réellement. Face au micro, pendant quelques secondes, je n'ai rien dit. Puis j'ai replié mon discours sur le pupitre, et j'ai commencé :

- Je vais vous raconter l'histoire que je rêve de raconter depuis bien longtemps. C'est ma fille, Chloé, qui me l'a inspirée...

J'ai parlé de courage. Le courage d'être soi-même, de porter haut ses rêves. Le courage d'entreprendre et de dire toujours la vérité, par respect pour celles et ceux avec qui on travaille tous les jours. Le courage de défendre ses propres convictions, d'assumer ses propres fautes, de se dire les choses face à face. Le courage de partager les

informations, et de faire confiance à l'autre. De pouvoir tester, innover, laisser une chance à ces nouvelles idées d'aboutir plutôt que de les étouffer sous peur d'affoler des actionnaires toujours un peu frileux. Combien de fois la peur m'a empêchée ? Combien de fois elle nous enferme dans des culs-de sacs infestés de regrets ? Le courage, c'est revendiquer ces valeurs que je porte en tant que femme et qui doivent plus souvent influencer la marche de l'entreprise mais aussi celle du monde. Bienveillance, gentillesse n'ont jamais empêché rigueur et respect, bien au contraire. Le courage est cette qualité indispensable, à tous les niveaux de l'entreprise, au service du Sens commun et de notre Avenir. Dans la vie, j'ai su en faire preuve par moment mais combien de fois celui-ci m'a manqué...

Malgré une « standing ovation » à laquelle je ne m'attendais absolument pas, le président du fonds a failli s'étrangler avant de vouloir m'étrangler tout de suite après.

Pourtant, le surlendemain, l'action du groupe a bondi. Cette confession surprenante a été reprise sur les chaînes télé et les réseaux sociaux. Les gens ont tellement apprécié, qu'il y a eu un emballement sur nos produits en signe d'adhésion à ce nouveau discours.

La Financiarisation ne peut pas être le seul but et l'unique chemin. Le mien, lui, se cachait au fond de ma poche.

Le berger

Viviane ROUXEL

Septembre 2001 - « Par ma faute, des gens sont morts. D'autres ont vu leur existence basculer dans la précarité. Comment en suis-je arrivé là ? Peut-être dès mon premier jour. Peut-être même bien avant. Je suis l'enfant unique d'un amour laborieux. Ma mère était cadre dans un grand groupe de marketing, mon père directeur de banque. Autant dire que j'ai bénéficié de ces enfances dites privilégiées. Tous deux évoquaient souvent leur jeunesse, les efforts consentis pour obtenir leur statut social et professionnel. On n'obtient rien sans rien. Il n'existait qu'une seule voie réellement digne d'estime : les classes préparatoires. La prestigieuse « voie royale » qui ouvrait les portes du monde des élites. Je ne sais pas pourquoi j'utilise l'imparfait car aujourd'hui, il me semble que les choses n'ont guère changé finalement. Aux classes moyennes, l'Université et les filières ordinaires. Aux meilleurs, les classes préparatoires, les grandes écoles et les hautes fonctions. Je veux bien croire qu'ils ont souffert de ces années de compétition émaillées de nuits sans sommeil, je les ai traversées moi aussi. D'autres jeunes femmes et hommes y immolent encore les dernières candeurs de leur enfance.

Être bon élève n'avait aucun intérêt pour mes parents. Il fallait être le premier. Je n'ai jamais eu d'autres choix ni la moindre indulgence pour mes difficultés ou mes états d'âme. J'ai donc été le premier, presque toujours. Leur contentement était furtif, empreint d'une pudeur étudiée face à la jalousie des autres parents. On n'a pas d'amis dans ce milieu, juste des concurrents ou des marchepieds. Les affinités s'échafaudent par intérêt, on y parle d'influences plus que de solidarité ou de camaraderie. J'étais peut être un garçon sensible, un peu fragile, je ne me souviens plus bien. On m'a appris la solitude des chefs de meutes, la persévérance, l'abnégation et la répugnance à l'égard de toute faiblesse. Je suis devenu cet homme qu'on admire et qu'on craint. Un parmi d'autres dans les rangs des premiers de cordée.

Mon père est décédé d'une rupture d'anévrisme à l'aube de ses soixante ans. Je venais tout juste d'obtenir mon premier poste de consultant en stratégie, un beau début de carrière. Il m'avait félicité, sans effusion. Une main pressée sur mon épaule, un conseil glissé à la fin du repas, c'était tout ce dont il était capable et je m'en satisfaisais. Le jour de l'enterrement, ma mère n'a pas pleuré. Je n'ai pas su si elle ressentait de la tristesse, nous n'en avons pas parlé. Nous avons serré de nombreuses mains, répondu à une multitude de cartes. Du grenier, nous avons descendu des cartons remplis de photos que je n'avais jamais vues. Pour moi, Papa avait toujours été cet homme dont je ne connaissais pas la famille, qui s'était construit tout seul. Sur le papier sépia, j'ai découvert un petit garçon, les cheveux en bataille, entouré d'un homme en salopette et d'une femme en tablier, des regards fatigués et des corps usés. Maman m'a appris qu'ils étaient morts jeunes, quelque part dans le Nord. Mon père avait été placé dans une famille d'accueil qui lui avait offert la sécurité matérielle. La rage de survivre, de s'élever tout seul, jamais il ne m'en avait parlé.

Après sa disparition, il y a eu longtemps un vide pesant dans nos relations, comme une montagne qui aurait disparu du paysage. Pas tout à fait un sentiment de manque, juste une incongruité.

Puis j'ai rencontré Anaïs. C'était lors d'un cocktail professionnel après la présentation d'un bilan financier. Nous étions tous les deux issus de la même école de commerce, à quelques promotions d'écart. Un point commun qui crée des liens, une connivence obligée. J'ai tout de suite aimé son rire, son humour délibérément caustique, sa joie de vivre aussi, qui détonnait singulièrement dans ce salon aseptisé. A la retenue maniérée des autres convives féminines, elle opposait une gourmandise franche et sans ambages, goûtant toute chose avec une spontanéité désarmante. Elle était vive, brillante, drôle. Je ne sais plus comment je suis parvenu à la séduire, mais un jour, elle a été mienne, mon amante, puis mon épouse. Nous avons été heureux je crois. Je travaillais dur pour ne pas cesser de l'étonner, pour lui offrir ces bijoux dont les prix indécents ne

s'exhibent pas dans les vitrines. Anaïs aimait le luxe. Elle menait de son côté sa carrière dans le marketing, ne manquait ni d'opportunités ni de plaisirs divers. Je n'ai découvert que plus tard son absence totale de limites dans la quête de sensations et d'excitations. Son appétit et sa curiosité ne se limitaient pas aux petits fours des cocktails. Nous avons divorcé sans nous détester, sans drames inutiles. Juste quelques biens matériels à partager.

C'est à cette époque que je suis devenu DRH pour une multinationale cotée en Bourse. Un poste convoité, bien rémunéré. Je ne comptais pas mes heures, repoussant toujours celle de mon retour à l'appartement désormais vide. Mon travail était devenu mon seul rocher, le ressort de mon existence. Ma hiérarchie vantait ma sagacité à pointer les postes d'économie, à dompter les résistances. J'étais pugnace, pertinent, parfois mordant. Je savais aussi faire preuve de bienveillance, comme on me l'avait appris, prêter une oreille attentive aux situations individuelles. Mais au fond, je crois que je n'avais que du mépris pour les faibles, ceux qui ne savent pas dépasser leurs fragilités. N'avais-je pas souffert moi aussi ? Ne souffrons-nous pas tous un jour ou l'autre ? Je ne m'étais jamais autorisé le moindre apitoiement sur moi-même, je ne pouvais le tolérer chez les autres.

Les premiers licenciements ne m'ont posé aucun problème, les fautes professionnelles étaient aisément démontrables. Les suivants ont nécessité davantage de stratégie et d'imagination, l'idée étant d'épargner au maximum à l'entreprise le versement d'indemnités. Je pense avoir fait preuve d'une efficacité et d'une ténacité exemplaires dans cet exercice.

Je ne sais pas quand exactement les choses ont commencé à dérapier, à quel moment je me suis trompé. Les syndicats avaient bien alerté sur la survenance de quelques suicides d'employés, mais je n'y avais pas vraiment prêté attention. Dans un groupe aussi important que le nôtre, ces choses-là étaient inévitables. Les drames personnels sont nombreux, notamment dans ces fanges de la population qui n'ont pas été éduquées à la résilience. Nous avons fait part de tout

notre soutien aux familles endeuillées, exprimé notre compassion aux collègues, comme toujours en pareille circonstance. Les procédures avaient été respectées, nous n'avions rien à nous reprocher. Il a fallu que quelques délégués du personnel zélés s'emparent du sujet. L'emballement médiatique a fait le reste. L'engrenage était amorcé.

J'ai été personnellement mis en cause dans le procès qui s'est ensuivi. Mon arrogance, mes méthodes managériales inhumaines. Malgré les primes et promotions dont ils m'étaient redevables, certains de mes plus proches collaborateurs ont témoigné à charge contre moi. Les familles s'étaient constituées partie civile et m'ont accusé de mille maux. J'avais beau savoir que les patrons ont toujours le mauvais rôle, le coup était rude. Pour moi, cette masse salariale n'avait toujours représenté qu'une ligne de coût parmi d'autres, une charge à réduire... ».

Ensuite, les lignes sont raturées, illisibles. Le gendarme interrompt sa lecture et lève la tête à l'arrivée du médecin. L'homme paraît immense dans l'étroitesse de la bergerie :

- C'était un vrai sauvage celui-là. Pas un gars du pays, personne ne sait d'où il a débarqué il y a une vingtaine d'années. Je peux juste vous dire qu'il a acheté cette mesure à prix d'or. Il vivait tout seul avec ses moutons et son chien, sans embêter personne...

Le gendarme referme le cahier, déchiffre longuement le corps anonyme retrouvé sans vie sur la paille, la vieille photo sépia punaisée sur une poutre. Un petit garçon ébouriffé, entouré d'un couple d'ouvriers aux regards fatigués.

Le premier jour

Maryse ALAYRAC

Ca y est ! Elle a obtenu son Master en gestion des Entreprises Sociales. A quarante ans elle va pouvoir commencer une nouvelle vie professionnelle, histoire de donner un autre sens à celle-ci. Elle s'en est donné les moyens avec un retour à l'université et une recherche active pour un nouveau travail. Elle a répondu à des annonces et obtenu plusieurs entretiens professionnels pour enfin décrocher le sésame. Maintenant, grâce à son diplôme fraîchement acquis, elle va débiter dans sa nouvelle fonction de cheffe de service d'une Maison d'Accueil Spécialisée. Elle dirigera « une équipe pluridisciplinaire de 70 salariés » lui ont dit la directrice et le directeur général. Devant le nombre annoncé elle a une sensation de vertige. Ce sera une première pour elle car elle n'a jamais occupé de poste de management. Cependant elle a atteint le but qu'elle s'était fixée à savoir commencer par un poste de cadre intermédiaire pour aller vers celui de direction.

Elle connaît déjà le travail dans ce type d'établissement. Elle a effectué son stage professionnel dans ce milieu. Le mémoire qu'elle en a tiré lui a permis d'obtenir la mention bien à son Master, elle n'en espérait pas tant. Alors elle part confiante. Bien sûr il y a des zones d'ombre. Mais elle compte sur l'aide, dans un premier temps, de la directrice, pour éclairer celles-ci.

Le grand jour arrive. C'est un mercredi. Elle a mal dormi. Elle doit commencer son nouveau travail à neuf heures. Elle est là à huit heures trente. Toute émue elle monte les escaliers qui mènent aux bureaux administratifs. Elle franchit le seuil. Devant elle il y a le secrétariat. Et dans ce secrétariat se trouvent deux personnes dont la secrétaire chargée de l'accueil. Avec beaucoup de trac mais souriante elle dit bonjour. Elle n'a pas le temps de se présenter que la réponse de cette secrétaire-chargée-de-l'accueil fuse. « Ah ! Bonjour. Vous tombez bien. Voilà il y a plusieurs choses à régler » Et cette dernière se met à égrener la liste des tâches à faire en

urgence, comme si de rien n'était, comme si c'était normal de s'adresser ainsi à la nouvelle cheffe de service qui vient juste de débarquer et qui ne connaît même pas l'établissement. Ca semble ne pas avoir de fin. Sur le coup elle est désespérée, puis elle se ressaisit et se dit « ne panique pas, reste professionnelle ». Elle apprend alors que la directrice est absente ce jour-là. Drôle d'entrée en matière ! Elle pense à la phrase du fameux philosophe : « ce qui ne te tue pas te rend plus fort ». L'essentiel maintenant c'est que cet accueil ne l'a tue pas. Avant de démarrer son travail, elle pose une question : « depuis quand ma prédécesseuse est-elle partie ? » « Cela fait 15 jours » lui répond-on. Cette masse de travail s'est accumulée en seulement 15 jours. Cela laisse entrevoir un rythme de travail à vous ouvrir l'âme plus sûrement qu'un scalpel.

Courageusement elle se dirige vers le bureau qui lui est attribué. C'est une grande pièce bien éclairée. Le mobilier est un peu vieillot. Pour elle c'est un détail, ça ne la gêne pas et d'ailleurs à cet instant elle ne le voit pas. Elle se persuade : « je vais y arriver ! ». Mais par quel bout commencer ? Calmement elle pose son sac et son manteau s'évertuant à ne rien laisser paraître de son agitation interne. Elle s'assoit et commence à réfléchir. Tout d'abord traiter les urgences. Dans le fatras d'informations qu'elle vient de recevoir elle a du mal à les repérer. Elle arrive petit à petit à reprendre ses esprits en s'accrochant à son pragmatisme habituel. En alignant tous les éléments dont elle a pris connaissance elle en déduit que ce qui compte avant tout c'est d'assurer la continuité du service c'est-à-dire combler les trous des plannings des salariés, laissés par les absents de dernière minute. C'est une tâche chronophage. Elle s'y attèle avec l'enthousiasme d'une débutante désireuse de montrer l'ampleur de ses compétences. Elle essaie de comprendre un fonctionnement qu'elle découvre, sans oser demander des explications, de peur de laisser entrevoir une lacune hypothétique et pourtant logique pour une personne nouvelle dans la fonction. De regroupement en comparaison, de supposition en déduction elle tisse petit à petit la toile qui lui permet de mieux appréhender la substantifique moelle du planning idéal et de s'atteler à combler les trous. Après ce travail elle peut souffler car elle a résisté à la première vague de panique.

Mais la journée n'est pas finie. Il est dix heures trente, elle n'a pas eu le temps de faire une pause, encore moins de se rendre aux toilettes, tout juste de boire une gorgée d'eau. Maintenant les salariés arrivent, l'un après l'autre avec des sollicitations disparates auxquelles elle devrait répondre sur le champ. Cependant, malgré le trac qu'elle essaye de dissimuler, elle a su déployer son plus beau sourire pour faire comprendre à chacun que les réponses devront attendre. Elle se rend bien compte que ces demandes ne sont qu'un prétexte pour venir la rencontrer et c'est la raison pour laquelle elle tient à se montrer disponible, ce qui ne veut pas dire satisfaire tous les besoins et combler tous les vides. Elle sent bien aussi que la première image qu'elle va donner d'elle-même préfigurera les relations qu'elle pourra entretenir par la suite. Saisissant l'opportunité de la situation, elle en profite pour dialoguer, interroger et ainsi récupérer des informations sur l'établissement qu'elle n'a pas encore eu le temps de visiter. En fin de matinée elle peut enfin aller à la rencontre des résidents, se présenter à eux et faire connaissance. C'est le moment qu'elle attend, depuis le début de la matinée, avec impatience et fébrilité.

La pause méridienne arrive enfin, elle peut souffler. Pour ce premier jour elle se contente d'un sandwich acheté à la hâte et mangé rapidement.

L'heure de la reprise est très vite là. L'après-midi doit débiter par une réunion d'équipe de deux heures suivie d'une autre tout aussi longue, pas le temps de s'ennuyer. Elle ne connaît pas l'ordre du jour de ces réunions hebdomadaires, personne n'ayant pensé à le lui donner. En l'absence de la directrice elle devra s'adapter et improviser. Armée de tout son courage, elle entre dans l'arène. Elle exagère à peine en évoquant cette image. Autour de la table, douze salariés attendent sa venue, avec des regards qui ont l'air ni tendre ni bienveillant. Malgré tout elle ne se laisse pas impressionner et ne se départit pas de son sourire. Après les « bonjour » de circonstance et les présentations, la question à laquelle elle ne s'attendait pas du tout fuse : « Quelle est votre légitimité à occuper ce poste ? Quels sont vos diplômes ? » Alors là ! Elle en reste sans voix. Pourtant il va falloir qu'elle la retrouve vite sa voix et qu'elle donne une réponse

qui lui permette de ne pas perdre la face. Elle prend son temps de respirer profondément, juste pour ne pas se laisser déstabiliser, pour réfléchir et donner l'impression qu'elle sait ce qu'elle va dire. Et puis elle se lance. « Normalement ma légitimité à occuper ce poste ainsi que mes diplômes, cela ne concerne que les personnes qui m'ont recrutée et elles n'ont pas à justifier leur choix. Cependant pour des raisons que j'ignore, je sens que c'est important pour vous d'avoir une réponse. Alors comme ce n'est pas confidentiel je vais vous informer sur ce qui vous préoccupe ». Voilà elle a posé le cadre, la réunion peut continuer et les esprits s'apaiser.

Il est dix-neuf heures. La journée s'achève enfin. La tension a été forte et elle tremble d'épuisement comme un drogué en manque. Malgré tout demain elle sera présente.

Trois ans plus tard, au moment de partir vers une nouvelle aventure professionnelle, elle repense à cette journée si déstabilisante. Elle sourit alors de la démarche des salariés auprès de la direction générale. Apprenant son départ ils sont venus exiger que celle-ci recrute une personne ayant le même profil professionnel qu'elle. Qui l'eut cru ?

Le sens du travail

Isabelle SANTOS

Il est 4h30. Hugues se réveille. Chaque geste est minuté, automatique. Dans une heure il partira pour prendre sa garde de pompier industriel après une heure de trajet. Il ne sait jamais de quoi la journée sera faite. Malaises, accident du travail, bobos... Chaque journée de 12 heures apporte son lot de surprise. Ou pas. Il aime rencontrer chaque ouvrier, comprendre le sens de leur travail, comment fonctionnent les machines hors normes qui tournent en permanence. Il sait que dans chaque atelier, il y a des risques, des défaillances. Il les signale à ses supérieurs, mais tant que tout va bien... Alors il prend soin de chacun à son poste, il leur rappelle comment se protéger. Ses douze années dans un corps de pompier d'élite lui ont appris que personne n'est à l'abri d'un accident, d'un coup de folie, d'un mal-être si fort que parfois tout est possible pour que cela s'arrête. Cette vie s'est arrêtée pour lui après une explosion, à Paris. Après un souffle trop fort. Mais sa vie à lui, c'est les autres. Il ne pourrait pas exercer un autre métier.

D'ailleurs après sa garde, il enchaîne sur une nouvelle astreinte en tant que pompier volontaire. Si on lui dit que c'est la même chose, il répond que « pas du tout ». Car il y aura ce vieux monsieur qui a mal d'être seul et appelle au moins une fois par semaine pour des maux qu'on ne peut guérir. Ce conducteur imprudent qui s'est endormi au volant sur l'autoroute. Cette fillette casse-cou qu'il finit par bien connaître, qui aura tenté une nouvelle cascade.

Et ce week-end, Hugues assurera le commandement d'un poste de secours sur un tournoi de rugby.

Hugues se couchera épuisé. Il dormira avec le sentiment d'avoir accompli sa mission. Il parlera peut-être des missions ratées. Celles où il est arrivé trop tard.

Farid est agacé ce matin. Il se rend chez un client qui lui a fait part de son mécontentement. Le client se plaint d'une poubelle non vidée. Ses propos ont été violents envers l'agent d'entretien. C'est

Maria. Farid a une totale confiance en Maria. Elle travaille pour lui depuis qu'il a créé son entreprise il y a 10 ans. Maria élève seule son fils autiste. Elle est toujours à l'heure. Elle a appris le français, a passé son permis et n'a jamais été absente une seule fois. Elle est autonome. Maria encadre aussi de petits chantiers. Et on ne tient pas tête à Maria. Le travail est forcément effectué à la perfection, sinon gare aux foudres ! Quand elle est en colère, Maria parle portugais, qu'on la comprenne ou non d'ailleurs. Farid connaît le travail des « invisibles ». Il a commencé lui aussi comme agent d'entretien. On ne vous remarque pas, on ne vous voit pas. On ne vous voit tellement pas qu'on ne vous dit même pas bonjour, comme si le fait d'admettre que vous existez obligeait à se rappeler des salissures qu'on crée. Farid n'a pas compté ses heures, il a travaillé dur. Puis un jour, avec son petit utilitaire, il s'est lancé. Il s'est juré que ses « invisibles » à lui, il en prendrait soin, parce qu'il sait. Alors il est juste. Il cherche à comprendre. Mais face aux réclamations, face aux clients, il assure la défense de chaque employé. Il sait que, là encore, il prendra la défense de Maria, de son équipe. On est invisible tant que tout va bien. Et il suffit d'une poubelle oubliée pour qu'on se souvienne que vous existez.

Parfois Farid a envie de rendre sa blouse, las de ce mépris pour ces personnes sans qui les établissements ne pourraient recevoir ni leurs salariés ni leurs publics. Mais il se souvient. Il se souvient de ceux qui remercient. De ceux qui, gênés de voir que le sol est encore humide, s'excusent et passent sur la pointe des pieds. De ceux qui disent en arrivant « hum, ça sent bon le propre », de ceux qui s'excusent d'avoir oublié de laver leur tasse.

Il sait aussi que ses 50 salariés comptent sur lui. Alors il continuera de les défendre, de grandir, d'en embaucher encore plus. De choisir des personnes qui n'ont que leurs bras et leur volonté, ceux dont personne ne veut. Pour leur apporter une « famille ».

Sébastien s'est toujours senti en décalage avec les autres. A fortiori au travail. Le cadre, les normes, les limites données ou que chacun se donne n'ont jamais eu de sens pour lui. Il a besoin de laisser libre cours à ses pensées, à ses réflexions. Il fonctionne à l'affect, à

l'empathie, à l'excès. C'est un artiste. Malgré les tentatives de découragements de sa famille, il a décidé d'en faire un métier. Et puis travailler seul, c'est le meilleur moyen de ne pas être confronté au décalage avec les autres. Il aime dessiner, inventer, créer, apporter de la couleur. Il aime aimer. Il aime les choses et les gens avec sa plume. Quand il dessine celle qu'il aime, il a l'impression de l'avoir au bout de son crayon, de la toucher, de la caresser avec sa mine. Lorsqu'on lui confie une illustration à créer ou une BD à coloriser, il illumine chaque trait. Il a cette capacité à apporter des couleurs, de la vie dans chaque détail. Dans les yeux de ceux qui vont découvrir ses ouvrages.

Seb s'est rapidement rendu compte qu'être free-lance, c'est aussi vivre des carcans. Des contrats, des déclarations sociales. Des auteurs capricieux. Des éditeurs pressés. Des factures. Il vit ses petites et grandes galères : compliqué de louer un appartement, encore plus d'envisager un emprunt. Maintenir la charge de travail, courir après les contrats, c'est une question de survie. Rester à flots socialement. 70% des artistes gagnent moins d'un SMIC. Les jours « sans », Seb se dit qu'il va postuler au Super U juste pour avoir un CDI et une vie « normale ».

Mais la normalité, c'est pas son truc. Les jours « avec », Seb sait que c'est le prix pour vivre sa passion.

Seb lutte chaque jour pour continuer à faire ce qu'il aime. À aimer ce qu'il fait. À apporter sa lumière, sa douceur, sa couleur au reste du monde. À entretenir le feu sacré du rêve et de l'évasion. À adapter le monde à ceux qui se sentent étranges. Avec une sensibilité et une pertinence déconcertantes. Pour livrer aux autres ce qu'il ne sait pas dire. Pour ne pas se sentir couler.

Vadim a du mal à se lever. Cela fait trois semaines que sortir de son lit lui prend une demi-heure. Vadim est magasinier depuis un an. Il a eu une autre vie. Une vie de héros discret. Il a défendu les couleurs de la France pendant 25 ans. Et puis il a fallu trouver une autre voix. Accessible. Qui permette de payer les études des enfants. Qui lui permette de profiter de la vie aussi. Il a saisi cette opportunité : un

comptoir qui vend des équipements de sécurité au travail. Une petite équipe conviviale, une direction éloignée et « hors-sol ». Vadim s'est élevé seul. Il a acquis les valeurs travail au fil de sa vie, au fil de ses choix. Il porte littéralement l'équipe. Par sa bonne humeur. Par son âme de chef. Par son gros caractère aussi. Il sait jouer collectif, cela l'a maintenu en vie : il ne conçoit pas le travail autrement. Il s'investit dans chaque tâche comme s'il s'agissait d'une mission. Avec exigence, souci du respect des délais, des procédures. Chaque jour, il transmet ses valeurs. Il a cette empathie et cet optimisme qui font de lui à la fois un coach, un assistant social. Vadim est là pour tous ceux qui l'entourent, pour ses collègues aussi.

Mais aujourd'hui il paie physiquement le prix d'un engagement qui a abîmé son corps. Vadim ne supporte pas de se sentir diminué. Alors il se lève. Il y va. Il a cette énergie incroyable qui force l'admiration. Toujours partant pour apprendre, faire, mener, organiser. Avec bon sens, bienveillance, considération. Sans perdre de vue la sécurité et la satisfaction des clients. De sa hiérarchie, aussi.

Vadim restera tard, encore. Il gèrera son rythme en fonction de sa douleur. Il fera le vide autour de lui, pour éviter la compassion des autres, de ses proches, de celle qui l'aime. Il ira travailler. Pour l'équipe. Pour les clients, ceux dont la vie tient à la qualité des équipements. Pour lui, avant tout. Pour surmonter la douleur.

Les petites mains

Thierry SCHULTZ

Le jour pointait à peine pourtant Ashok était en retard et il courait dans les longs couloirs pour rattraper le gros de la troupe qui s'engouffrait dans la grande salle. Il arrivait tout juste pour éviter une retenue sur sa paye. Il reprit son souffle. C'était de plus en plus difficile ces derniers temps. Le gros Rajiv, le contremaître, lui lança un simple regard d'avertissement et il put se glisser à son poste de travail. Ses mains s'activant avec la force de l'habitude, il jeta un œil à travers la verrière poussiéreuse. Vu le temps couvert, au moins il ne ferait pas trop chaud pendant la matinée. Après, c'était une autre histoire. Empoignant son premier coupon de tissu, il attaqua son ouvrage, ajoutant le cliquetis de sa vieille machine à coudre au vacarme infernal de l'immense atelier.

Les portes de la rame ne se refermaient toujours pas. C'était frustrant. Cela faisait perdre à Cléa les quelques minutes d'avance grapillées sur son horaire habituel. Agacée, elle pianota sur son smartphone à la recherche d'infos – la ligne C était une vraie plaie ces temps-ci. Sans préavis la navette reprit sa route provoquant des commentaires soulagés de la masse entassée. En arrivant au boulot, elle ralentit prudemment le pas devant la machine à café. Mais Nathalie, la première couturière, était entourée de sa petite cour habituelle et paraissait détendue. Donc, pas de travail urgentissime venant du grand artiste qui régénait la prestigieuse maison. Finissant son gobelet, elle rejoignit sa place près de la fenêtre. Pour la lumière.

Ashok avait ouvert depuis longtemps sa chemise, ce qui ne l'empêchait pas de dégouliner de sueur. Les nombreuses fenêtres cassées faisaient circuler un peu d'air mais c'était vraiment pénible. Il tenait la cadence et à part une surpiqure ratée sur un pantalon qui ne se voyait pas trop, sa pile devrait être validée. Le gros Rajiv n'y avait jeté qu'un regard distrait, se concentrant sur le travail des nouveaux. Il fit signe à Anand, son voisin. Il était vieux, au moins 45 ans, mais c'était encore un des plus rapides de l'étage. Surtout,

l'ancien lui devait une cigarette et il payait toujours ses dettes. Penser à sa pause sur le toit l'aidait à tenir et il rajusta ses bouchons d'oreilles pour étouffer tout ce bruit.

Pas de chance ce matin. Vers 10H30, Cédric, l'assistant du grand patron, avait déboulé dans l'atelier, catastrophé. Mais il l'était toujours, à force d'essayer de répondre aux caprices du mégalomane qu'il servait aveuglément. Le nombre de changements et de rajouts dans leur travail était ridiculement élevé mais Nathalie avait accepté, comme d'habitude. Du coup, la petite salade chez Toni n'était plus au programme. Mais Cédric, pour amadouer l'équipe, faisait monter des sandwiches bios du food-truck installé en bas de la rue. De toute façon, s'il manquait quelques bricoles, il râlerait mais le boss avait tendance à oublier dès l'après-midi une bonne partie de ses demandes. Mais pas toujours.

Ça y est, ils avaient allumé les néons. Vu la salle et la taille des fenêtres, c'était vraiment nécessaire, même s'il était à peine 17H. Ashok avait mal aux jambes comme souvent ces derniers temps. Il avait perdu le bon rythme car il avait cassé deux fois son aiguille, ce qui avait provoqué la colère du contremaître. Quel abruti ! Comme s'il avait fait exprès alors qu'il était payé à la pièce. Il consulta la vieille pendule. Non, il ne pourrait pas rattraper la pile qui lui restait à faire. Dommage, il allait perdre la petite avance qu'il avait pris depuis deux jours. Sa mère et ses sœurs ne seraient pas contentes. Et lui continuerait à partir plus tôt à pied au lieu de prendre le bus. Trop cher.

Nathalie tapa dans ses mains avec impatience. « Allez les filles, il ne nous reste plus qu'une heure ! ». Cléa soupira discrètement, juste assez fort pour que Julie sa meilleure copine, l'entende. Elles avaient bien avancé, l'autre n'allait pas leur prendre la tête pour si peu. De toute façon, la collection ne sortait que dans six semaines, elles avaient encore le temps. Au pire, elles viendraient les samedis. Le patron n'était pas chien sur les heures sup' une fois qu'il avait râlé un bon coup. Elle consulta discrètement son smartphone. Bientôt, retour à la maison, un verre pour se détendre. Après, le week-end ne faisait que commencer.

La réunion prenait du retard mais il ne restait plus qu'un dossier important à traiter.

- Alors Carl on fait quoi pour la partie Haute couture de notre filiale française ?

- On garde le créateur pour l'instant, il incarne la marque. Par contre, on liquide son atelier à Paris et on installe tout à Milan. C'est là que tout se joue désormais.

- Et pour la grande série, on continue toujours la production au Bangladesh ?

- Non, trop exposé dans les médias. On commence à délocaliser en juin toute leur branche textile au Cambodge. On la fusionne avec nos entités sur place. Un sacré gain de charges !

- Vous avez fait le nécessaire pour que tout se passe disons, sans incident... fâcheux ?

- La logistique est prête et le juridique est ok ; et je vous ai bien sûr organisé les entretiens nécessaires avec les bonnes personnes. Vous avez leurs dossiers en annexe.

- Ça va très bien se passer, je le sens. Du beau boulot Carl.

- Merci patron.

Les rouges

Sabine CARENOU

Louis marche sur le chemin caillouteux, les mains dans les poches, le sifflement aux lèvres, sa casquette tombant négligemment sur le coin de son œil. Dans son sac, il a glissé une chopine de vin et son casse-croûte. Ses godillots se prennent dans la poussière du matin naissant mais la fatigue n'a pas encore tassé ses épaules et c'est le torse droit qu'il marche vers le village voisin. Dans une de ses poches traînent un mouchoir et vingt-cinq centimes, ainsi qu'un mégot de cigarette sur lequel il pourra tirer deux ou trois taffes à la pause de neuf heures. L'air est vif, il regrette de ne pas avoir pris sa gabardine. Quand il souffle à plein poumons, ça fait de la buée, ce qui le fait rire à pleines dents, ou à demi car la moitié de sa bouche n'est que chicots.

Arrivé à l'usine, il s'étonne de la foule qui se masse à l'extérieur. Sur les grilles et les façades sont accrochées de grandes banderoles où il parvient à déchiffrer le mot grève. Pour l'heure, le silence est quasi-religieux, les ouvriers se tiennent par grappes et s'interrogent du regard : certains sont déjà tout acquis à la cause, d'autres hésitent. Louis ne comprend pas. Il s'approche du bâtiment principal, colle son nez sur les affiches qu'on a accrochées à la va-vite, mais plus il plisse les yeux moins il comprend et plus les mots se dérobent à lui. Autour de lui, ça commence à s'échauffer.

Un ouvrier s'approche, il tient sa casquette à la main et son front est marbré de grandes plaques rouges : « Alors, le Louis, t'es avec nous ? » Avant même d'obtenir la réponse, il hèle un groupe d'ouvriers qui s'est constitué vers le hangar 3 et s'élance vers eux, abandonnant Louis : « Les gars, c'est le grand jour ! » Le reste se perd dans le brouhaha des hommes qui désormais s'invectivent et s'encouragent. Les plus réfractaires ou les plus hésitants restent sur le côté, silencieux. Louis ne sait pas où est sa place.

Passe alors Mademoiselle Irène, la secrétaire du contremaître. Louis l'arrête d'un geste brusque : « Ben, alors, on fait quoi ? On embauche ou pas ? ». Mademoiselle Irène le regarde par en-dessous, ses yeux durs sont un concentré de dédain et de suffisance qui

clouent Louis sur place et lui font ôter brusquement la main qu'il avait posée sur le bras de Mademoiselle Irène. Devant elle, subitement, il a cinq ans. Il se sent honteux de ses dents abîmées, de son épi dans les cheveux qui lui donne toujours l'air hébété. Il sait que ses vêtements de travail ne sentent pas bon, il sait la chaussette trouée dans le godillot droit et il a l'impression que, même cela, Mademoiselle Irène le voit et devant elle, la secrétaire qui sait lire et écrire, qui sent bon et se trouve du côté des bureaux, il se sent encore plus nu que s'il n'avait aucun vêtement sur lui. « Mon pauvre Louis, mais qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Faites donc ce que vous voulez, de toute façon, les ateliers sont à l'arrêt. Les Bolcheviks sont dans la place » Elle repart d'un pas raide et il l'entend pester « Salauds de Rouges... »

Les Rouges ? Le front de Louis se plisse. Un bruit soudain le fait sursauter. La voiture du contremaître démarre en trombe et traverse la cour dans un nuage de poussière. Les ouvriers massés le long de l'enceinte se mettent à hurler : « À mort ! À mort ! » Quelques hommes se mettent à chanter en levant le poing « Debout, les damnés de la terre, debout, les forçats de la faim... ». Des foulards rouges circulent de mains en mains, certains s'en ceignent le cou. On a sorti de nulle part des chopines de vin, les cigarettes sont fumées à la chaîne dans le silence inhabituel des ateliers et l'odeur des arbres fruitiers alentours, que jamais on n'a l'occasion de sentir quand les machines tournent à plein régime, donne au moment une légèreté de cour d'école.

Un groupe d'hommes particulièrement bruyant navigue d'ouvriers en ouvriers, tentant un début d'organisation. Arrivés au niveau de Louis, qui a rejoint l'assemblée des indécis, ils se mettent en ligne et celui qui semble être le meneur s'adresse à la petite bande :

- Les gars, va falloir choisir votre camp. Le contremaître a mis les voiles, c'est pour vous dire son courage... Nous, on veut annoncer officiellement la grève, on veut avertir les organisations syndicales, rameuter. On reprendra pas le boulot tant qu'on aura pas reçu d'assurance. Ça vous va, à vous, de vous tuer au boulot et ne même pas avoir de quoi donner à bouffer à vos gosses ?

Les hommes ne répondent pas, tête baissée. Louis tente timidement :

- Moi, des gosses, j'en ai pas...

L'autre s'emporte :

- Et alors, quand bien même ! T'en auras peut-être un jour. En attendant, t'as de quoi aider ta pauvre mère qui t'a mis au monde ?

- Ben non, avec ce que je gagne...

- Tu voudrais pas lui acheter de temps en temps un bifteck, à ta mère ? Du charbon pour qu'elle ait pas froid l'hiver ?

- Ben sí, tu parles...

- Et tu trouves ça normal qu'elle ait trimé depuis ses douze ans et qu'elle ait pas de viande dans son assiette ? Tu trouves ça normal de travailler dans le bruit, la poussière et que ça soit comme ça jusqu'à que tu crèves, en parvenant tout juste à payer ton tabac et la chopine qui te fait tenir dans ta vie de merde ?

- Chais pas trop, je me suis jamais demandé. Pour moi, c'est comme ça...

- Qu'est-ce qui est comme ça ? demande l'autre, agacé.

Louis ne sait pas répondre. On ne lui a jamais demandé son avis, jamais demandé s'il aimait ce qu'il faisait. Pour lui, c'est normal. Il est né de ce côté de la ville, de ce côté de la vie. D'un côté, il y a les bureaux et le linge propre ; de l'autre, les ateliers et les vêtements noirs de crasse. Pour sûr, s'il avait eu le choix... Mais de choix, il n'y en a guère dans la vie. Son père lui disait toujours : « Un ouvrier, ça ferme sa gueule » C'est bien la seule chose qu'il disait, avec *amen* à la messe et *j'en reprendrais bien un peu*, les jours de ragoût. C'est les seules fois où Louis l'entendait parler.

Louis a choisi le même chemin. C'est un taiseux et il a presque plus parlé ce jour que durant sa vie entière. Sa bouche est pâteuse, le désordre alentour commence à lui tourner la tête. L'autre attend toujours, avec désormais dans le regard le même dédain que Louis pouvait lire dans les yeux de Mademoiselle Irène. Louis se sent à nouveau tout nu. Il n'a pas les bonnes manières, pas les bons mots. Tout ça commence à le fatiguer, il aimerait reprendre son boulot, tranquille. L'homme hausse les épaules, le groupe des indécis n'a toujours pas bougé : « Vous êtes vraiment des branleurs. C'est à cause de vous que le prolétariat a fermé sa gueule durant des siècles. On vous fait bosser comme des bêtes, on vous traite comme des sous-merde. Et encore, vous en redemandez ! »

Il crache par terre, pour bien montrer tout le dédain que lui inspire le petit groupe. Une fois qu'il a tourné les talons, les poitrines se relâchent, les regards osent à nouveau se lever. Louis entend un des hommes marmonner « Les cons... C'est eux les branleurs. Les communistes vont nous envahir et on n'aura le droit que de fermer sa gueule. Ou alors faudra savoir parler russe ». Il rit, content de son bon mot.

Louis ne comprend rien. Il voudrait reprendre son poste à l'atelier, il voudrait entendre les machines à nouveau. Si l'autre était encore là, il lui répondrait que, oui, c'est comme ça. Ça a été comme ça pour son père, pour lui, ça sera comme ça pour les fils qu'il aura peut-être un jour. Ouvrier, c'est un métier. Et la misère, c'est ce qui va avec. Jamais le monde ne pourra faire changer ça, ceux du bon côté de la vie ne leur permettront pas. Il n'y aura jamais assez de place pour tout le monde. Ça lui va bien, à Louis. Tant qu'il a un peu de tabac, une chopine de temps en temps, les cerisiers en fleurs au printemps et les jours de ragoût, où avec le même timbre que son père, il annonce *j'en reprendrais bien un peu*, il est heureux.

C'est ce qu'il dirait à l'autre, si les mots qui se bousculent dans le désordre de sa tête savaient trouver le chemin de sa bouche.

Métier à tisser

Sandrine WARONSKI

Il est sept heures du matin quelque part dans le monde. Elle est assise en tailleur devant un métier à tisser. La nuit et ses promesses de repos ne sont déjà plus que de lointains souvenirs. L'aube encore douce filtrant à travers la fenêtre lui permet de débiter sa journée dans une certaine fraîcheur. Malgré l'heure matinale, elle est déjà percluse de fatigue. Le sommeil vient de plus en plus difficilement ces dernières semaines. Lorsqu'elle rentre le soir, elle a accumulé tant de charge sur ses épaules. Entre son travail et le trajet interminable qu'elle n'a d'autre choix qu'effectuer deux fois par jour, elle ne trouve guère de répit. Son dos la supplie d'arrêter de le maltraiter de cette façon, mais elle sait qu'elle n'a pas le choix. Ainsi, elle endure le poids des choses avec une force intérieure qui pourrait faire pâlir de jalousie bon nombre d'humains sur terre. Elle a marché pendant près d'une heure pour rejoindre l'atelier. Ses sandales sont toutes élimées à force d'arpenter chemins de terre et pentes escarpées. Elle a néanmoins réussi tant bien que mal à suivre sa route. La même tous les jours. Les yeux rivés vers son objectif. Rejoindre la ville pour entamer une longue journée de labeur.

Fuchsia, cyan, jaune soleil. Les fils qu'elle utilise aujourd'hui ont des couleurs vives. Tous les jours, c'est la même histoire. Ses yeux sont noyés dans les couleurs de l'arc-en-ciel. Des tonalités pétillantes qui n'ont pourtant de cesse de lui faire mal au cœur. Elle ne voit rien ou si peu de choses du chatoiement des tissus. Ce n'est que son métier après tout. Dans cet environnement plutôt hostile, elle ne discerne que du gris. Même au plus clair d'un ciel d'été, elle ne peut s'empêcher d'imaginer autre chose que ce monochrome sans saveur. Une vie plus douce, plus amusante. Un horizon aux mille et une nuances de rêves. Rêver. C'est quelque chose qu'elle connaît si peu. Lorsque la nuit daigne lui offrir quelques heures de sommeil, elle sombre plutôt du côté obscur. Un univers où ses pensées ressassent la fureur du temps. Elles s'agrippent sur ses épaules, telles les sales bestioles qu'elle croise dans la forêt. Elle frissonne, rien que d'y

songer. Ces images hantent ses heures vespérales. De façon insensée, ça s'accroche à vous sans que vous ne puissiez-vous en détacher. En même temps, c'est votre quotidien. Soit vous faites avec, soit rien du tout ! Vous n'avez aucun autre choix. Ne vous reste qu'à suivre cette évidence assassine, même si souvent, vous creusez un peu plus vos propres abysses. Que sait-elle vraiment des profondeurs de l'âme ? Elle aspirerait sans doute à un peu plus de légèreté. Mais qui s'en inquiète là-bas ? Elle ramène de l'argent pour faire vivre la famille. Il faut croire que c'est bien tout ce qui importe. En fin de compte, pour entendre chanter l'avenir, il faudrait déjà que le jour fredonne une esquisse de rayons de soleil. C'est loin d'être le cas.

Elle installe une bobine de fil vert en se disant néanmoins qu'il fera beau demain. Elle ne viendra pas. Elle ressent comme un curieux sentiment qui s'apparente sans doute à la joie. Une pause. Un soupir de soulagement. Ce jour de repos, elle l'attend depuis si longtemps. Elle n'aura pas besoin de tutoyer les étoiles pour se rendre à l'atelier. Elle manque de tomber parfois lorsque ses semelles usées butent dans les cailloux jalonnant son trajet. Elle le connaît par cœur pourtant. Elle pourrait réciter chaque pierre, chaque tronc d'arbre. Elle pourrait vous parler de ses rencontres inopportunes avec la faune locale. Par moments, elle réprime des cris d'effrois. Sauf qu'elle a appris à faire avec. Question d'habitude. Question de survie. Dans le calme du petit jour, elle grignote cette perspective avec une forme de gourmandise qu'elle n'a pas connue depuis une éternité.

Il est sept heures du matin sous un toit parisien. Elle est assise derrière un bureau tout blanc. Face à elle, scintillent les dernières couleurs de l'obscurité. Les mots, c'est son oxygène. Une journée sans écrire est une journée gâchée. La nuit, le jour. Qu'importe l'heure. Depuis qu'elle a pris la plume pour inventer des histoires, la vie sourit avec éclats. Même au plus fort de la noirceur de ses récits, elle sait que le moment sera beau. Beau dans son intensité. Son émotion. Beau comme un morceau d'horizon qu'on aurait arraché au ciel pour en écrire toute la sincérité. Depuis qu'elle sait rêver à

voix haute, elle a embrassé cette profession qu'elle considère comme un véritable sacerdoce. Elle s'y voue corps et âme. Par moments, la tension irradie en elle de telle façon qu'elle n'en réchappe qu'une fois les maux couchés sur le papier. Elle sait ce qu'elle met d'elle dans ses histoires. Elle sait aussi combien ses héros, héroïnes donnent d'eux-mêmes au fil des pages.

Elle vient d'achever une nuit de travail. Avec pression. Avec passion. C'était urgent. Un besoin impérieux de coucher sur l'ordinateur les idées accumulées dans son carnet. Elle doit aller vite. À l'essentiel. Pour ne rien oublier. En même temps, on n'oublie jamais la force d'un vécu. Tout se bouscule dans votre tête. Ce sont des parfums. Des mots glanés ci-et-là. La réalité déchire votre âme. Par moments, l'émotion pleure sur la page blanche. Elle dilue les silences tapis au plus profond de vous-même. Elle se doit de retranscrire tout ça dans son livre. Elle se sentirait en décalage horaire avec ses souvenirs sinon. Des photos gravées en elle tissées à la force des mots qu'elle manie souvent de façon viscérale.

Dans son monde, la vie s'invente parfois des histoires. Une vie où elle mesure la chance qu'elle a de faire ce qu'elle aime par-dessus tout. En sillonnant les rues de son quartier, elle sait qu'elle trouvera toujours le truc. Ce petit truc de rien du tout qui fera mouche dans son prochain roman. Il peut s'agir d'un regard, d'une conversation capturée à la terrasse d'un café. Souvent, elle prend le train aussi pour trouver le lieu idéal. La plage qui verra naître sa prochaine histoire d'amour. La ville ou le hameau qui hébergera les jeux des enfants. La plupart du temps, elle ne sait rien des saisons à colorer. Elle les découvre en posant le pied sur le quai d'une gare. En rencontrant une atmosphère, elle comprend qu'elle a trouvé la perle rare. Elle y plantera alors le décor de ses nouvelles aventures. Pour le livre qu'elle est en train d'écrire, cela s'est passé différemment. Elle ne pensait à rien de particulier. Son dernier bouquin partageait son temps entre les rayonnages des librairies et les plateaux de télévision. Elle pensait s'accorder un peu de repos avant d'écrire la suite de ses envies. Sauf que le destin s'en est mêlé, et elle n'a rien pu faire à part s'emparer d'un sujet qui l'a émue jusqu'aux larmes.

L'idée de son dernier ouvrage, elle l'a cueillie à quelques heures de vol de sa réalité. Dans l'avion qui la ramenait du Tamil Nadu, elle commençait déjà à noircir des pages en pensant à Neela. Elle l'avait croisée un soir alors qu'elle sortait d'un restaurant où elle venait sans doute de manger le meilleur curry d'agneau de toute sa vie. Elle était littéralement tombée à ses pieds sous le regard indifférent des passants. Très vite, elle avait décidé de relater son histoire. Au nom de l'humanité. Pour mettre en exergue des images terrifiantes en espérant de tout cœur en effacer l'opacité. Neela travaille chaque jour pendant près de douze heures derrière son métier à tisser. Sans relâche. Sans perspective de jours meilleurs. D'une certaine façon, son métier à tisser à elle lui permet de partager les mots, les désarrois. D'entrouvrir la porte pour laisser filtrer la lumière. À mille lieues de son bureau sous les toits, une jeune tisseuse assemble des fils de soie pour confectionner une étoffe qui servira à coudre des saris. Une activité qui ne la fait pas rêver. On a autre chose en tête à dix ans.

Monologue d'une femme de ménage

Virginie BLANCONI

J'en ai nettoyé des halls de grands hôtels et des escaliers d'immeubles peu recommandables. J'en ai passé des coups d'éponge, des coups de balai. J'ai tout vu. J'ai tout enlevé. Pour que vous ne voyiez rien. Pour que ça sente bon dans vos halls d'entrée. Pour que ce soit propre dans vos escaliers.

A chaque seau porté, mes mains se ridaient. A chaque détritibus ramassé, mon dos se fatiguait. A chaque urine désinfectée, mon corps succombait. Chaque coup de nettoyage était un affront que je m'infligeais. Et puis, ils y avaient les coups, que vous, vous me donniez. Les regards méprisants, les jugements dénigrants, les silences après mes bonjours. Parce que, les femmes de ménage, elles ne discutent pas. Elles nettoient.

La glace du petit qui est tombée dans le hall, les papiers d'emballage à côté de la poubelle, les mégots de cigarette, le pipi de votre chien entre deux étages, les crachas, le sang, les seringues... et vos traces de pas sur le sol qui n'avait pas fini de sécher.

- Elle va relaver, c'est son métier.
- Pas la peine de lui parler, c'est une bonniche.
- Tu vois ce que tu vas devenir, si tu ne travailles pas bien à l'école.
- De quoi vous plaigniez, vous êtes payée pour ?!

J'en ai repassé des coups de balai, des coups d'éponge. Encore et encore.

Chaque jour. Pendant trente ans.

Jusqu'à ce que mes mains, couvertes d'arthrose, ne puissent plus se fermer sur la poignée du seau. Jusqu'à ce que mon dos, en feu, ne puisse plus se courber pour ramasser un déchet. Jusqu'à ce jour, où je n'ai plus pu me lever.

On m'a renvoyée. Je suis tombée au chômage.

Le temps est passé. On m'a mise au R.S.A.

Et me voilà devant vous, aujourd'hui. A devoir vous expliquer pourquoi je ne veux plus retrouver l'emploi. Oui, Messieurs, Dames, je sais. Quand on est au R.S.A, c'est qu'on a signé un contrat d'engagement réciproque. *Le R.S.A. est un droit qui nous engage à respecter notre devoir : celui de rechercher activement un emploi.* Mais pour moi, l'emploi, c'est la douleur, c'est la lassitude et c'est la honte.

- Pourquoi pas une formation ?

Parce que dans trois petites années, je serai à la retraite, Messieurs, Dames. J'attends juste d'avoir l'âge de profiter de ma belle et douce retraite que j'estime bien méritée. Je la passerai dans mon petit appartement avec vu sur un terrain de basket. Je ne ferai pas le tour du monde comme j'en avais rêvé. Je ne prendrai pas soin de mon grand jardin comme je l'avais fantasmé. Je n'irai pas au restaurant ou au cinéma autant que j'en aurai envie. J'ai travaillé presque toute ma vie pour la libération qu'on appelle la retraite, et ses beaux rêves qui se sont évanouis. J'ai travaillé presque toute ma vie pour rien.

Maintenant que je vous ai dit tout ça, la sentence va tomber, Messieurs, Dames, n'est-ce pas ? Suppression du R.S.A. pour non-respect du contrat. Pourquoi feriez-vous ça ? Dès mon plus jeune âge, j'ai enchaîné les emplois alimentaires. Caissière, vendeuse, employée en fast-food, serveuse en café, distributrice de flyers dans la rue, comptesse de voitures sur les ronds-points (oui, ça existe !), employée de rayons, enquêtrice de terrain... Tôt le matin, tard le soir. En semaine, les week-ends. Je les ai faits les emplois qui permettent de payer les factures, d'acheter la nourriture, de survivre. Parce que, c'est tout ce à quoi ils servent, ces emplois-là. On travaille sans plaisir, on s'ennuie et on se fatigue. Moi, je tenais en nourrissant mes rêves jusqu'à comprendre que je ne les réaliserai jamais. Plus la santé, trop petite retraite. Ça dégoutte d'être courageux ! Heureusement qu'il y en a, des gens comme j'ai été, pour faire ces

horribles métiers ! Sans prestige social, sans prétention, sans égard. Je l'ai honoré sans même l'avoir signé, votre fichu contrat ! Quarante ans de bons et loyaux services ! Et tout ça pourquoi ? Une minable retraite, une santé fichue et l'impression d'avoir raté ma vie !

Le problème des emplois alimentaires, c'est qu'ils nourrissent les corps mais affament les âmes. J'ai travaillé pour l'argent. Mon âme a souffert de la famine. Quand l'emploi n'a pas de sens, est-ce que la vie en a un ?

Je vous remercie de m'avoir écoutée, Messieurs, Dames. Quelle que soit votre décision, cela ne changera rien. J'ai le corps bien nourri et l'âme morte de faim.

Numéro 47

Lydie DUCROUX

Comme tous les matins depuis ces trois dernières années, je me dirige avec la même routine hors du métro. La porte est lourde, c'est celle qui m'emmène chaque jour vers de nouvelles aventures... celles du travail. Un café pris rapidement au Starbuck du coin, quelques biscuits emballés rapidement dans un sachet couleur kraft, et je poursuis mon chemin d'un pas bien léger. Je passe mon badge sur le lecteur de l'ascenseur. Je décolle pour le 7ème, mon chiffre, c'est ce que je m'étais dit quand j'ai commencé ici, le chiffre du succès, de la chance.

Deux passages de sécurité plus loin, j'arrive enfin dans le formidable open space du 7 : grande cuisine, bagel le vendredi matin, 5 à 7, table de ping-pong, poufs multicolores, post-it sur les murs, l'agilité est reine ici. La bonne humeur et le bien-être riment avec esprit d'entreprise.

Il est vraiment agréable de travailler ici, il faut dire que nous sommes un étage un peu hors normes de la compagnie. Tout le monde se connaît et nous marchons tous ensemble même si nous sommes pour des services différents. Pour dire, quand le programme de yoga a été lancé, nous au 7ème on a créé un groupe Facebook pour faire un contre-courant... car on n'était pas très yoga. Ici, prône la bonne humeur, le bien-être. C'est vrai que l'on est bien, même si je suis le numéro 47 de l'open space.

Aujourd'hui tout est plus silencieux, les plafonniers sont pour la majorité éteints, la cuisine est déserte. Dans la grande salle de conférence, un meeting d'urgence semble s'être dressé. Le son habituel des tasses de café et des discussions matinales entre collègues dans la cuisine est remplacé par les voies d'une conversation fortement animée dans la première salle de conférence.

À mon passage, la porte s'ouvre soudainement sur la grande pièce de réunion :

- Nous vous attendions !

- Moi ?

- Oui, nous avons besoin de vous rencontrer, prenez vos affaires et rejoignez-nous.

C'est sur ces paroles un peu sèches d'un directeur de service que je me dirige vers mon bureau, numéro 47, pour y prendre quelques affaires. Je rentre un peu comme à reculons dans cette pièce dont la table est jonchée de dossiers. J'ai l'impression d'arriver dans une fosse aux lions avec mon bloc sous le bras, un stylo estampillé du logo de la compagnie et mes deux habituels fluos rose et jaune.

Je m'installe, deux autres de mes collègues numéro 38 et numéro 59 suivent mon pas autour de cette grande table où toute la haute direction des différents services s'est réunie.

- Nous devons fermer temporairement les 23 succursales. Il faut prendre en compte que cela sera effectif à partir de lundi.

Un silence tombe dans cette immense pièce aux murs sombres, comme si l'orage était arrivé d'un coup au-dessus de notre tête.

- Il y a 5 000 membres du personnel à former et près de 100 000 utilisateurs à rediriger et à qui nous devons offrir du support. Dans un premier temps...

La discussion continue, mais mon esprit divague. Je relis mes notes et m'arrête sur LUNDI que j'ai surligné en rose, nous sommes jeudi matin. Leurs voix font comme un bourdonnement dans ma tête. Je ne me sens pas à ma place, je ne suis que le numéro 47 de l'open space assis avec tous les directeurs du bureau.

Machinalement, je le souligne une deuxième fois, comme pour exprimer visuellement mon mal-être face à cette annonce. Je lève la

main, tel l'écolier du fond de classe qui n'ose pas déranger. Pendant ce temps, il continue d'énoncer leurs différentes étapes, la totalité du plan d'action qu'ils ont pensé mettre en place. Mais là je me mets à repenser à cette formation, cette formidable séance de formation suivie avec Pôle emploi Occitanie ou durant une heure on parle pour ne clôturer que le meilleur moyen et bien c'est celui que l'on n'a pas vu.

Là, ils parlent, ils parlent, mais personne ne me voit, le petit numéro 47 qui voudrait prendre la parole. Car, effectivement, ils sont en train d'imaginer quelque chose... mais ils n'ont pas le bon outil. Ils ne voient rien, je me sens comme invisible, suis-je réellement dans cette pièce autour de cette table ? Pourquoi être là si personne ne me voit ?

- Vous vouliez ajouter quelque chose ?

Le silence est rompu, tous les regards sont dirigés vers moi. J'ose timidement prendre la parole.

- Oui... Enfin, on ne peut extraire les données tel quel, le matériel est inexistant, il faudra le créer. De plus, je n'ai pas les ressources disponibles dans toutes les langues demandées, donc il faudra démarcher le département de traduction qui n'aura pas le temps nécessaire pour respecter le délai...

Je me lance dans un long monologue... On m'écoute en silence. Au fond de moi, je pense même qu'ils sont des belles têtes pensantes, mais rien de ce qu'ils sont en train de vouloir mettre en place ne peut fonctionner. Ces hautes directions, tout bon gestionnaire qu'ils soient, ne prennent pas en compte un tas de paramètres et ils les ont totalement ignorés, ils ne se sont pas posés les bonnes questions... Et c'est moi, petit numéro 47, petites mains de l'ombre qui leur montre comment tisser la toile qui va les faire avancer.

Quelques minutes plus tard, je retourne avec mes deux collègues dans l'open space et m'installe devant mon grand tableau blanc. Je

trace rapidement de grandes lignes afin de réorganiser toutes les ressources et tâches que je devrais accomplir dans ce délai si court. Je m'assois et repense à la rencontre. Je dois monter une équipe pour former 5000 personnes en 3 langues, planifier 80 séances de formations pour lundi, concevoir 3 formations différentes en 3 langues, mettre en place une ligne de support pour tous les utilisateurs, former la ligne de support... et j'en passe.

La liste est longue et je n'arriverai à rien sans travailler jour et nuit. Car ce n'est certainement pas eux qui seront encore dimanche soir à valider les derniers points.

On reste positif, je ne baisse jamais les bras devant un défi et celui-ci est de taille. Je sors de ma liste et décroche mon téléphone pour faire quelques appels.

- Alors ? On en est où ? lance le directeur général d'un ton qui nous fait sursauter.

- Je viens juste de commencer...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase que je suis coupé.

- Il faut être plus rapide, le délai est court, il faut des résultats **RAPIDEMENT!!**

- Rapidement ? Mais nous avons quitté la salle de réunion il y a 5 min.

- Monsieur, nous sommes en état d'urgence, je vous rappelle que je suis à ce niveau-là, en faisant un geste de la main au niveau de son visage, et vous à ce niveau-là, en me montrant ses pieds.

À ces mots, je comprends la retombée de mon intervention quelques minutes plus tôt. Ils sont la tête et moi un numéro au milieu de l'open space qui doit exécuter.

Mais peu importe ces mots, je sais que ce manque de considération ne tachera pas mon envie de réussir. Le défi est de taille et je sais que le plaisir de pouvoir le relever avec des personnes formidables sera ma récompense pour que tout se réalise comme demandé.

Quelques semaines plus tard, un grand meeting est organisé par le CEO, presque toute la compagnie est là. Nous sommes là pour célébrer, pour célébrer cette belle réussite face à l'état d'urgence que nous avons dû traverser. Devant toute l'assemblée ce sont ces directeurs généraux qui sont appelés et qui sont félicités pour leurs engagements et leurs expertises pour avoir permis de surpasser cette crise.

C'est sans surprise que ceux-ci sont applaudis pour avoir sauvé la compagnie. Mais au fond je le sais, même si pour eux je ne suis qu'un numéro, j'ai agi dans l'ombre, je suis un capitaine qui a embarqué une flopée de matelot dans une aventure et nous avons bravé la tempête avec brio pour y arriver. Je suis l'employé de l'ombre, celui qu'on ne voit pas, celui qu'on ignore, celui qui est là, loyal. Je suis un capitaine, le numéro 47 de l'open space, qui navigue au travers des flots de cette hiérarchie sans reconnaissance afin de faire briller une entité avec mes idéaux et mes petits matelots.

Retiens le fil

Isabelle SANTOS

Elle roule... Elle est sur la route depuis près de deux heures. Elle tente de se concentrer sur le trajet, malgré les flocons épais qui tombent au pied des Pyrénées. Sur le plateau de Lannemezan, il neige souvent pendant l'hiver. Elle voit son compteur passer le 2000ème kilomètre de la semaine, entre mer et montagne. Elle ralentit, sans trop pour arriver à l'heure. Elle n'est jamais en retard, quel que soit l'endroit où elle a rendez-vous, quelles que soient les conditions de circulation. Une vie à rendre service. Une vie à apporter son aide aux autres. Une vie à faire toujours plus.

Pour ne pas perdre son emploi, pour développer la boîte dont elle n'est qu'une salariée parmi les autres, pour remplacer un collègue parti, pour aider une collègue qui ne s'en sort pas. Mais avant tout, parce qu'on lui demande. Elle sait qu'en retour elle peut, aussi, compter sur quelques souplesses de son employeur, prendre une petite heure quand sa fille a un souci à l'école. Mais elle ne demande que quand elle n'a pas le choix. Pas une absence, pas un arrêt maladie en dix-huit ans.

Pourtant, pas de merci, pas d'évolution, pas d'augmentation. Des responsabilités, toujours plus. Des missions sans consignes et sans délais clairs, mais des remarques acerbes quand ledit délai non défini n'est pas respecté, ou quand l'objectif non donné au départ n'est pas atteint. Ou parce que le mail sur tel sujet n'est pas reçu, alors qu'elle l'a envoyé il y a des mois. Mais il ne l'a pas vu. Pas lu. Ce n'était pas la priorité. Elle n'est pas une priorité.

En toute bienveillance, bien sûr. Ici, on traite bien les salariés. Quand on tire sur la corde, c'est parce qu'on sait que vous pourrez nous sortir de là, parce qu'on vous fait confiance. Vous n'êtes pas obligée d'accepter, bien sûr, mais si on ne prend pas cette mission, on sera en difficulté. On vous le demande parce qu'on sait que vous seule pouvez y arriver. On ne dit jamais que vous seule accepterez.

Donc elle dit oui, parce que c'est normal. Parce qu'il ne lui viendrait même pas à l'esprit de refuser. Parce qu'elle a été élevée comme ça, avec cette valeur travail. Alors elle pousse les créneaux sur son agenda pour que tout entre. Elle a l'habitude de dire que son planning est comme la nature : il a horreur du vide. Et tout ne peut pas entrer.

Un sourire amer passe sur son visage. Elle est montée en compétences depuis son arrivée. Ah, ça... Au prix de temps passé sur les routes, hors temps de travail bien sûr. Au prix de temps perdu avec ses proches.

Quand ses collègues lui disent qu'elle devrait refuser, qu'elle ne devrait pas faire tout cela, car ce n'est pas humainement acceptable, elle répond qu'on est une équipe, une famille, qu'elle ne sait pas faire autrement, et qu'elle est payée pour son travail.

Jusqu'à aujourd'hui.

Aujourd'hui, il n'y a plus de famille. Aujourd'hui, on lui a dit que tout ce qu'elle a pu faire, donner, est normal, voire insuffisant. Avec bienveillance, on lui a dit qu'elle n'avait pas été au bout d'une mission, celle qui n'entrait plus dans l'agenda. Bien sûr, en adoptant un ton et un vocabulaire compatissants, on sait qu'elle traverse une période difficile. Donc on comprend...

Aujourd'hui, comme la Belle au Bois Dormant, elle a eu la sensation de se réveiller, de voir cet employeur en qui elle avait confiance depuis des années comme ce qu'il est réellement. Sous ce vernis de bienveillance, il y a ce paternalisme d'une autre époque, qui joue avec l'affection, la culpabilisation, la manipulation, l'absence de considération de ce qu'elle est, de ce qu'elle vit, de la manière dont elle reçoit les mots. Aujourd'hui elle a cessé d'exister un peu plus.

Elle ne tolère rien moins que l'injustice, et là, tout à coup, elle a eu envie d'hurler cette injustice, de claquer les portes vitrées jusqu'à les

faire exploser. Mais elle est restée digne, elle a retenu ses larmes, elle avait une longue route à faire. Elle sent un épuisement immense l'envahir, comme un tsunami contre lequel on ne peut pas lutter, comme un mur d'eau insurmontable qui s'abat sur votre tête et qui vous noie, à la fois trop vite et pas assez.

A cet instant, elle veut juste que tout s'arrête. Elle sait qu'elle n'a qu'à fermer les yeux pour que tout s'arrête vite. Laisser sa voiture décider de la trajectoire sur cette autoroute enneigée, couper un virage... Et tout s'arrêterait en contrebas. Aucune culpabilité pour ses proches. Pas de lettre traumatisante qui retentirait dans leur tête et qu'ils seraient tentés de relire encore et encore pour tenter de comprendre. Juste un accident comme tant d'autres. A cet instant, c'est la peine des autres qui lui importe encore.

Un véhicule la dépasse en klaxonnant pour la remettre dans le droit chemin. Le visage d'un enfant la regarde avec ses grands yeux à travers la vitre arrière et lui fait un signe de la main. A travers ses larmes, elle imagine cet enfant, percuté par sa voiture, lui qui part peut-être en vacances, heureux d'aller skier avec ses parents.

Au bout du chemin, il y a Yvan, licencié économique à 58 ans, qui l'attend pour préparer l'entretien d'embauche qui lui rendra une vie, une utilité sociale. Il y a aussi Marc, licencié lui aussi à 56 ans, et qui est coincé dans son petit bout de montagne par la sclérose en plaque qui immobilise chaque jour un peu plus son épouse. Il y a aussi Claudine, 59 ans, obligée de travailler de nuit pour financer les études de ses jumeaux, qui a besoin d'elle pour retrouver la confiance perdue dans ses compétences et retrouver un emploi compatible avec ses vieux os.

Il y a le « merci » de Marie, qu'elle a rattrapé par le col alors qu'elle semblait suite au plan social qui lui a ôté sa raison de se lever le matin. Il y a aussi Isabelle, qui après avoir été remerciée par son mari après 30 ans de violences se voit remerciée par un employeur après 27 ans de nuits et de jours qui ont eu raison de ses mains, de son dos, de ses épaules et qui doit, seule, payer ses factures.

Au bout du chemin, il y a toutes les raisons d'y aller, de continuer, de donner. Il y a Lisa, la guérisseuse qui sait quand elle va mal et qui lui transmet sa joie de vivre et son humanité. Il y a Christelle et son regard sur la vie si pertinent et sans complaisance, qui sait lui transmettre sa force et sa confiance. Il y a Nathalie, qui se bat pour améliorer le quotidien de ses salariées et qui attend de l'aide pour leur rendre le travail plus doux. Sa vie est faite de prénoms, d'histoires, de personnes qui ont traversé sa vie et l'ont faite grandir.

Il y a aussi tous ceux qu'elle ne connaît pas encore et qu'elle aime déjà, parce qu'ils nourriront son besoin d'humanisme, parce qu'un regard ou une poignée de main vaudront tous les mots « bienveillants » et acerbes qu'elle a entendu ce matin. Tous ceux qui se battent et qui parfois ont juste besoin d'un petit rien pour vaincre l'adversité. Un petit rien qu'elle sait leur apporter.

Elle sait que, comme chaque jour, elle retrouvera ses enfants, et elle leur dira qu'elle a passé une bonne journée. Malgré les peurs, les pleurs, les préoccupations des autres. Parce qu'aujourd'hui encore, elle aura su redonner l'espoir à ceux qui l'ont perdu, elle aura su insuffler des sourires à ceux qui ne savaient plus, elle aura apporté son énergie à ceux qui n'en n'ont plus, elle aura rendu un peu de vie à ceux qui n'en voulaient plus. Elle ne se sent pas le droit de rompre le fil... Parce qu'à cet instant elle sait pourquoi elle ne pouvait pas fermer les yeux, pourquoi elle ne refuse jamais : au bout du chemin, il y a toujours une vie à reconstruire.

Elle se couchera avec le sentiment d'avoir accompli sa mission. Elle gardera eu fond d'elle les mercis, les jolis moments, les petites victoires, les grandes joies de la journée. Elle reprendra sa voiture demain, quoi qu'il arrive, avec le feu sacré qui l'anime depuis des années. Et quand sa fille lui demandera à nouveau quel est son but dans la vie, elle répondra, encore, que son but est d'avoir une vie utile.

Retour à la maison

Laetitia GAGNAIRE

Le réveil sonna. Sa main l'arrêta d'un seul coup. On entendit un léger grognement provenant de la chambre et un homme sortit lentement de dessous les couvertures. D'un léger coup d'œil, il constata que sa femme était déjà levée. Il fit le tour de l'appartement et se rendit à l'évidence. Elle était déjà partie au travail. Ce n'était pourtant pas dans ses habitudes de partir avant lui. Il se prépara avant de sortir. Il n'était pas bien en avance mais il n'en avait rien à faire. Son boulot ne lui plaisait pas.

Il monta dans le métro. Les yeux baissés, il regardait le sol en attendant que passent les stations. S'il avait levé les yeux, ne serait-ce qu'un instant, il aurait vu tous ces regards tournés vers lui. Il aurait remarqué toutes ses personnes qui chuchotaient. Il descendit à sa station et s'il avait prêté un peu attention, il se serait rendu compte que la voix métallique qui annonçait le nom des stations n'avait rien dit. Il aurait alors compris qu'il se passait quelque chose d'étrange. Mais, il fit tout le trajet sans se soucier de ce qui se passait, et ce, par habitude. Il avançait sans faire attention à ce qui se passait autour de lui. Il entra dans le grand bâtiment, lança un « bonjour » monotone à Gérard, le gardien et il pénétra dans l'ascenseur. Gérard ne lui avait pas répondu, chose étonnante, depuis le temps qu'ils se connaissaient. Il se rendit à son étage, puis à son bureau. Il y avait déjà pas mal de ses collaborateurs. Il s'assit. C'était un espèce d'open space ; un bureau où tout le monde pouvait communiquer ensemble, où tout le monde pouvait se voir. Par réflexe, il alluma son ordinateur et saisit son mot de passe. Pendant toute la matinée, il s'occupa des chiffres de la boîte. C'était son boulot. Il gérait les factures, les devis, les entrées et les sorties.

Enfin, pas vraiment pendant toute la journée. Un homme vint se poster juste devant lui. Il fallut un moment pour qu'il le remarque. Peut-être que le « Excusez-moi, monsieur » l'aïda à sortir de ses pensées. Il releva la tête pour regarder le nouveau venu.

- Oui ? Lui dit-il.

Ce fut étrange comme sensation. L'homme qu'il dévisageait lui

ressemblait étrangement. Même trop. Même beaucoup trop.

- Vous êtes assis à mon bureau, lui dit-il. Est-ce que vous pourriez me laisser la place ?

- Pardon ? S'étonna-t-il.

- Et puis, j'aimerais savoir comment vous avez fait pour vous connecter sur mon poste. Vous avez mon mot de passe ?

Il ne lui répondit pas. C'était quoi cette blague ? Il ne comprenait pas. Il se mit alors à regarder tout autour de lui. Et là, ce fut le choc. Il ne connaissait pas les gens qui étaient là. Pourtant, cela faisait plus de cinq ans qu'il travaillait dans cette boîte, cinq ans qu'il voyait ces personnes tous les jours. Mais là, il ne reconnaissait personne.

- Vous êtes qui ? Osa-t-il demander.

- Comment ça, qui je suis ?

Il eut un court moment de silence.

- Je suis Albert Delporte, l'employé qui travaille à ce bureau et qui gère toutes les factures. Alors, si vous le voulez bien, j'aimerais reprendre ma place avant que je ne sois obligé d'appeler la sécurité.

- Mais c'est impossible. Albert Delporte, c'est moi.

- Monsieur, vous commencez à m'importuner...

- Chéri ?

Albert reconnu la voix de sa femme.

- Oui, dirent les deux hommes en même temps.

Une jeune femme s'avançait vers eux. Elle avait de longs cheveux blonds bouclés et elle était habillée d'une simple et longue robe. Elle s'arrêta à leur hauteur, avec un léger sourire.

- Je suis désolée, monsieur, lui dit-elle, mais j'aimerais parler à mon mari.

Elle se tourna vers l'autre homme, toujours debout alors que lui, était assis.

- Mais enfin, commença-t-il. C'est moi, Albert.

La jeune femme le regarda.

- Ah, s'étonna-t-elle. Vous avez le même prénom que mon mari, constata-t-elle. Vous devez sûrement être le nouveau.

- Le nouveau ? Répéta-t-il.

- Oui. Vous vous êtes trompés d'étage. Venez avec moi.

Il se leva sans trop comprendre ce qui se passait. La jeune femme donna une pile de dossier et de papier à l'homme, lui dit quelques

mots qu'il ne put entendre et elle se tourna vers lui.

- Suivez-moi, lui dit-elle.

Sans rien dire, et sans trop comprendre, il la suivit.

- Je suis Murielle Delporte, la femme d'Albert Delporte.

- Oui, je sais. C'est moi, Albert Delporte, souffla-t-il.

- Ah ! Non seulement, vous avez le même prénom mais vous avez aussi le même nom.

- Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

- Vous venez bien de me dire que vous vous appelez Albert Delporte ?

- Oui.

- Eh bien, c'est comme mon mari.

- J'ai besoin d'aller aux toilettes, lâcha-t-il.

- D'accord. C'est la première porte...

- Juste à côté de l'ascenseur, finit-il. Oui, je connais, merci.

- Très bien. Alors, rejoignez-moi au deuxième étage, partie secrétariat quand vous aurez fini. D'accord ?

- Oui.

Il se dirigea vers les toilettes et se dépêcha d'entrer dans la première cabine qu'il trouva. C'était quoi cette blague ? Il ne comprenait plus rien. Il s'assit sur les toilettes après s'être assuré d'avoir bien refermé la lunette. Il prit quelques minutes pour réfléchir et surtout pour souffler. C'était sûrement une blague que devait lui faire ses collègues ou même sa femme. Il n'y avait pas de raisons que ce soit autrement. Il respira un bon coup puis se leva. Il posa sa main sur la poignée de la cabine et l'ouvrit. Il alla jusqu'au robinet et se versa un peu d'eau froide sur le visage. Puisqu'ils voulaient rigoler, il allait jouer le jeu. Il releva la tête pour regarder son reflet dans le miroir. Qui était cet homme ? Il ne se reconnut pas. Ses cheveux étaient beaucoup plus longs que d'habitude, sa barbe avait poussé. Il s'approcha pour mieux voir. C'était impossible qu'en une seule nuit tout ait poussé ainsi. Il tira sur sa barbe, comme pour s'assurer qu'elle soit vraie.

- Aie, s'écria-t-il.

C'était une vraie. Les traits de son visage étaient creusés, comme après une longue errance. Son teint était légèrement plus foncé, comme s'il avait passé plus de temps dehors. Il ne comprenait pas.

Il recula et se regarda globalement. Il avait perdu du poids, lui sembla-t-il. Il se dépêcha de se rendre au deuxième étage pour retrouver sa femme.

- Muriella ? L'appela-t-il.

Elle était accoudée sur son bureau, la tête au-dessus d'une feuille. Elle releva le visage et il put y voir l'étonnement.

- Comment est-ce que vous m'avez appelé ? Demanda-t-elle.

- Muriella, répéta-t-il. Pourquoi ?

- C'est étrange. C'est comme ça que m'appelait mon premier mari, dit-elle, le regard dans le vague, la voix lointaine.

Elle regarda de haut en bas.

- À bien vous regarder, c'est fou comme vous lui ressemblez, constata-t-elle.

- Mais parce que c'est moi !

- Impossible. Mon mari a disparu, il y a longtemps et depuis je vis avec Albert.

- Écoute, je ne comprends pas ce qui m'arrive, ni même ce que vous faites et pourquoi vous faites ça... Ce n'est pas drôle.

- Excusez-moi mais je ne comprends pas non plus ce que vous me dites.

Elle se leva.

- Tenez.

Elle attrapa une pile de documents.

- Ce sont les différents descriptifs de nos nouveaux produits. On vient de me les transmettre. Je vous les donne. Après tout, c'est bien pour cette raison que l'on vous a embauché. Non ? Pour le service marketing ? Vous devez sélectionner lequel de ces descriptifs convient le mieux et le faire éditer. On est d'accord ? Je vous laisse rejoindre le service marketing ; il est au huitième.

Elle lui passa les papiers. Il les attrapa, bien malgré lui, et elle l'invita à aller vers l'ascenseur pour monter à son étage. Sans trop comprendre ce qu'il faisait, il monta. Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, il se retrouva nez à nez avec deux hommes en pleine discussion. L'un des deux hommes le regarda avec surprise. Il reconnut son patron, le directeur général de l'entreprise. Il s'avança vers lui.

- Bonjour, monsieur, lui dit-il par pure politesse.

- Bonjour, lui répondit le patron. Vous vous êtes perdus ?

- Non. Je suis Albert Delporte. Le secrétariat m'a donné ça pour le service marketing.

Il montra les papiers qu'il tenait.

- Ah, ce sont les descriptifs.

Il les attrapa et les montra à l'homme qui se tenait à ses côtés.

- Tenez, c'est pour vous. Ce sont les descriptifs de produits dont je vous parlais.

Il les donna à l'autre homme avant de se tourner vers Albert.

- Je vous présente le nouveau employé au service marketing. Et vous, rappelez-moi votre prénom...

- Albert Delporte.

- Ah oui. C'est bizarre, je ne vous voyez pas comme ça. Vous faites partis de quel service ?

- Celui du dixième.

- Ah bon ? Je ne vous ai jamais vu avant.

Bien sûr que si. Tu parles d'un patron qui oublie le nom ou le visage de ses employés...

- Et le secrétariat vous a fait descendre ici juste pour donner ces documents... Il faut que j'aïlle les voir. Bon, vous pouvez retourner à votre étage, lui dit-il. Merci.

- De rien, répondit-il en repartant en direction de l'ascenseur.

Il aperçut le visage de Murielle, lorsque les portes s'ouvrirent à nouveau.

- Ah, lui dit-elle. Vous avez donc fait connaissance avec Monsieur Dul.

Monsieur Dul, c'était leur patron.

- Bien sûr que j'ai fait connaissance avec Monsieur Dul, ça fait quand même cinq ans, murmura-t-il.

- Murielle ! S'exclama Monsieur Dul. Venez que je vous présente le nouveau employé du service marketing.

Il lui montra l'homme qui tenait maintenant l'ensemble des documents.

- Mais... commença Murielle en se tournant vers Albert. Si vous êtes le nouvel employé, vous, vous êtes qui ?

- Eh bien, Murielle, expliqua le patron. C'est Albert... Albert..., chercha-t-il.

- Albert Delporte, finit-il.
- Mais Albert Delporte, c'est mon mari et il travaille au dixième étage. Il est à son poste actuellement. Ce n'est pas cet homme.
Le patron se tourna vers lui.
- Vous êtes qui monsieur ?
- Mais...
- Vous allez quitter cette entreprise et sur le champ, commença à dire le patron en haussant le ton. Vous allez venir avec moi.
Il n'eut pas son mot à dire et Monsieur Dul le raccompagna jusqu'à la sortie. Il ne comprenait pas ce qui se passait. Cela ne pouvait pas être une blague de la part de sa femme. Elle aurait tout arrêté lorsqu'elle se serait retrouvée en face du patron. Il n'y comprenait vraiment plus rien. Il profita de ce repos, de ces vacances forcées, pour retourner chez lui. Il était fatigué. Il s'allongea dans son lit. Peut-être qu'après un repos bien mérité, tout se serait arrangé, peut-être qu'après, il comprendrait mieux. Il s'endormit sans remarquer la deuxième porte qui était apparue dans sa chambre et qui s'ouvrait sur un autre monde, le sien. Peut-être avait-il simplement oublié qu'en la franchissant, il aurait pu rentrer chez lui.

Roule ta bosse

Nadège DEL

Je suis de ceux qu'on a classé en échec scolaire. Tout ça parce que dès que j'ai su lire, écrire, compter, je me suis désintéressé de l'école. Je préférais m'échapper à la recherche d'un endroit tranquille où passer des heures à démonter mon vélo, le remonter, ou à peu près. Plus d'une fois je suis rentré chez moi à pied, les pièces du puzzle dans un sac en plastique. Je me faisais gronder et devais attendre le week-end pour que mon père m'aide. Mon père, cadre dans un grand cabinet comptable, se voulait aussi bricoleur du dimanche. Il mettait son pantalon avec les grandes poches, sa ceinture à outils, mettait mon vélo selle en bas, enlevait les roues, sortait les pièces du sac en plastique, et... Et rien. Il finissait par râler et affirmait, bon tu as encore cassé quelque chose. Direction l'atelier de réparation de Décathlon. Il n'avoua jamais qu'il n'y connaissait rien.

Un matin, en essayant de découvrir la cause d'un bruit bizarre, je me suis trouvé à nouveau poussant mon vélo disloqué. Je savais que j'allais être privé de vélo pendant plusieurs jours. Ça m'énervait. Je me suis trompé de rue, et suis passé devant un magasin de bicyclettes que je ne connaissais pas. A peine avais-je appuyé ma bécane contre la devanture, que le propriétaire est sorti. Il avait l'air furieux. Il était furieux : « Oh gamin, c'est pas un parking à vélo ma vitrine ! » Mais il s'est radouci en me voyant tout penaud, mes câbles de freins à la main. Si je n'avais pas d'argent, j'avais une énorme envie d'apprendre. Et ça, à Michel, ça lui a plu. Dès lors, dès que j'avais un moment, les samedis, pendant les vacances, j'allais dans sa boutique. J'ai énormément appris. Je l'écoutais conseiller les clients, j'adorais quand on réparait ensemble un vélo. Il me laissait chercher, prenait le temps de m'expliquer. C'était vraiment génial. J'avais quatorze ans et je savais ce que je voulais faire plus tard : réparateur de bicyclettes. Mais ça, c'était sans compter sur mes parents. Pour mon stage de 3ème, mon père m'a traîné dans sa boîte. J'ai passé trois jours assis sur une chaise à regarder des gens faire je ne sais quoi sur l'ordinateur, courir à la photocopieuse, souffler parfois sur une tasse

de café. Le jeudi matin un technicien est venu réparer la photocopieuse. Je suis resté à côté de lui tout le temps. Madame Marvino, qui s'occupait de moi en tant que secrétaire de mon père, m'a alors dit, semblant de rien, que son agrafeuse ne fonctionnait plus. J'ai révisé toutes les agrafeuses du service, une pile de dossier devant moi au cas où mon père s'approcherait. Ça a sauvé la fin de mon stage mais pas mon avenir scolaire, car mon père a décidé de m'envoyer en seconde générale, ayant décrété que le bac est un passage obligé vers la réussite.

J'ai redoublé ma seconde, au grand dam de mes parents. Moi, je m'en fichais. J'étais le plus souvent dans la boutique de Michel. Si je ne savais pas remonter deux-roues les yeux fermés, c'est parce que cela ne servait à rien. Et comme ça ne sert toujours à rien, je ne sais toujours pas. L'été de mes seize ans j'ai décrété que je ne retournerai pas à l'école.

Je regardais avec Michel le Tour de France quand mon père a fait irruption dans le magasin. Il l'a menacé de le dénoncer pour exploitation de mineur s'il persistait à compromettre mon avenir. J'ai répondu, tu te trompes papa ! Il a crié qu'il ne me laisserait pas gâcher ma vie. Pas la peine, ai-je répliqué, tu me la gâches déjà très bien ! Michel a tenté de calmer le jeu, « Ton père n'a peut-être pas tort. » Je me suis senti trahi. J'ai voulu le lui dire, mais rien n'est venu, sauf des larmes de rage. Je me souviens qu'il m'a saisi les épaules, m'a regardé en face et m'a dit : « La vie est un cycle, Yann. Crois-moi, j'en connais un rayon. » ça ne m'a pas fait rire. Je me suis libéré de son étreinte et suis rentré avec mon père. Pendant trois semaines je n'ai pas décroché un mot à mes parents.

Je me suis rendu à l'agence pour l'emploi. Le conseiller hochait la tête, l'air désolé : « Quel grand dommage ! Vous êtes si jeune... Il faut que vous preniez conscience que les *Bas-Niveaux-de-Qualification* sont très peu employables, sauf avec une *mesure pour l'emploi* ». Les qui ? Une quoi ? Je ne comprenais rien à son charabia. Je suis parti. Je fulminais, touché mais pas coulé. Sauf qu'à 16 ans, vouloir travailler est plus compliqué que d'aller sur Mars. Les adultes se défilaient : « Tu vois, moi, de mon temps c'était facile. Tu te

présentais, t'étais embauché, mais maintenant, faut des diplômes. » « T'es bien plus peinard à l'école. » « Ne sois pas trop pressé, le chômage, ce n'est franchement pas drôle. ». Le chômage ? Je cherchais du travail ! Ils m'ont eu à l'usure. En septembre, j'ai repris le chemin de l'ennui pour préparer un diplôme de « mécanicien du cycle ». Pas les grandes études qu'espéraient mes parents, mais un diplôme quand même. Notre terrain d'entente. Ma seule consolation était que je retrouvais Michel pendant mes stages. Alors je rêvais. Je rêvais de rester avec lui après mes études, de m'associer avec lui et d'acheter le local adjacent, inoccupé. Je lui en parlais, il ne disait pas non.

Dès que j'ai eu mon diplôme et la majorité, Michel et moi sommes allés à la banque. Il avait l'expérience, j'avais l'enthousiasme, nous partageons la même passion du vélo. Mais ça n'a pas suffi ; son entreprise n'était pas assez florissante et mes économies trop insuffisantes aux yeux du banquier. Nous sommes sortis dépités. En rentrant chez moi, je n'ai rien eu besoin d'expliquer à mes parents. Je me suis blotti dans les bras de ma mère et pleuré tout mon saoul. Ça ne m'était pas arrivé depuis des années. J'avais oublié que ça pouvait faire du bien.

J'ai continué à travailler à temps partiel chez Michel, suis resté vivre chez mes parents. J'économisais tout ce que je gagnais.

Je n'oublierai jamais le jour de mes 19 ans. Quand je suis arrivé au magasin, j'ai vu que la pancarte « à céder » du local voisin avait disparu.

- T'as vu ? C'est vendu à côté, j'ai dit sur un ton que je voulais détaché.

- Ouais, il semblerait.

- Tu sais ce qu'il va y avoir ?

Michel a haussé les épaules, comme s'il s'en foutait. J'ai eu du mal à cacher ma déception. J'ai répondu par onomatopée toute la journée, démissionné dans ma tête au moins dix fois, essayé d'imaginer comment ce serait de travailler ailleurs.

En fin de journée mes parents sont arrivés. Ils ont fait des messes

basses avec Michel qui leur a fait signe d'aller dans l'arrière-boutique. Il a fermé le magasin et nous avons rejoint mes parents. Ils avaient apporté des verres et du champagne. Ma mère m'a tendu un petit paquet : « Joyeux anniversaire mon chéri ! » J'ai ouvert. Des clés. Une adresse, celle du local d'à côté !

On s'est retroussé les manches et on a fait tous les travaux nous-mêmes. Mon père est même venu nous aider à peindre. Il a râlé mais n'a rien lâché. On a aménagé l'atelier de réparation au numéro 9 et agrandi la surface de vente du 11. Comme ça, on va pouvoir proposer plus d'accessoires, super rentables à la vente.

Aujourd'hui c'est l'inauguration de « MY Cycles », pour « Michel et Yann Cycles ». Nous sommes prêts pour le succès. Je suis heureux.

Taille 36

Astrid ROUBENNE

Ils auraient dû choisir une chaise moins confortable. Ils ont dû le faire exprès, ça fait partie du jeu. Allez, détends-toi, respire ! Et dis à tes mains d'arrêter de trembler, sinon ta voix va faire pareil tout à l'heure et t'auras pas l'air con !

Anna, vingt-deux ans, fait tout son possible pour garder son calme et afficher un air assuré et détendu. Son nouveau tailleur lui donne de l'assurance. Ses chaussures noires à talons aussi. Une vraie madame. Elle a bien veillé à ne pas fumer avant d'arriver pour ne pas sentir le tabac. Autant dire qu'après cet entretien d'embauche, le demi paquet va y passer d'un coup.

Sous son crâne, duel fratricide entre la petite voix qui lui répète que tout va bien se passer, et que au pire, elle ne joue pas sa vie ; que c'est en abordant les choses de façon détendue qu'elle décrochera ce poste. De l'autre côté, la salope. Son amie la plus intime, qui la connaît par cœur et lui susurre de sa voix la plus suave que ces gens-là ne cherchent que des winners, des battants qui en veulent. Ils flairent la faiblesse comme un chien flaire la peur. D'ailleurs, en parlant de chien, tu te sens pas un peu comme un bon gros steak saignant qu'on va jeter dans un box de la SPA ? Sans parler des six kilos que t'as pris ! Si ça se trouve, le gars va même pas t'interroger, il va voir ton cul et va te dire : « on vous rappellera ».

Anna fait de son mieux pour ne pas prêter attention à la voix de la vérité mais son corps, lui, a fait la part des choses. Son cœur s'emballe, ses mains se liquéfient, ça la démange partout d'un coup et son déodorant qui pourtant promettait de tenir vingt-quatre heures jusqu'au bout de la nuit – et dont elle s'est aspergé il y a un quart d'heure – aurait dû de toute évidence mentionner « ne résiste pas aux entretiens d'embauche ».

Ils sont cinq à attendre leur tour comme elle. Elle tente d'évaluer les autres. Le garçon à côté d'elle n'a visiblement jamais appris à se tenir correctement sur une chaise et il pue l'axe de supermarché à trois mètres. Un bon point pour elle. En face d'elle, une blonde qui a bien conscience que ses principaux atouts se situent entre son cou et ses

côtes a tout misé dessus. Mais elle n'a pas eu l'idée de jeter son chewing-gum.

Le recruteur ouvre la porte. La cinquantaine, costard impeccable. Ça pue le fric et le mec né pour t'impressionner. Le garçon qui vient de terminer son entretien après quarante minutes serre la main du type. Tu sens qu'il y a laissé toute son énergie et qu'il ne lui reste plus rien. Il prend congé et trébuche devant eux avant de disparaître dans la couloir. Il n'a plus qu'à attendre qu'on le rappelle.

- « A vous ».

Le cœur d'Anna s'arrête.

Ah non, c'est pour miss chewing-gum. Encore quarante minutes au moins à suer sur cette chaise en ferraille qu'on oserait même pas mettre dans la salle d'attente de la sécu.

Quarante minutes à tuer. Les idées lui viennent toutes seules. Mieux vaut divaguer que continuer à se crisper. C'est que c'est un sacré enjeu pour elle aujourd'hui. Elle regarde quelques mois, quelques années en arrière. Les études supérieures ratées, l'avenir universitaire auquel elle se croyait promise, anéanti. Elle était bonne élève pourtant, surtout passionnée par toutes sortes de sujets.

Mais ça avait commencé au lycée par un petit régime pour se débarrasser des formes arrondies qui s'étaient greffées à son corps sans crier gare. Le régime n'avait jamais pris fin. Il était devenu autre chose. Une bête à l'intérieur d'elle-même qui la dévorait. Une bête qui se nourrissait de sa graisse. Il lui en fallait toujours plus. Un vrai junkie. Il y avait toujours encore un kilo à perdre. Et c'est son avenir qu'elle avait perdu. En même temps que la raison. En même temps que sa masse grasseuse, sa masse musculaire et ses cheveux.

Alors, il avait bien fallu trouver une porte de sortie. Une formation diplômante en deux ans, qui ne lui demandait aucun véritable effort scolaire, et qui lui permit aussi trois séjours en hôpital spécialisé pour reprendre du poids. Trois séjours, trois pertes de temps. Mais elle avait décroché ce BTS immobilier, sans aucun intérêt pour la profession ni l'avenir qu'elle lui promettait. Elle avait pris six kilos depuis le printemps. Peut-être allait-elle mieux. Et puis elle n'avait pas eu la force de se battre contre ses parents, bien décidés à la gaver comme une oie pendant tout l'été. Il lui restait à décrocher ce poste et à se trouver un studio. Un chez elle où elle se sentirait bien. Elle

pourrait alors remonter la pente tout doucement, refaire du sport, remanger sainement et correctement. Ou alors se remettre au régime et perdre toute cette satané graisse. Elle n'avait pas encore décidé. Ça dépendrait de quelle voix, quel dirigeant se mettrait à tenir les manettes de son cerveau. Une vraie schizophrénie entre la santé et la dictatrice qui la torturait. Ce boulot aussi l'aiderait sûrement. Rien à faire des visites de maisons, des contrats et des objectifs mais au moins, en travaillant toute la journée dans un bureau, elle ne pourrait pas passer des après-midis entiers entre courses démentes au supermarché, orgies de chips et chocolat et aller-retour au toilettes avant de recommencer. Elle aurait des horaires, une stabilité. Et en rentrant le soir, après une bonne journée de travail, elle se ferait une soupe et peut être même une petite assiette de pâtes avant d'aller se coucher et de rembaucher le lendemain. Et puis ce job soulagerait vraiment ses parents. Ils s'inquiètent tellement pour elle que ça en devient invivable, surtout à son âge. Eux aussi contribuent à la faire maigrir, c'est sûr. Ils la bouffent au sens premier du terme avec leurs angoisses pour son avenir, pour sa santé. Qu'est-ce-que ça peut leur foutre combien ELLE pèse ?

Ça y est, c'est à son tour de passer sur le grill.

Le quinquu en costard lui tend une poignée ferme et un sourire aussi large qu'inexpressif. Elle a la rage. Elle veut ce poste et elle l'aura. Après quarante minutes à placer des mots techniques appris en cours qui ne lui serviront bien qu'en entretien d'embauche et nul part ailleurs, à se présenter comme une commerciale exceptionnelle, une sportive accomplie qui adore lire à son temps perdu et quelqu'un dont les principaux défauts se résument à trop d'exigences personnelles et à une ponctualité malade, la voilà enfin délivrée. On la rappellera.

Elle quitte le bureau, soulagée d'avoir survécu autant à son stress qu'à l'épreuve elle-même.

Elle sent sa chemise trempée sous sa veste. Dégueulasse.

Avant de reprendre la route, elle se permet de demander la direction des toilettes à la fille de l'accueil. Elle vient de finir de se laver les mains lorsqu'elle entend le recruteur avec la fille de l'accueil en train de partager un café.

- « ...de toute façon, vous me connaissez, c'est pas compliqué ! Moi je demande juste une jeune, motivée et qui passe entre ma chaise et mon armoire sans rien faire bouger ! Rien au-dessus d'une taille 36 ! »

Anna reprend la route après avoir déchiré les fiches de révision qu'elle avait soigneusement préparées pour l'occasion. Il lui reste cinq cigarettes. Elles seront consommées avant le prochain bureau de tabac.

Top-Bot
Anna DENIS

De : Top-Bot
À : Marc-Olivier Dusselier
Le : 17 juin 2032 11h30
Objet : La relation avec votre gestionnaire : la clé du bien-être !

Cher Marc-Olivier,

Chez Finance Au top, la santé et le bien-être des employés nous tiennent à cœur. Nous faisons une vigie continue des activités des employés afin de vous offrir un cadre de travail exceptionnel.

Vos activités indiquent que vous êtes à risque « moyen » de rencontrer des problèmes de santé mentale dans les six prochains mois.

Prenez soin de vous Marc-Olivier ! Voici des liens vers des articles recommandés pour vous par nos algorithmes :

- Comment réagir quand votre supérieur ne vous fait pas confiance ? 10 trucs et astuces.
- Est-ce votre faute si vous rencontrez des difficultés relationnelles avec votre gestionnaire ? 5 raisons de vous remettre en question.

Bien cordialement,
Top-Bot,
Le robot à votre service !

De : Top-Bot
À : Joel Musserau
Le 17 juin 2032 11h30
Objet : Le suivi de la performance au cœur de la mobilisation d'une équipe

Cher Joel,
La qualité de l'exécution et le contrôle des coûts sont des éléments

clés de notre stratégie d'affaires. En tant que leader authentique, nous vous encourageons à donner de la rétroaction en continu à vos employés, afin de favoriser un rendement optimal et stimulant.

Les données analysées par nos algorithmes de vos échanges avec Marc nous permettent de vous proposer les liens suivants :

- Comment faire des suivis de dossiers efficaces avec votre équipe ?

- Détecter un membre d'équipe démobilisé : 5 signes pour l'aider.

Nous comptons sur votre leadership humain et connecteur pour amener Finance Au Top vers de nouveaux sommets !

Bien cordialement,
Top-Bot,
Le robot à votre service !

De : Joel Musserau
À : Marc-Olivier Dusselier
Le 17 juin 2032, 18 :42
Objet : URGENT !

Marc,
Où en est le dossier Abat-jour dont vous avez hérité la semaine dernière ? Je vous avais spécifiquement mentionné de me tenir au courant sur une base quotidienne. Ce dossier est CRITIQUE pour nos objectifs annuels !

J'attends votre retour d'ici demain 8 :00.

J.

De : Marc-Olivier Dusselier
À : Janine Jovanel
Le 17 juin 2032 à 19h01
Objet : RE : RE : Demande d'analyse sous 48H – marché des luminaires

Bonjour Janine,
Désolé de te relancer, mais j'ai besoin des données sur lesquelles je

te demande des suivis depuis quelques jours maintenant.
Pour rappel, notre client majeur Abat-jour a besoin d'une ligne de crédit supplémentaire. Il ne me reste qu'à obtenir des données de marché sur la croissance des ventes de luminaires attendues dans les 5 prochaines années. Je t'avais fourni quelques sites web de référence pour que tu puisses me faire un résumé.
Je nous organise une rencontre pour voir comment je peux t'aider à m'aider :-)) Je paye le café virtuel !

Marco.

De Marc-Olivier Dusselier
À : Joel Musserau
Le 17 juin 2032 à 19h02
Objet : RE : URGENT !!!

Bonsoir Joel,
Comme tu le sais, c'est difficile pour moi de travailler le soir de la semaine où j'ai les enfants. Par ailleurs, je t'ai envoyé un suivi hier et avant-hier avec les liens vers les documents en cours de travail pour ton information.
Le dossier est complet à 90% voir le lien suivant : [dossier-abat-jour.doc](#). Peut-être pourrais-tu vérifier les pourriels, car le système nous joue parfois des tours. Si tu as la chance de le réviser en attendant les derniers chiffres, cela nous fera gagner du temps pour la suite.
J'ai relancé Janine pour obtenir les dernières informations nécessaires au montage du dossier.
Si je n'obtiens pas les chiffres demain, je ferais l'analyse moi-même afin de compléter le dossier. ~~bien que je n'aie pas que cela à faire bien que je sois trop payé pour faire ça bien que j'aimerais passer aussi du temps en famille~~

Bonne soirée,
Marc-Olivier

De : Top-Bot

À : Marc-Olivier Dusselier

Le : 17 juin 2032 19h03

Objet : Conseils Top-Bot : Les bonnes habitudes de collaboration

Cher Marc-Olivier,

Les bonnes relations de travail sont essentielles à saine collaboration et à l'efficacité au travail. Nos algorithmes indiquent que vous avez communiqué avec Janine avant qu'elle ait eu le temps de répondre à une précédente communication de votre part.

Les bonnes pratiques de collaboration internes recommandent de laisser le temps à vos collègues de formuler une réponse adéquate. Ainsi, nous vous suggérons d'attendre une réponse de Janine avant de la relancer ultérieurement.

Voici quelques articles que vous pourriez lire pour continuer de développer de saines de relations avec vos collègues :

- Comment bien planifier ses livrables pour éviter le stress de dernière minute ?
- Suis-je trop insistant ? 5 indices à auto-détecter.

Bien cordialement,

Top-Bot,

Le robot à votre service !

De : Jacques Lombard

À : Joel Musserau

Le : 25 juin 2032 9h04

Objet : Remerciements

Monsieur Musserau,

Je vous remercie de la prise en charge exceptionnelle de notre dossier. Grâce à vous nos projets d'agrandissement deviennent réalité.

Nous souhaiterions vous inviter à une soirée de remerciement de tous nos fournisseurs.

Les meilleurs chefs de la ville seront présents, et le Cirque de la Lune nous a préparé un spectacle exclusif. Cette soirée aura lieu le 6 août

2032 dès 18:30.

Vous et votre équipe êtes cordialement invités, ainsi que votre conjoint ou conjointe.

Je compte sur vous !

Jacques

Président-Directeur Général, Abat-Jour

De : Joel Musserau

À : Dusselier, Marc ; Jovanel, Janine

Le : 25 juin 2032 10h34

Objet : Rétroaction dossier Abat-Jour

Bonjour à vous deux,

Maintenant que le dossier Abat-Jour est clos, je souhaite vous offrir de la rétroaction afin de vous permettre de vous développer dans votre poste.

Tout d'abord, le dossier a été traité à la dernière minute. Si je n'avais pas insisté, qui sait si nous aurions pu conclure ce financement.

Par ailleurs, je m'attends à une meilleure collaboration entre vous. Il est inadmissible que je sois impliqué dans vos justifications continues sur les délais de livraison.

Enfin, un suivi plus fréquent aurait été apprécié de votre part. Il est désagréable d'avoir à prendre connaissance d'un dossier la veille de sa présentation. Je n'ai pas que cela à faire !

Bonne journée,

J.

De : Joel Musserau

À : Jacques Lombard

Le : 25 juin 2032 10h45

Objet : RE : Mes remerciements

Cher M. Lombard,

Tout le plaisir est pour nous. Quelle fierté de contribuer à la croissance d'une société telle qu'Abat-jour.

Je serai ravi de me joindre à votre évènement en compagnie de ma conjointe.

Malheureusement, mes co-équipiers sont soit en vacances, soit déjà pris et ne pourront pas être présents.

Au plaisir,

Joel Musserau

Vice-Président Régional, Financement des PME

Prix des meilleurs conseillers financiers en 2030, 2031

Détenteur du grade prestige de Finance Au Top

De : Top-Bot

À : Joel Musserau

Le : 25 juin 2032 10h46

Objet : Félicitations, vous avez donné de la rétroaction !

Cher Joel,

Finance Au Top vous félicite d'avoir pris le temps d'offrir de la rétroaction à vos collaborateurs. Ce petit geste vous permet de contribuer à leur développement personnel tout en favorisant l'atteinte de résultats exceptionnels.

Bien cordialement,

Top-Bot,

Le robot à votre service !

De : Marc-Olivier Dusselier

À : Joel Musserau

Le : 28 juin 2032 9h00

Objet : Lettre de démission

Bonjour M. Musserau,

Je désire vous adresser ma démission, avec préavis d'un mois.

La société Finance au Top m'a permis de développer mes compétences et rencontrer de formidables collègues. Je souhaite désormais explorer d'autres avenues dans ma carrière.

Bonne continuité.
Marc-Olivier Dusselier
Directeur des ventes, secteur PME

De : Charlène (Équipe Top-Bot)
À : Christophe (Équipe Top-Bot)
Le : 30 juin 2032 10h12
Objet : Effet imprévu du Top-Bot

Salut boss,
J'ai fait ma revue hebdomadaire des équipes où l'on utilise le top-bot. Un des plus anciens employés des ventes vient de démissionner. Rien dans nos algorithmes ne nous avait prévenu. Il va falloir revoir nos paramétrages. Le gestionnaire du démissionnaire est tout aussi surpris que nous.

C.

Tournicoti, tournicoton

Pauline QUERE

L'écriteau doré brille au soleil. Le drapeau tricolore bat fièrement. Ministère ***.

Je ressers mon écharpe en ce jour de novembre frileux. Joie d'avoir décroché mon premier emploi.

- « Noé ! Quelle joie de t'accueillir ! » s'exclame ma N+1.

Les rampes d'escaliers aux chromes rutilants, l'ascenseur capricieux, la cantine gargantuesque tant convoitée, des RTT, jours de fractionnement et autres joyusetés à gogo... Je reçois mes cartes de visite décorées de la Marianne. Chef de projets***. Oui, tout semble au beau fixe en cette première journée.

Très vite, je m'accommode à une subtilité de l'administration publique : le sacrosaint badgeage. Chaque agent doit presser son badge sur la machine, le tout agrémenté d'un joyeux « tidoum », entrée, départ pour la pause déjeuner réglementaire de 45 minutes minimum, rebadgeage, puis rererebadgeage de fin de journée. Avec en prime un soupçon de suspense : a-t-on bien badgé ? Car il est facile, absorbé par une discussion avec un collègue, de passer devant la machine diabolique sans pointer.

Au début, je patiente. *Le travail va arriver, forcément. Ils s'assurent simplement que je prends bien mes marques.* On me confie quelques dossiers sans deadline, malgré mon étonnement.

Les marques sont belles et bien prises. Les dossiers traités depuis belle lurette. Retour positif de ma hiérarchie quelques jours après. Puis... Rien. Je tente un premier mail auprès de ma N+1. Le premier d'une longue liste. « *N'hésite pas s'il y a du travail* ». « *C'est assez calme, en ce moment. Mais en janvier, ça va s'accélérer* ». Soit. Prenons notre mal en patience. Apprécions ces derniers instants de répit. Car qui

dit service de l'État dit surcharge, frénésie et commandes à n'en plus finir. Comment pourrait-il en être autrement ?

Plusieurs semaines passent. J'opte alors pour la technique de la suggestion. Dès qu'une demande arrive par mail, je la traite illico presto. Ils vont forcément finir par comprendre. Je me réjouis de cette astuce ô combien brillante. Réponse :

- « Il ne faut pas habituer les directions à ce qu'on fasse les choses tout de suite ».

Trois mois plus tard, la situation s'enlise petit à petit. Entre la crainte de passer pour le fayot du service et dépérir doucement mais sûrement, mon cœur hésite. Sans compter que ma timidité n'est pas encore domptée, loin de là... La situation finira bien par se décanter. Amélie Nothomb. Éric-Emmanuel Schmitt. Stieg Larsson. Tous les matins, je sors de l'ascenseur avec un nouveau livre.

- « Tu lis beaucoup ! » s'exclament mes collègues.

Si seulement ils savaient...

La grande cheffe répète à qui veut l'entendre : « *on est sous l'eau !* ».

Cling. Un mail s'affiche à l'écran. Objet du mail : réunion. Une RÉUNION ! Je n'en crois pas mes yeux ! L'assurance d'une heure minimum, aussi petite soit-elle, d'occupée dans mon emploi du temps désespérément vide. J'inscris fièrement ledit rendez-vous dans mon agenda papier – pour le plaisir d'inscrire au stylo plume – « réunion 10h-11h ».

Avril. Impression abyssale de sous-régime.

Et c'est finalement une collègue arrivée quelques semaines après moi qui crève l'abcès :

- « C'est moi où on s'ennuie ferme ici ? »

Soulagement et désespoir. Enfin quelqu'un qui comprend ma souffrance... Nous sommes donc plusieurs à agoniser lentement mais sûrement dans nos beaux bureaux, à nous demander comment une telle situation ubuesque est possible... Bac +6 pour réclamer du travail. Armée de bigorneaux qui végète. Oui, pour un premier salaire, nous ne sommes vraiment pas à plaindre. Côté congés non plus. Quant à la hiérarchie, elle est bienveillante, souriante. Aucun cas de harcèlement moral à déplorer.

- « Une prison dorée », me confie mon voisin de bureau, d'un air grave.

L'été arrive, saison délicieuse des bières en terrasse.

- « Test : 7 signes qui montrent que vous devriez changer de travail ». Ma meilleure amie lève son sourcil inquisiteur au-dessus du magazine psycho. « Vous êtes de moins en moins motivé(e) »... Affirmatif ! « Vous vous dites que votre travail manque de sens »... Tout à fait. « Une petite voix vous dit... qu'il faudrait changer ? »

Oui, il faudrait changer. Mais quoi ? À force de rouler à 25 kilomètres heure, je régresse. Inimaginable de me retrouver sur l'autoroute à 130 du jour au lendemain. Bocal rond. Zinzitude.

Le même couloir interminable, les « *bonjours* » enjoués à chaque porte ouverte, la migration pendulaire à la cantine, la sacrosainte pause-café dans la cour pour tenter d'égayer une matinée morte comme la pluie, les vingt pas pour se rendre jusqu'à la fontaine à eau.

Est-ce que je sombre dans la paresse profonde ? Jetons un œil à ma paume de main : aucune trace de poil mais des taches d'encre. Car oui, je m'adonne à une autre activité illicite : l'écriture d'un journal. Un cahier de compagnie. Certains achètent des chiens, des chats, des furets. Moi, c'est un cahier, un cahier de bureau, sage comme une image, qui ne prend pas de place, ne perd ni plume ni écaille et qui se contente d'hiberner à mes côtés.

C'est au milieu des rangées de livres que je découvre le terme de *bullshit job* (littéralement « emploi à la con »). « *Sans utilité sociale, ni*

satisfaction personnelle (...), le bullshit job permet de briller en société ». Voilà que je progresse dans mon autodiagnostic. Nadia Drob parle de « *bore-out* » (littéralement « démission intérieure ») tandis que d'autres chercheurs préconisent le recours au « *brown-out* » (« baisse de courant ») pour les salariés qui ne comprennent pas ou plus leur travail et ses finalités, poursuit la page Wikipédia. Fort bien. Rangez-moi dans les deux catégories, je ne me formaliserai pas.

- « Noé, pourrais-tu t'en charger si tu as le temps ? »

Si j'ai le temps ? Pardi ! J'en ai pléthore ! Une orgie de temps libre, temps vacant, trou noir. D'où mes collègues - en l'occurrence, ma supérieure hiérarchique - ont-ils déduit que j'avais trop de travail ? D'où ? Qui a lancé une calomnie pareille ? Qu'il se dénonce !

Il faudrait le dire. Agiter le drapeau de secours. Implorer la bouée de sauvetage. Réclamer du boulot. Alerter de la catastrophe. Qu'on ne peut plus passer ne serait-ce qu'une seule journée vissé sur sa chaise, à lire les revues de presse, à se faire du thé à s'en éclater la panse, à boire des litres d'eau à la fontaine, même les chameaux finissent par s'arrêter, à ranger son bureau parfaitement rangé, à trier la paperasse, à lire les noms de fêtes de l'agenda pour n'oublier aucun collègue, à ordonner ses mails, étudier la prose de chacun...

L'entretien annuel arrive à grands pas. « On est très content de ton travail », m'affirme-t-on. Allez, dis-le. Mets de côté tes craintes de blesser les autres. Agite le drapeau de secours.

- « Ça me plaît beaucoup, j'aimerais juste avoir plus de travail. »

Plus de travail ? Des tonnes ! Des hordes ! Fichue trouille...

On me dégote finalement quelques dossiers... Puis le soufflé au fromage retombe.

La tartufferie atteint son apogée au bout de 8 mois.

- « On va recruter deux nouvelles personnes, on n'est pas assez pour finir à temps la mission. »

Je manque d'éclater de rire.

- « Mais Noé s'ennuie comme un rat mort ! » s'exclame une collègue (non, ce n'est pas moi qui ai énoncé ce trait de génie).

Neuf mois. Dix mois. Douze. Quinze. Mon ego fond comme neige au soleil. Léthargie profonde. Je me recroqueville dans ma coquille. Lis à n'en plus finir. Fatigue de réclamer toujours et sans cesse davantage de travail. Mes amis m'envoient des offres d'emploi, tentent de me motiver. Il faut partir, et vite.

Les bulles de Crémant pétillent joyeusement dans les verres, toute l'équipe au grand complet est réunie autour des bols de Curly et autres joyusetés gustatives. Ma cheffe s'avance vers l'assemblée.

- « Noé, merci pour ces 2 ans à nos côtés. Tu nous quittes pour ... »

Réveil en sursaut, la joue collée contre mon livre. Encore ce fichu rêve de pot de départ. Si vous me cherchez, je suis toujours bâtiment A, escalier 2, bureau 410.

Un drôle de pot de départ

Virginie LABRID-MARONNE

Il y a un monde fou dans la cafet', on se marche sur les pieds. Ça sent le saucisson et les olives à plein nez. Et le week-end, aussi. L'humeur est joyeuse, légère.

Sandrine est très émue. Elle a mis son pull rouge à pois noirs ; un choix tout sauf innocent. C'est son dernier jour en tant qu'assistante du Directeur Général. Ce dernier ne cache pas son empressement de s'éclipser dès que possible, direction le Touquet. Sans attendre, il prend la parole.

« Aujourd'hui, Séverine, est un grand jour. Pour vous. Pour nous tous ici. Et pour moi en particulier. »

Sandrine ne relève pas l'erreur de prénom. S'ensuit une insupportable kyrielle de flagorneries.

« ... votre dévouement sans limites... »

Eh bien, mon bonhomme, je vais te montrer une dernière fois que je suis sans limites, persifle Sandrine en son for intérieur.

« ...votre professionnalisme sans faille... »

Je croyais que j'étais une incapable ?

« ...vous allez beaucoup nous manquer, et à moi plus qu'à aucun autre... »

Vraiment ? et combien de fois m'avez-vous dit que nul n'était irremplaçable ?

Ces mots, ce sont exactement ceux qu'il a servi, un mois plus tôt, au pot de départ de la responsable des services généraux. Un discours bien rôdé qui fait gagner du temps, rien à préparer. Des mots faciles

qui font toujours plaisir, croit-il. De toutes les façons, pour être honnête, il s'en fiche royalement, de faire plaisir.

C'est au tour de Sandrine d'entrer en piste. Elle a l'assurance de celle qui n'a plus rien à perdre. Elle peut se détendre, maintenant. C'est fini.

« Tout d'abord, Monsieur, qui ne connaissez toujours pas mon prénom après quinze ans de bons et loyaux services, vous serez sûrement ravi de découvrir le surnom que je vous ai donné durant toutes ces années, et qui vous va si bien... »

Sandrine fait une courte pause. Elle peine à cacher sa jubilation.

« Je vous ai appelé Caligula... Un grand homme, n'est-ce pas ? Votre ego surdimensionné doit en être très flatté ! »

Murmures dans l'auditoire, entre indignation et admiration. *Quel culot ! Elle a osé !*

« Vous m'avez pris pour un bouffon, une moins que rien. Vous avez beaucoup ri de moi, dans mon dos. Si vous croyez que je ne m'en suis pas rendu compte... J'ai encaissé avec le sourire, toujours. En vain j'ai espéré de la reconnaissance de votre part : un « merci », un « bon travail » ou même un « bravo ». On peut rêver, n'est-ce pas ? Mais non, rien de tout cela. Je n'ai eu droit qu'à « plus vite, c'est urgentissime », « mais qu'est-ce que vous foutez, bon sang, c'est pas compliqué, ce que je vous demande, vous êtes nulle ou quoi ? ».

« L'an dernier, j'ai accompagné ma fille Lucie jusqu'au bout de sa vie. Une vie bien trop courte. Sept ans seulement. Alors là oui, vivre était urgent. Vivre intensément. La maladie gagnait du terrain, jour après jour. Alors chaque seconde auprès d'elle était infiniment précieuse. Mais vous, vous avez fait comme si de rien n'était. Et moi, je me retenais pour ne pas hurler de douleur.

Sandrine a la voix qui tremble. Ses yeux brillent plus qu'elle n'aurait voulu. *Je ne vais pas me mettre à pleurer maintenant, tout de même... !*

« Désormais je ferai rire parce que je l'ai décidé. Et non parce que des personnes malveillantes, à l'esprit étriqué, se moquent de ma sensibilité, de mon émotivité, de mon originalité. Mes chaussures violettes, mes collants orange et mon pull rouge à pois noirs vous ont bien fait rigoler. Vous m'avez appelée « Le Clown », je le sais. Vous ne croyez pas si bien dire...

Lentement, Sandrine sort de son sac un gros nez rouge, qu'elle ajuste sous l'œil stupéfait de ses bientôt ex-collègues. Elle se coiffe d'une perruque rutilante et d'un bonnet noir à grosses mailles. Devant son miroir de poche, elle dessine, avec son rouge à lèvres, deux gros soleils de feu sur ses joues. Elle se sent encore plus forte.

« Tous les jours, après le travail, j'allais voir Lucie à l'hôpital. Là, trois clowns passaient dans les chambres des enfants en chimio. Ils les faisaient rire avec leurs farces. Accrochés à leurs poupées et à leurs peluches, les enfants oubliaient un temps que la mort planait au-dessus de leurs lits, prête à fondre sur eux.

Pour Lucie, le rire n'a pas suffi, mais il a apaisé ses souffrances et ses angoisses. Elle souriait quand elle a fermé les yeux pour la dernière fois. Ce que je veux retenir, ce sont ses rires en cascade. Aujourd'hui, Lucie me regarde et m'aide à avancer.

Voilà, ma vie ici, c'est fini. Je n'en peux plus de réécrire dix fois des notes inutiles, de coller des timbres « bien droit surtout ! », de prendre des billets d'avion pour les échanger dans la foulée... C'est devenu absurde pour moi de gérer vos fausses urgences, de dire oui quand je voudrais dire non, de sourire quand je voudrais pleurer. Je ne sais pas comment j'ai fait pour tenir si longtemps. Je vous en veux encore, Caligula, de ce que vous m'avez fait endurer. Mais cela passera. Car sans le vouloir vous m'avez aidée à découvrir ma mission de vie. Je vous dois d'avoir compris que ma vie n'était pas ici, esclave d'un tyran. Ma vie est ailleurs.

Vous pouvez désormais m'appeler ouvertement « Le Clown ». Et ce sera le plus beau des compliments. Oui, je suis très fière d'être le Clown Coccinelle ! Mon pull à pois vous a fait rire, et c'est tant mieux ! Il en fera rire d'autres, qui ont tant besoin de légèreté et de joie : les enfants à l'hôpital, les personnes âgées en EHPAD, les fragiles et les oubliés.

Ma vie a pris un nouveau sens. On rira de moi, mais ce sera la plus belle des reconnaissances. Chaque éclat de rire sera un « continue ! bravo ! merci ! ». Parce que faire rire, pour un clown, c'est la seule chose qui compte. Il n'y a rien de plus important. C'est sa raison d'être, le sens de sa vie. Et surtout, il est capable de rire de lui-même. C'est là sa plus grande force.

Un dernier mot : je vous souhaite de savoir rire de vous. Il n'y a rien de très sérieux, dans la vie, sauf la mort, peut-être. Et encore... »

Une renaissance

Cécile POING-FERRES

Le travail, c'est la santé ! Du moins, c'est ce que prétendaient des slogans de l'ancien temps, à l'époque où l'on avait foi en l'avenir et une confiance aveugle dans le progrès. C'était peut-être vrai alors. Est-ce que ça l'est toujours ? Pour ma part, je n'en sais trop rien. Car il y a maintenant cinq ans, j'ai traversé la pire épreuve de toute mon existence.

De nos jours, on appelle cela un « burn-out ». Si l'on revient quelques années en arrière, on parle de « surmenage », de « craquage nerveux ». Et si l'on fait un bond dans le passé, on trouve plutôt des expressions comme « griller un fusible » ou « couler une bielle ». Ces poétiques métaphores ont un point commun : la violence et la soudaineté de la chose.

Un burn-out, c'est prendre conscience, d'un coup, que l'on est allé trop loin. C'est réaliser que, contrairement à ce que l'on croyait, les limites sont dépassées depuis longtemps. Aussi étrange que cela puisse paraître, c'est précisément à ce moment-là que le monde commence à s'écrouler...

C'est l'heure. Je me lève brusquement de mon bureau, saisis mon ordinateur au vol, oublie de retirer quelques câbles et rattrape in extremis la station d'accueil avant qu'elle ne s'écrase au sol. Je peste tout haut contre l'informatique, contre moi et j'en profite pour râler contre la femme de ménage qui a jeté à la poubelle mon superbe dragon en origami en le prenant pour un mouchoir usagé.

A moitié énervée, j'emprunte le couloir, sors du bâtiment et longe l'atelier pour me rendre à ma réunion, au bloc central. Il fait dix degrés au soleil, je n'ai pas de veste, mal au dos, et une furieuse envie d'aller aux toilettes. Il faut dire que depuis ce matin, je n'ai pas fait une seule pause. Tout en marchant le long du bardage métallique peint en blanc, je soupire. J'ai parfois l'impression d'être la

Cendrillon de l'entreprise. La Wonder Woman des profilés en aluminium...

J'arrive en vue d'une large bâtisse aux baies vitrées, bordée de carrés d'herbe fraîchement tondue. Trois collègues qui fument devant l'entrée me saluent, je me faufile à l'intérieur avec un hochement de tête. Une fois dans la salle de réunion, je constate que je suis la première. Comme d'habitude. J'ouvre la bouche pour marmonner des gentilleses sur la ponctualité de mes collègues, quand une voix tonitruante retentit dans mon dos, m'arrachant un sursaut involontaire.

« Johanna ! Toujours en avance. Tu es un vrai exemple pour nous. »

Je me retourne. Xavier arbore un grand sourire qui scintille au milieu de sa barbe noire taillée avec soin. Il m'adresse un signe affectueux et je ne peux m'empêcher de lui rendre son sourire.

Et c'est là que tout bascule. Un vertige me fait vaciller. Mon cœur commence à battre la chamade et je sens une sueur froide perler sur mon front. Pâle comme un linge, je m'appuie sur une table. Inquiet, Xavier s'approche de moi :

« Johanna... ? Tu te sens bien ? »

J'hésite un instant. Et puis je décide de répondre franchement. J'en ai marre de faire semblant, depuis un mois et demi, que tout va bien, que je peux gérer vingt sujets en même temps avec grâce et dignité. Donc zut.

« Non, je crois que j'ai besoin de m'asseoir ».

Première surprise : au lieu de me proposer une chaise et de me consoler, Xavier me prend par les épaules et me pousse doucement jusqu'à l'infirmerie, où il me confie à Christine, avant de retourner s'occuper de la réunion.

Assise devant le bureau, j'attends que Christine termine son dossier. J'ai le vague sentiment de n'avoir rien à faire ici, comme si je ne méritais pas toute cette attention. Au-dehors, la lumière commence à diminuer imperceptiblement. L'infirmière dépose une pochette sur le coin de la table et plonge ses yeux gris dans les miens.

« Alors, Johanna, qu'est-ce qui ne va pas ? »

C'est le moment de la deuxième surprise. Celui où je me rends compte que la seule réponse possible, que le seul mot qui veut franchir mes lèvres tremblantes, c'est : TOUT. Comme une vague gigantesque qui vient frapper la côte, tel un raz de marée qui balaie tout sur son passage, la vérité m'apparaît soudain : je ne vais pas bien. Pas bien du tout. Quand je recouvre l'usage de la parole, c'est une digue qui se rompt alors que les phrases et les larmes s'écoulent de mon corps secoué de spasmes.

Je parle sans m'arrêter pendant une heure. A la fin, je suis lessivée. Vannée comme une coquille vide roulée par les flots sur le sable humide. Devant l'insistance de Christine, je prends rendez-vous le soir-même chez le médecin. Une pointe d'angoisse s'instille en moi quand il me parle d'anxiolytiques. Je vais mal, mais tout de même. Je ne touche pas à ces saletés. Je dis « oui, oui », passe à la pharmacie et m'effondre sur mon canapé. J'ai un arrêt de travail d'une semaine. Qui ne va servir à rien, puisque je me sens déjà mieux.

Après quelques jours de repos, j'ai retrouvé la pêche. L'idée de mes dossiers qui n'avancent pas à l'usine commence à me chagriner, et je téléphone au médecin pour pouvoir reprendre un jour plus tôt. A l'autre bout du fil, je ne sens pas un enthousiasme débordant, mais il m'autorise finalement à revenir au travail. Le jeudi soir, je me couche en pensant à tous les trucs que je vais devoir faire le lendemain.

Le cauchemar commence réellement ici.

Je parviens péniblement à m'endormir vers cinq heures et demie, et je débarque à mon bureau complètement décalquée. Ce que je ne sais pas, c'est que ce n'est que la première nuit blanche d'une longue série. Je vous fais grâce des détails, d'abord parce que je n'ai pas envie de les revivre à nouveau, et ensuite parce que celui qui n'a pas vécu de burn-out peut difficilement imaginer la détresse dans laquelle on se retrouve. Si je devais résumer toute la période qui a suivi, je dirais que le sentiment qui prédomine est la peur du définitif. La terreur de ne jamais s'en sortir, d'avoir perdu le sommeil pour toujours, d'être dans l'incapacité de remonter la pente, de finir comme un légume et de ne plus pouvoir profiter de la vie.

Après avoir passé trois jours d'affilé sans une seule minute de repos, je décide d'aller voir un hypnothérapeute. Cela me fait du bien, mais je me rends compte que c'est loin d'être fini. Sur les conseils de mes parents, qui veillent sur moi tous les jours malgré la distance, je retourne voir le médecin. Quand il me prescrit des somnifères, je commence à paniquer, mais son visage bienveillant et sa totale confiance en moi me font accepter la réalité : je vais devoir en passer par là.

Après un combat de chaque instant, plusieurs séances chez le psy, d'interminables coups de fil, et des litres de larmes versées sur mon sort, à me demander comment j'ai pu en arriver là, à me convaincre que ma manière de vivre n'était pas la bonne, puisque je me retrouve dans cet état, et à me creuser la tête pour savoir quelle direction donner à ma vie, je sors la tête de l'eau.

Chaque nuit correcte passée sans somnifère est une victoire. Il y a des loupés, mais globalement les choses finissent par s'améliorer. Et comme l'esprit humain est bien fait, les heures, les mois de souffrances laissent bientôt la place à des choses plus positives.

Car oui, ce burn-out a été la pire épreuve de ma vie, c'est vrai, mais il a aussi été le précurseur d'innombrables changements, de prises de conscience énormes, et le moteur d'une évolution qui n'aurait pas pu se dérouler aussi rapidement ni aussi complètement dans

d'autres circonstances. J'ai beaucoup appris sur moi, sur les autres. J'ai découvert le développement personnel et les possibilités illimitées qui existent en chacun de nous. Et surtout, j'ai pris conscience de ma force intérieure. Je me suis relevée. J'ai marché au fond du gouffre jusqu'à retrouver la lumière du jour, et je suis remontée par mes propres moyens. Je me suis reconstruite.

C'est une des leçons fondamentales que le travail m'a apportées. Je tenais à partager cette expérience. Comme j'aime à le répéter, je ne le souhaiterais pas à mon pire ennemi, mais si je devais choisir, je repasserais par là sans hésiter.

Une vie en blanc

Carole DURLAUD

Elle alluma une cigarette et s'assit, le regard perdu dans la vapeur de son café chaud. Elle avait besoin de ces moments de décompression, de cette respiration, même si elle en connaissait les effets délétères. Prendre un moment à soi, pour se retrouver, hors du tumulte du service d'urgences, hors de cette ambiance mortifère, hors de son lot d'injures, de pression et d'injustice.

Elle avait choisi cette voie très jeune, comme beaucoup de ses collègues, poussée par le désir de se mettre au service des autres, d'être utile à la société et de prendre soin. Mais après quinze années de compression d'effectifs, d'horaires à rallonge, et de développement de l'individualisme, elle se demandait de plus en plus fréquemment à qui elle pouvait encore être utile. Et aujourd'hui plus encore... Aujourd'hui, elle avait vu arriver Michel, comme toutes les semaines ; un sans domicile fixe amené là pour après un malaise sur la voie publique, à la suite d'une consommation excessive d'alcool pour tenir le coup. Aujourd'hui, elle avait vu arriver Jeanne, nonagénaire, comme régulièrement, pour une chute à son domicile, n'ayant plus les capacités de vivre seule, ni les moyens de payer pour une résidence adaptée. Aujourd'hui, elle avait vu arriver Bastien pour une vilaine otite, accompagné par ses parents, qui n'avaient pas trouvé de médecin disponible pour les recevoir. Aujourd'hui, elle avait vu toutes ces choses qui faisaient son quotidien, mais aujourd'hui il lui manquait quelque chose. Une chose qui fait que l'on est satisfait lorsque l'on rentre chez soi, avec le sentiment du devoir accompli, d'avoir réalisé autre chose que simplement gagner un salaire pour payer ses factures. Or, elle réalisait que c'était précisément cette chose qui l'avait poussé à faire ce métier. Après tout, qu'en retirait-elle finalement ? Un sentiment de ne pouvoir exercer réellement ce métier ? Des relations entre collègues dégradées par les conditions de travail ? Un manque de reconnaissance de sa hiérarchie et de ceux qu'elle aidait ? Alors bien sûr, il y avait, parfois, ces vies sauvées, ces mains tenues comme

pour les raccrocher à la vie, l'espoir et le soulagement dans les yeux des patients et de leurs proches, tous ces petits moments d'éternité qu'elle aurait voulu figer à jamais...

Mais aujourd'hui cela ne lui suffisait plus. Devant la difficulté à remplir sa mission, devant les difficultés de chacun, individuellement et institutionnellement, à faire société, et à construire un avenir soutenable, elle devait se rendre à une évidence qui la laissait totalement désemparée. Alors bien sûr, elle avait songé à arrêter. Mais arrêter pour faire quoi ? Elle n'avait jamais envisagé une autre voie que celle-ci, et n'allait-elle pas retrouver les mêmes écueils dans une autre profession ? Qu'est-ce qui pourrait donner du sens à son avenir professionnel ? Elle songeait également à son amertume d'abandonner les compétences acquises tout au long de ces années, car cela avait une grande valeur à ses yeux. Exercer son métier d'une autre manière ? Le secteur de la santé étant malheureusement sinistré dans son ensemble, il était peu probable qu'elle y trouve son compte. Exercer ailleurs ? Elle trouvait dommage de devoir s'expatrier à cause de cela, car elle aimait son pays et ne souhaitait pas s'éloigner de ses proches. Enseigner ? Comment pourrait-elle transmettre une passion éteinte ? Se reconverter alors ? Mais quel métier pourrait susciter autant de passion chez elle qu'elle en avait à ses débuts ? Et comment s'y prendre ?

Toute à son questionnement, elle observait sa cigarette se consumer lentement, mais tellement trop rapidement... Elle aurait souhaité que le temps s'arrête, là, maintenant. Aujourd'hui plus que jamais, elle sentait qu'un retour en arrière n'était plus possible. Aujourd'hui, elle se dit que lorsqu'elle éteindrait sa cigarette, elle aurait pris sa décision.

Elle, qui avait consacré sa vie à prendre soin des autres, ressentait une cruelle envie que l'on prenne soin d'elle. Pour la première fois, elle avait besoin d'aide pour prendre une décision et faire des choix, alors que cela faisait partie intégrante de son métier. Elle trouva ce constat incongru et paradoxal mais accepta d'en avoir le droit.

N'était-ce pas cela d'ailleurs qui permettait à tout un chacun de trouver un sens à ce qu'il fait ? Une sorte de juste équilibre personnel entre droits et devoirs, entre donné et rendu, entre conscience professionnelle et justesse. Durant sa formation, un professeur lui avait pourtant dit que l'on « ne peut pas bien prendre soin des autres si l'on ne prend pas d'abord soin de soi ». Il avait fallu quinze ans pour que cette phrase prenne tout son sens et elle ne pouvait s'empêcher de songer au gâchis de ne pas l'avoir comprise plus tôt. Elle était pourtant si résiliente, ayant pour habitude d'aller toujours de l'avant malgré les embûches et de ne pas se retourner pour ne pas avoir de regrets. Mais finalement, les regrets servaient-ils vraiment à quelque chose ? A quoi cela servait-il de se lamenter sur un présent qui aurait pu advenir mais qui n'a jamais eu lieu. Encore des choix, toujours des choix... Elle avait maintenant le pouvoir de choisir, de remettre du sens dans sa vie professionnelle, de retrouver l'implication qui l'avait toujours animée, de s'épanouir.

C'est à ce moment qu'elle entendit une sirène au loin. Elle se leva, écrasa sa cigarette et ouvrit la porte qui la menait aux urgences.

Au pays des annonces

Edith DE BELLAING

1^{er} prix du concours 2019

C'était il y avait deux semaines environ. Il ne savait comment rédiger son annonce pour recruter quelqu'un, il ne savait plus, ça ne marchait plus, personne ne voulait de l'emploi que Pierre proposait et là il fallait trouver quelqu'un de manière urgente ; conducteur de travaux, c'était un métier avec des compétences, un métier difficile mais avec des satisfactions. Enfin d'après Pierre à la tête de sa petite structure, mais comment trouver un conducteur de travaux pour dans un mois pile ?

Encore une fois regarder les petites annonces pour voir comment les autres font, piquer une idée, ou la modifier un peu : « PME spécialisée dans les cloisons cherche un conducteur de travaux pour suivre les chantiers en toute autonomie », n'importe quoi se dit-il en toute autonomie alors qu'il fallait tout le contraire, travailler avec quelqu'un, des fois même à trois ? C'était le nouveau truc : être autonome. Ses fils lui avaient bien dit : « non Papa on ne veut pas reprendre ta boîte, avec toi dans le coin on ne pourra jamais être autonome », ça lui donnait une idée d'annonce cette histoire d'autonomie. Après tout il n'avait rien à perdre, il écrivit : « PME paysagiste cherche conducteur de travaux, sans expérience et pas autonome pour apprendre un métier dans un région magnifique désertée, mais vivante dans une perspective de transmission de l'entreprise ». Voilà tout ce qu'il ne fallait pas mettre dans une annonce y était : la liste était longue de toutes les erreurs, la pire : parler de transmission à un inconnu sans expérience aucune. Pierre était content, soulagé, il envoya l'annonce sur la boîte mail de son conseiller Pôle Emploi en lui disant de la diffuser comme ça. Non, il n'y avait pas d'erreur, ce n'était pas la peine de le rappeler....

Et le pire de tout il avait mis sur l'annonce son numéro de téléphone portable, après tout vu l'urgence.

Deux jours après, le téléphone de Pierre sonna. C'était un jeune homme qui n'y connaissait rien mais qui était intéressé qu'on lui ouvre une perspective, qu'on lui permette de voir un peu loin sans le connaître (repandre une boîte) c'était ça qui l'avait poussé à appeler et puis aussi « la région désertée mais vivante » ça lui avait parlé. Il avait dit à Pierre « ça change au pays des annonces ». Il s'appelait Norbert Lancelot et il serait là le surlendemain à la gare de Mende. La conversation avait été très courte, Pierre ne lui avait rien demandé de son parcours, il avait adoré cette expression « Au pays des annonces », ça lui avait suffi pour lui donner envie de le rencontrer.

Deux jours après Norbert était là à la gare à l'heure dite avec un gros sac comme s'il allait rester. En descendant du train il dit à Pierre : « je suis content de passer du pays des annonces à l'annonce du pays ». Ils prirent une bière et Pierre lui fit faire un grand tour en voiture, avant de l'emmener chez lui dans son bureau. C'était à la fois la découverte d'un coin magnifique et de temps en temps Pierre disait « là on a fait un chantier » mais sans plus... Là c'est des vieux paysans adorables ce sont des amis, là c'est la boulangerie avec un coin café « Le café Boulange ». Il faudra y aller, ils sont très sympas. Norbert souriait, restait discret mais n'en perdait pas une, ça se sentait. Il avait déjà envie de s'installer, de travailler là, de vivre là. Ils étaient arrivés au bureau, Pierre n'avait rien rangé avant. Norbert n'avait jamais passé un entretien dans un bordel pareil, peu important et puis c'est Norbert qui s'est lancé : « Alors cette boîte, c'est vous qui l'avez créée, et ce métier et ce secteur, et les clients... » Pierre répondait tranquillement, ravi que quelqu'un s'intéresse à sa petite affaire, et surtout à son métier, à son activité. Pierre savait tout faire mais ne pouvait plus tout faire, et il ne voulait plus tout faire.

Pierre raconta l'affaire familiale, le travail avec son père, l'apprentissage du métier, la découverte d'un père différent dans son travail, moins taiseux qu'à la maison... Deux heures après ils y étaient encore tous les deux et Pierre n'avait toujours pas posé une question à Norbert sur son parcours. Peu importait, après tout dès Aract Occitanie Décembre 2019 - Tome 14 9 cette annonce il avait tout fait à l'envers, autant continuer... Ça avait l'air de bien marcher...

Norbert avant le dîner se lança, en disant que ça l'intéressait et en demandant le salaire, il proposa de commencer le lendemain : « Puisque je suis là autant s'y mettre ! ». Ils partirent ensemble le lendemain matin à 7 heures avec le camion chez un client. Pierre présenta Norbert en disant qu'il venait de loin et qu'il voulait apprendre le métier et qu'ils allaient s'y mettre. Ils travaillèrent toute la journée en échangeant beaucoup sur le chantier actuel, un peu sur ceux à venir. Le soir, ils allèrent boire une bière sur la place du village à côté du chantier sans trop se parler, Pierre présentait Norbert aux gens du coin.

Norbert était heureux d'avoir osé répondre à cette annonce qui parlait d'un pays déserté mais vivant. Il trouvait pour la première fois depuis très longtemps qu'il rencontrait quelqu'un qui cherchait quelqu'un pour travailler avec lui et peu importait tout le reste.

Le quatrième soir, dans sa petite maison Norbert, sortit son ordinateur et jeta toutes les lettres qu'il avait envoyées en réponse à des annonces d'emploi, ses CV et il prépara une salade avec des œufs, des tomates et du thon et se dit qu'il allait falloir faire attention de ne pas se coucher trop tard. Pierre devait passer le chercher à 7 heures le lendemain, ils débuteraient la journée en prenant un café à « la Boulange », le rituel s'était installé.

Norbert travaillait au pays et il continuerait à y travailler, il en faisait déjà partie.

Vague à l'âme

Cyrille DIVRY

1^{er} prix du concours 2020

Théo est là, sur sa chaise depuis au moins cinq minutes. Quelqu'un est venu le chercher un peu avant dix heures. Les autres l'ont regardé partir et puis ils ont continué à s'affairer devant leur tapis roulant. Théo n'a pas aimé ça. Qu'est-ce qu'ils lui veulent ? Pascal, le chef d'équipe du centre de tri, s'assoit maintenant à côté de lui.

« Bon, Théo, tu peux me dire ce qui se passe ? »

Il reste silencieux, car Théo c'est quelqu'un qui ne parle pas beaucoup. Il est assis sur la chaise, bien en face de la table, le dos droit et les mains sur ses cuisses, les bras à angle droit par rapport à son corps, ses pieds et ses jambes bien parallèles. Son bonnet en laine rouge est vissé sur sa tête. Ses grands yeux verts regardent Pascal. Il se ferme. Il n'a rien fait de mal. Pourquoi est-ce que les gens s'énervent tous, comme ça, tout d'un coup ? Et même Pascal ? Et qui fait le travail sur la ligne trois pendant ce temps ? Il a vu tous les gros sacs jaunes arriver toute à l'heure.

« Oh, Théo ! Tu m'entends là, non ? » Pascal perd son sang froid. « Y'a Olivier qui te voit prendre des trucs tout le temps et les mettre dans ton sac à dos. Tu joues à quoi là ? »

De quoi il se mêle Olivier ? Théo ne joue pas, il n'a pas le temps de jouer, non, il trie et il construit. Théo est l'un des meilleurs agents du centre. Il a une rapidité d'action phénoménale mais seulement dans son domaine, le plastique.

« Je sais que tu sais de quoi je parle, Théo. Mais répond-moi maintenant... ou j'appelle ton référent. »

Théo n'aime pas que l'on appelle son référent. C'est lui qui lui a trouvé la place. Il s'appelle David. Ça fait dix ans maintenant qu'il travaille au centre.

« Pourquoi, tu ne me dis rien, bon dieu, oh, Théo ? » Pascal hausse le ton et Théo n'aime pas ça. « Pourquoi tu gardes le silence, hein ? ».

Le silence, ça, Théo aime bien. C'est à la pause qu'il y a le silence. Les machines stoppent. Les hommes s'arrêtent. Les tapis roulants n'amènent plus rien. Les boîtes, les bouteilles et les papiers restent là, inutiles dans leur immobilité et les employés mangent. Théo, lui, pendant ce temps, crée.

« Alors, Théo, qu'est-ce que tu fais de tout ce que tu prends ? Tu mets ça où, nom de Dieu ? »

Pascal s'énerve et ça fait deux fois qu'il parle de Dieu et ça, ce n'est pas bon du tout, Théo le sait. Il sait aussi que certaines fois, Dieu, s'il existe quelque part, doit sûrement se mettre en colère et punir les hommes. Ça doit être ça. Il a vu des documentaires au centre de jour et cela l'a impressionné. Il a vu les vagues à Fukushima qui détruisent tout sur leur passage et celles des surfeurs, à l'intérieur desquelles les plus téméraires se lanceront, corps et âme. Et pourquoi les hommes détruisent le milieu même dans lequel ils aiment s'amuser ?

« Écoute Théo, on sait aussi que t'as pris des trucs à la réserve, de la colle forte et puis des bobines de fil. Mais bon sang, tu fais quoi avec tout ça ? »

Ah, ça, Théo est un expert pour ce qui est de fixer le plastique. Car c'est le plastique qui a sa préférence depuis qu'il a vu l'émission sur Arte.

Polyéthylène Téréphtalate (PET), Polyéthylène haute densité ou High Density Polyethylene (HDPE), Polychlorure de vinyle (PVC), Polyéthylène basse densité ou Low Density Polyethylene (LDPE), Polypropylène (PP), Polystyrène (PS)...

« Écoute Théo, je sais aussi, que le midi, tu vas quelque part pour manger tranquille avec ton repas que tu mets dans une boîte. Et on

te fiche la paix, non ? Bon, je voulais pas t'embêter au début mais, là, j'ai besoin de savoir, tu comprends ? »

Théo ne mange pas beaucoup, ou plutôt de façon efficace, car il a autre chose à faire. Il est végétarien depuis qu'il a vu ce qui se passait dans les abattoirs, à la télé. La cantine fait le nécessaire maintenant. On fait quand-même beaucoup d'efforts pour lui. Ceci dit, il le rend bien car son rendement sur la ligne est impressionnant. Il va peu aux toilettes, ne fume pas et ne parle à personne, donc il gagne du temps. « Tu sais ce qu'on va faire ? Tu ne vas rien me dire mais, par contre, tu me montres ce que tu fais et où tu vas et ça restera entre nous, d'accord ? »

Sans rien dire Théo lui fait le geste de le suivre. Ils vont derrière le réfectoire. Il rentre dans les toilettes et, là, choisit la cabine la plus à gauche, ouvre la porte, rentre, laisse passer Pascal et ferme derrière eux. Ensuite, il sort son couteau suisse multi-lame et dévisse un grand panneau sur le mur du fond. Théo pose alors la plaque sur le côté et rentre dans l'espace noir qui se trouve maintenant devant eux. Il rentre à son tour dans l'ouverture béante.

Le noir est total. Mentalement, Pascal essaie de se repérer. Au début, cette partie du bâtiment était un endroit de stockage des balles de matériaux compressés mais, finalement, un hangar plus proche des lignes a été construit assez rapidement, avec un quai de chargement et elle a été depuis délaissée.

La lumière se fait, brutale, les néons s'éclairent un à un. Théo est là, la main sur l'interrupteur, il regarde Pascal qui a relevé la tête, et qui cligne des yeux. Puis ceux-ci s'écarquillent devant ce qu'il découvre. « Oh, putain ! Si j'm'attendais à ça... ! » Pascal recule dans le fond du hangar pour prendre toute la mesure de ce qu'il voit. Et Théo sait que maintenant il peut parler, que Pascal va l'écouter sans se fâcher. « C'est la vague... », dit Théo.

« Oui, la grande vague de Kanagawa... » Pascal l'a coupé sans se rendre compte mais ce n'est pas grave car Théo a vu qu'il a compris et que ça lui fait quelque chose.

« C'est de Hokusai... je l'ai vu dans un documentaire, y'a longtemps de ça. J'aime bien. »

« Oui, c'est une belle œuvre...mais... la tienne est... impressionnante ! »

« J'ai eu du mal à avoir certaines...teintes... y'en a des rares... comme les bouteilles de jus de fruit de luxe. » Théo semble être dans son élément. Pascal n'en revient pas. Il est très ému.

« C'est splendide, Théo ! »

Ses yeux n'en finissent pas d'appréhender l'œuvre gigantesque. Celle-ci est adossée à la paroi de tôles mais sans fond apparent. Pascal s'approche pour regarder l'envers du décor. Théo fixe tous les morceaux de plastiques sur un maillage très fin de fil de nylon. Pour atteindre les hauteurs, Théo utilise une tour sur roulette probablement oubliée, là, dans l'entrepôt.

« Ça n'a pas été toujours facile, surtout au début, je ne savais pas vraiment comment m'y prendre, je voulais coller les bouts sur le mur de tôles même, mais ça ne tenait pas vraiment. Alors j'ai eu l'idée du maillage, comme on dit, comme un écran de sérigraphie. On a fait un atelier une fois avec le centre de jour. »

Théo n'a jamais tant parlé. Pascal l'écoute en se perdant dans l'écume bouillonnante de plastique, dans les remous aux nuances de bleu et de vert créés par la juxtaposition de goulots de bouteille.

« Les meilleurs plastiques pour l'écume viennent des produits ménager. Les plus toxiques sont les bouteilles les plus blanches, j'ai regardé derrière sur les étiquettes. »

Pascal voit tout, les détails comme la globalité. Il voit là au creux de l'immense vague, les hommes regroupés sur les pirogues, résignés et vaincus, attendant un miracle, le visage anxieux, guettant la masse

d'eau qui inexorablement va s'abattre sur eux, et qui réduira à néant leur travail, leur habitation, leur famille et leur vie.

Pascal réfléchit maintenant. Et alors, il s'emballe, il pense à l'art qui émeut, à l'art qui bouleverse et qui fait bouger les gens. Pendant ce temps, redevenu silencieux, Théo est monté sur la tour et accroche une dernière tache bleue sous le haut de la vague. Un point final.

« Théo, maintenant qu'elle est finie, ça t'embêterait qu'on la montre aux autres ? »

« Non, c'est fini, je veux bien... en fait. » Théo réfléchit. « Mais à une condition... Que je puisse aller sur la ligne quatre maintenant. »

Pascal hoche la tête. La ligne quatre, c'est celle du papier. Ça va être chaud pour Théo mais il n'y a pas de raison de lui dire non. Et le papier, y en a aussi une sacrée quantité !

Un matin pas comme les autres

Françoise MAISONNEUVE

1^{er} prix du concours 2021

Phileas est un passeur obsédé. Il n'est ni un repris de justice ni un trafiquant. Phileas a réalisé son rêve d'enfant et vit heureux entouré... de livres. Il est un obsédé textuel, un passeur de textes, comme il se définit lui-même. Phileas s'est acheté la librairie de ses rêves au décès de ses parents. Il a échangé le vaste appartement bourgeois parisien pour une librairie de province au stock précieux de livres anciens et rares, de bondieuseries et de souvenirs pour touristes illettrés.

PHIL'ICI, c'est ainsi qu'il a baptisé sa boutique, est un repère d'amis, un foyer de débats, un lieu infini de rencontres. Phileas est arrivé ici il y a bien longtemps et restera phil'iciste, là.

Personnage démodé depuis sa naissance, délaissé par des parents obsédés à gravir les échelons de la hiérarchie sociale, l'enfant Phileas jouait au libraire comme les petites filles jouent à la maman ou à la maîtresse d'école avec leurs poupées. Phileas trouva refuge comme apprenti libraire à Troyes. Il s'imaginait à Troie menant la guerre avec Achille ou se disait avec Giraudoux que la guerre de Troie n'aurait pas lieu. La librairie ressemblait à cette ville endormie sur son passé. Pourtant, se disait Phileas, ce n'aurait pas été bien compliqué de réveiller cette belle aux livres dormants. L'apprenti libraire devint l'associé du libraire puis Le Libraire. Et depuis près de trente ans, il aimait chaque matin ouvrir le rideau désormais à commande électrique de la librairie.

Phileas vît que quelqu'un patientait devant la devanture. Curieux ou client ? Phileas salua d'un bonjour claironnant, ce qui ne fit pas même tourner la tête de l'observateur de la vitrine. Phileas trouva cette attitude curieuse. Il avait coutume de rencontrer tant d'espèces bizarres qu'il avait construit son propre système de classement des visiteurs et clients. Il se trompait rarement ou de peu. Il mettait en pratique ce vieil adage que lui avait enseigné son maître d'apprentissage : « Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es ».

Mais là, ce trentenaire coincé dans son costume étriqué, son vieux cartable de cuir usé à la main, son air pénétré et distant, ne lui disait rien qui vaille. Phileas, cinéphile aussi, eut l'impression de « déjà-vu ». Il pensa tout de suite à un contrôleur du fisc. De ce côté, il ne risquait rien, et c'était le cadet de ses soucis, le centre de gestion savait gérer. Phileas sortit les présentoirs de cartes postales et rentra, suivi de l'inconnu.

- Bonjour Monsieur, je suis Didier Lorieau, inspecteur pour la maison d'édition Michelire.

Il sortit une carte professionnelle, comme un policier arrivant sur la scène de crime, se dit Phileas.

- Je viens faire un audit qualité de votre librairie afin de vous référencer, du moins je l'espère pour vous, dans notre guide très prisé des lecteurs, continua-t-il en sortant une liasse de documents de son petit cartable.

- Maintenant, vous voulez ...

- Oui monsieur, nous allons faire le tour de la librairie et je vous pose des questions. Nous pourrions interrompre chaque fois qu'un client se présentera. C'est parti ?

- Mais je n'ai pas demandé à être dans le Michelire.

- Nous auditions toutes les librairies, c'est également une demande du ministère de la Culture, sous-direction de la lecture, pour une étude comparée à l'échelle de l'OCDE. Je peux vous montrer la lettre de mission signée du...

- Inutile, ne cherchez pas. Combien de temps devrais-je vous consacrer ? Vous auriez pu me prévenir, ce matin je suis seul, ce ne sera pas facile d'être disponible et j'attends une livraison.

- La procédure recommande de ne pas prévenir, l'accueil et la disponibilité font partie des points à évaluer.

Phileas poussa un profond soupir et fit contre mauvaise fortune bon cœur, il pourrait peut-être conseiller un excellent livre à cet homme étriqué d'allure. Didier Lorieau s'installa à la table de consultation des magazines et attaqua la fiche n°1, stylo en main.

- Il s'agit de répondre à 10 questions sur vos orientations et pratiques.

- C'est une intrusion dans ma vie sexuelle, je refuse.

- Non, monsieur, je parle de vos activités professionnelles. Dîtes-moi en premier quel est l'objet de votre activité.

- Je pratique le commerce des livres, mais prenez commerce au sens premier, échange d'idées surtout. Je développe le sens critique.

- Définissez votre politique.

- Je suis apolitique et je n'adhère à aucun parti, comme Platon, je pense que chacun détient une part de la vérité.

- Je parlais de stratégie et d'objectifs affichés, cohérents et mesurables.

- Je n'ai pas fait l'armée, je suis déserteur comme chante Boris Vian. Je veux rendre heureux, donner de l'espoir grâce à la lecture. Quand un lecteur revient et me fait part de son plaisir ou critique le livre qu'il a précédemment acheté, je suis heureux de converser avec lui.

- En termes financiers, cela se traduit comment ?

- Je veux pouvoir continuer mon activité et en vivre.
- Votre CA ?
- Je suis à la Société Générale, pas au Crédit Agricole.
- Je voulais dire chiffre d'affaires, mais passons.

L'homme étriqué devenait de plus en plus petit et n'avait encore rien noté sur ses fiches. Il tournait et retournait son stylo, clic, clac, clic, clac, déconcerté. Il se reprit.

- Nous allons grouper les fiches 4 et 5. Décrivez-moi vos processus et décrivez vos activités. Expliquez vos choix d'organisation et de classement.

- Mes lecteurs doivent trouver leur chemin vers le bonheur de lire. Chacun a son chemin, poursuit Phileas, c'est pourquoi vous trouvez, de manière réduite mais illustrée, la tour comme la librairie de Montaigne, un cloître, c'est un lieu propice pour le lecteur-marcheur, une salle de classe, le coin jeunesse avec la fusée de Tintin, un hall de gare, un piano-bar, une agence de voyages, des ateliers, calligraphie, BD, photo et cinéma, et autres selon le moment, et aussi une e-librairie car il faut vivre avec son époque. Ce n'est pas Babel, car ici personne n'est étranger mais tout le monde, oui, tout le monde est bienvenu. Je suis un passeur d'histoires et d'Histoire. PHIL'ICI est une fabrique de rêves et de liberté.

Ce n'est pas peu dire, c'est un fouillis, un labyrinthe, pensa Didier Lorieau sans manifester le moindre sentiment.

- Quel est votre principe de classement ?
- La géographie des fraternités.
- Euh, j'ai vu une cafetière, est-ce aussi pour votre usage personnel ? Sur quels crédits avez-vous financé ces projets ? Comment déclarez-vous les produits ?

- C'est mon ancienne cafetière et j'offre le café ou le thé. Vous êtes contre la convivialité à Micheline ?

- Qui est responsable et de quoi ?

- Il y a Annie qui fait le ménage et l'accueil des animateurs et participants aux ateliers, Bastien qui répare tout, vérifie les commandes, assure les livraisons et aide Annie, ma femme, et moi pour faire tourner la boutique selon notre cœur.

- Comment contrôlez-vous chacun ? Montrez-moi une lettre de mission et un rapport d'entretien professionnel.

- Chacun sait ce qu'il a à faire, nous faisons un point journalier autour d'un café et cela nous va très bien.

- Comment mesurez-vous ...

- 348 m² sur deux niveaux, et le jardin intérieur de 34 m².

- Vous diriez que votre système est efficace ?

- Ce n'est pas propre, accueillant ? Pas de vol dans la caisse. La confiance règne. Elle ne vous plaît pas ma librairie ?

- Comment procédez-vous pour améliorer sans cesse ?

- Le flair, cher monsieur ! Et le plaisir... Le livre, ce n'est pas comme une paire de chaussettes que l'on pourrait vendre à un cul de jatte qui, en plus, vous dirait merci. Il ne faut pas tromper le lecteur, il faut cheminer avec lui.

Didier Lorieau n'avait toujours rien noté. Comment pourrait-il faire son rapport ? Il sortit en murmurant un « au revoir, bonne journée et merci ». Phileas reprit le fil de ses jours.

L'année suivante, il reçut dans une grosse enveloppe le guide Micheline accompagné d'une carte de visite de Didier Lorieau où seul était noté le mot « MERCI ». Page 4, il était question de PHIL'ICI, la librairie où il fait bon lire.

Pour qualifier ce concours de nouvelles sur le travail, on pourrait évoquer une forme de conversation, chaque année renouvelée.

D'un côté les auteurs, toujours plus nombreux, qui saisissent cette occasion de parler de leur travail, de celui d'autrui ou encore de laisser parler leur imagination pour décrire un travail du passé ou du futur, un travail libéré de ses rapports de domination ou au contraire, durablement enfermé dans ses luttes.

De l'autre côté, des lecteurs. Ils se connaissent, car ils participent toute l'année à l'activité de l'Aract Occitanie en tant que membres du conseil d'administration, membres du comité d'orientation, salariés de l'Aract. Pour autant, se confronter à la lecture des nouvelles sur le travail, c'est faire un pas de côté. Pour une fois, les salariés de l'Aract sont invités à sortir de leur devoir de réserve. S'expriment alors les sensibilités individuelles, à travers les formes de jugement propres à ce type d'exercice : jugement esthétique tout d'abord, lorsque certains textes touchent au cœur alors que d'autres laissent indifférents, voire irritent. Jugement d'utilité ensuite, dans l'idée que la publication de ces textes constitue une ouverture sur le travail vécu et les contextes dans lesquels ils s'exercent.

A l'instar d'un grand festival de cinéma, la question se pose parfois de ce qui est publiable ou non, en termes de licence littéraire ou de « politiquement correct ». Dans cet exercice, dialoguent et se confrontent les goûts littéraires, la représentation du rôle de juré, mais aussi les convictions politiques.

C'est là qu'intervient le président du jury. Auteur reconnu, il lui reviendra généralement la charge de trancher les controverses littéraires. Grâce à son rôle d'animateur du débat, à sa « voix compte double » et à sa prérogative de rédiger la préface du recueil, il imprime sa marque sur le palmarès de l'année.

Autant de voix singulières qui font la richesse de ce concours depuis 17 années.

A l'aube de l'intégration de l'Aract Occitanie dans l'Anact, souhaitons longue vie à ce concours de nouvelles sur le travail et profitons-en pour remercier son principal organisateur, les nombreux auteurs, les membres et présidents de jurys successifs, ainsi que les financeurs institutionnels qui l'ont rendu possible.

Claire MARCHAND-TONEL

Directrice de l'Aract Occitanie

Déléguée régionale de l'Anact